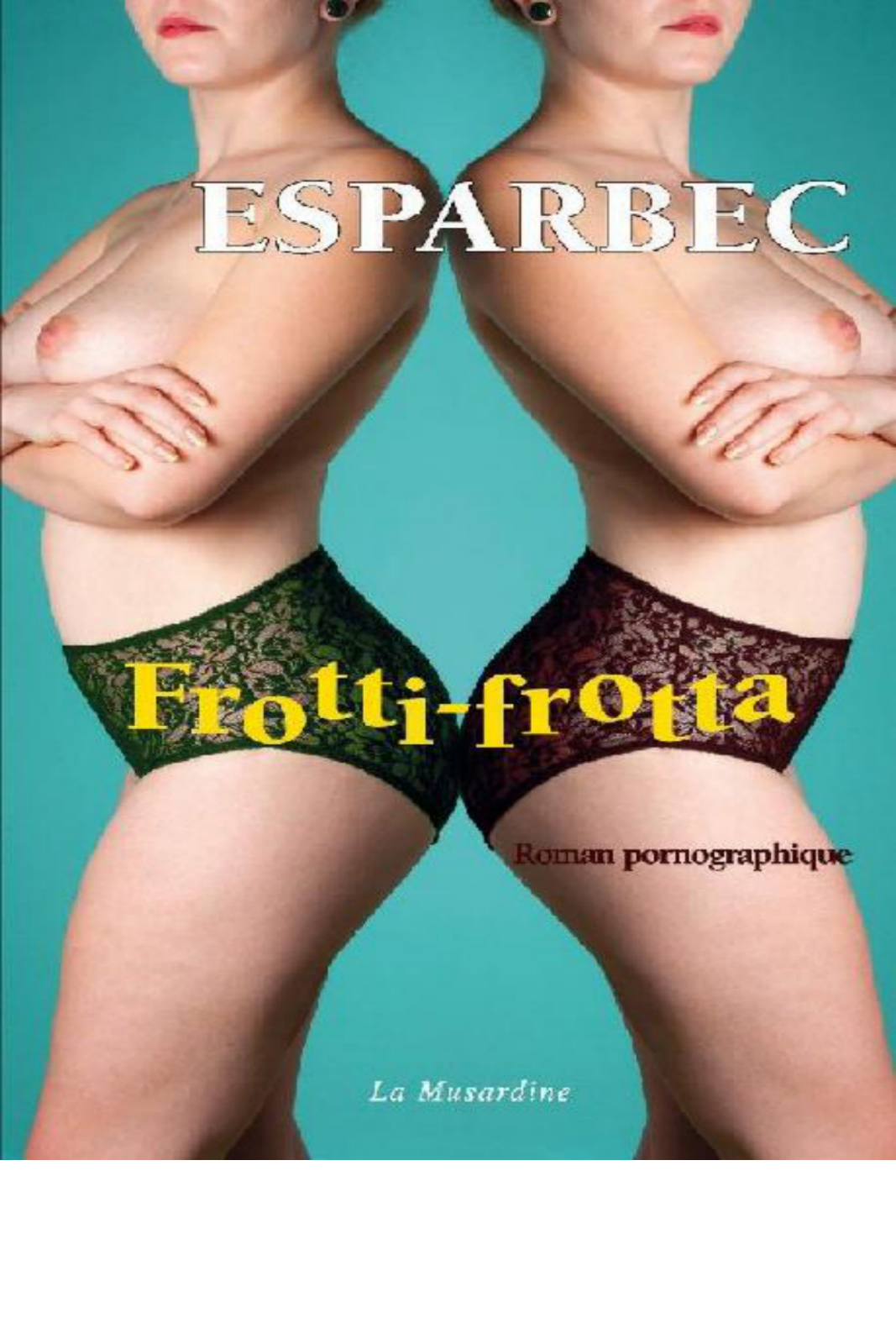


Frotti-Frotta

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A photograph of two women from the waist up, facing each other with their backs to the camera. They are wearing lace underwear; the woman on the left is in green lace and the woman on the right is in dark brown lace. They have their arms crossed over their chests. The background is a solid teal color.

ESPARBEC

Frotti-frotta

Roman pornographique

La Musardine

Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation, mais il est identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.

Esparbec

Frotti-Frotta

La Musardine

Dans ce nouveau « roman pornographique », Esparbec nous emmène au sein d'une étrange institution, une école privée entourée de murs infranchissables, où des filles perverses sont soumises à une éducation singulière : sous la férule d'une sévère directrice, livrées aux « dresseurs d'épouses » et aux « essayeurs nocturnes », elles vont devoir se livrer aux expériences les plus déroutantes pour explorer les mystères de leur libido.

Inutile de vous en dire davantage, si ce n'est qu'une fois de plus, vous allez vous vautrer dans les eaux troubles de la plus basse pornographie. Vous voici prévenus. (Lecture fortement déconseillée aux mères la pudeur et à leurs consorts de toutes eaux.)

« ...Les romans d'Esparbec ont une double fonction. Ils ont à la fois le pouvoir d'enchanter, de réjouir et de faire jouir, agissant sur les corps et les esprits comme de puissants aphrodisiaques. »

Nadia Agsous (*lelitteraire.com* 29.11.10)

« Il n'y a guère qu'Esparbec qui soit comme au-delà des genres et des modes, capable d'écrire sur tout sans jamais tomber dans l'artefact, mais c'est que sa culture du sexe, proprement phénoménale, est au service d'un imaginaire lubrique suractif qui donne à ses écrits une force qui frappe ses admirateurs. »

Olivier Bessard-Banquy, *Sexe et littérature aujourd'hui*, La Musardine, 2010.

CHAPITRE PREMIER

L'INSTITUTION

J'aime autant vous avertir d'emblée : l'institution de Sainte-Estèphe où vont se dérouler les scènes que vous allez lire n'est pas une institution comme les autres. La première fois qu'on franchissait les hautes murailles d'enceinte et qu'on s'y aventurait, on ne pouvait se défendre d'une étrange impression, ou plus exactement, d'une impression d'étrangeté. C'était, à la sortie de Villeneuve, en pleine campagne, cerné par la garenne, un ancien couvent d'ursulines, avec un parc centenaire, de vastes pelouses, une roseraie, un terrain de sport et des courts de tennis que Mme Grimaldi, la directrice, avait fait aménager à la place du potager où autrefois les sœurs maraîchères cultivaient des poireaux et des carottes. Maintenant, au lieu des bonnes sœurs, on voyait de jolis petits culs bien joufflus cavalier derrière la baballe, sous leur jupette blanche qui voletait au vent, et des nénés plus ou moins généreux s'agiter impétueusement sous les polos Lacoste.

Quant au parc proprement dit, son territoire s'étendait sur une vingtaine d'hectares. C'était une vraie petite forêt enclavée dans la garenne, avec plein de sentiers tortueux qui débouchaient sur des clairières fort discrètes où l'on pouvait aisément jouer à cache-cache, ce dont ne se privaient pas les pensionnaires les plus délurées et les « dresseurs d'épouses » chargés de leur protection. C'était là un lieu clos, à l'abri des regards, une sorte de prison à l'air libre en dehors du temps, en dehors du monde... et n'importe quoi pouvait s'y passer sans qu'on en sache rien de l'autre côté des murs.

« Dresseur d'épouses », dans l'argot de l'institution, c'était le très explicite surnom que les élèves avaient donné aux deux gardes en uniforme, au professeur d'éducation physiologique et à l'appariteur de l'institution, les quatre mâles qui veillaient sur la vertu des pensionnaires. Entre parenthèses, vous pensez si ces dresseurs d'épouses (qu'il ne faudrait surtout pas prendre pour des eunuques) s'en donnaient à cœur joie, parmi toutes ces jolies recluses que travaillaient d'affolants désirs ! Toutes, en effet, en arrivant ici, avaient déjà goûté aux plaisirs de la chair ; et les voici du jour au lendemain bouclées pour de longs mois, entre filles, avec interdiction

absolue de sortir. C'était une règle de fer de l'institution : les élèves qui y entraient n'en sortaient que pour convoler.

Mais, me direz-vous, ces demoiselles, que fabriquaient-elles dans votre « institution » ? Ce qu'elles fabriquaient ? Mais elles se faisaient « éduquer », pardi. La directrice et les « éducatrices » s'y entendaient comme pas une pour ce qui était d'éduquer les filles. La plupart des donzelles, il faut vous dire, appartenait à la riche bourgeoisie et s'étaient un peu trop laissées vivre, question études. Elles avaient préféré s'amuser avec les garçons et plus d'une s'était mise, comme on dit pudiquement, dans un mauvais pas. Alors, sur un coup de panique, les familles, avant que les héritières tournent carrément mal, avaient décidé de les retirer de la circulation et de les fourrer ici, à l'abri des tentations, pour qu'elles se rachètent une vertu, se fassent un peu oublier et, au bout de deux ou trois ans, après s'être refait une virginité, puissent reparaître dans le monde où on leur dénicherait un mari.

À ce sujet, précisons que Mme Grimaldi, la directrice, dirigeait également une agence matrimoniale très sélect ; en somme, son « collège de maintien » lui servait de vivier, dans lequel il n'y avait qu'à puiser, c'était une réserve de jolies filles bien dressées, tourmentées par les démons de la chair, avides de trouver un époux. Cependant, leur sort n'était pas aussi horrible qu'on pourrait le croire, car, en attendant de trouver l'homme à qui elles conviendraient, Mme Grimaldi et ses assistants des deux sexes s'évertuaient à former et, par la même occasion, à distraire à leur façon les malheureuses recluses.

Instruire en amusant, ce pourrait être la règle de cet enseignement si particulier. Tout cela, évidemment, à l'insu de la foule, bien à l'abri derrière les murs impénétrables de cet établissement au-dessus de tout soupçon.

En effet, ce qui se passait derrière ces murs ne comptait pas, c'était la première chose qu'on enseignait aux nouvelles élèves. Cela ne comptait pas, parce que personne ne pourrait jamais le savoir ! Voilà ce qu'on leur laissait entendre à demi-mot, et ça ne tombait pas dans des oreilles de sourdes. Car, c'était un fait établi, jamais aucune des turpitudes qui s'étaient déroulées dans l'enceinte de l'ancien couvent (et Dieu sait s'il y en avait eu !) n'avait transpiré au-dehors.

Chose à première vue surprenante, mais assez compréhensible, quand on y réfléchissait ; une fois casées, n'était-il pas dans l'intérêt des anciennes élèves de garder bouche cousue sur leurs anciennes folies ? De sorte que jamais le moindre petit scandale n'éclaboussa la réputation de sévérité dont jouissait l'honorable institution. Réputation particulièrement élogieuse, en ces temps de laxisme...

Aussi, le dimanche matin, quand on voyait défiler en ville, se rendant à la messe sous la conduite d'une surveillante, quelques-unes

de ces grandes jeunes filles, dans leur austère uniforme de collégienne, elles qui avaient toutes largement dépassé l'âge des chaussettes blanches et des jupes plissées, on ne pouvait s'empêcher de les plaindre. Pauvres petiotes, pensait-on, on dirait des orphelines ; ah, elles ne doivent pas se marrer tous les jours !

Seules, les anciennes élèves de l'institution qui s'étaient mariées s'autorisaient un discret sourire en voyant pénétrer en rang d'oignons dans l'église, les yeux modestement baissés, les sages jouvencelles. Une lueur de nostalgie brillait dans les yeux de ces femmes rangées, et, ravalant un soupir, elles se souvenaient de l'insolite éducation qu'elles-mêmes, jadis, avaient reçue à Sainte-Estèphe. Au bras de leur époux, elles baissaient prudemment les yeux, et l'émotion leur faisait mouiller délicatement leur belle culotte de soie de riches bourgeoises...

Si d'aventure, une de ces anciennes élèves se trouvait en compagnie de sa fille, déjà adolescente, et qui lui donnait bien du tracassé par son inconduite, celle-ci ne manquait pas de s'effarmer en voyant passer le morne troupeau de grandes jeunes filles déguisées en orphelines du siècle passé.

« Oh, maman, s'indignait-elle, regarde ces pauvres filles, comme elles ont l'air godiches, avec leurs affreux sarraus et leurs tabliers noirs ! Elles ont toutes au moins vingt ans, c'est incroyable, comment peuvent-elles accepter d'être déguisées ainsi ? Hein ? Peux-tu me le dire, maman ? »

« La vieille méthode a du bon, répliquait la maman, d'un ton hypocrite. N'oublie pas que c'est là que j'ai suivi mes cours de maintien ! »

« Oh, maman, promets-moi de ne jamais me mettre à Sainte-Estèphe ! »

« Cela dépend de toi, ma chérie. Si tu continues à faire l'idiote comme en ce moment, et à ne penser qu'aux surboums, ça te pend au nez ! Dès que tu seras majeure, il faudra bien que tu te décides, soit à te marier, soit à travailler. Or, pour trouver un bon mari, rien ne vaut Sainte-Estèphe. La preuve, n'est-ce pas ainsi que j'ai pu épouser ton père ? »

« À propos, maman ? Dis, c'est vrai ce que papa a raconté l'autre jour à mon oncle ? Qu'on vous fouettait avec un martinet, quand vous vous conduisiez mal ? Qu'on vous fessait derrière nu, devant toute la classe ? Même des jeunes filles de vingt ans ayant déjà eu des amants ? Oh, quelle honte ! »

Une légère rougeur montait aux joues de l'ancienne pensionnaire de Sainte-Estèphe.

« Voyons, ce sont des sottises ! Tu connais ton père, il disait ça pour plaisanter... »

Mais comment aurait-elle pu oublier de quelle façon la directrice de l'époque avait su la dresser ? Les fessées cul nu en public n'étaient qu'une bagatelle comparées au reste... Une sorte d'apéritif, en somme, de prélude à des jeux autrement inconvenants, entre filles, ou en compagnie des gardiens ! Pour ne rien dire de certains clients privilégiés de l'agence matrimoniale qui venaient nuitamment (et discrètement) « essayer » sur place certaines futures épouses particulièrement délurées, avec la bénédiction de la directrice !

Allons, c'était le passé, tout ça, soupirait l'encore jeune maman de l'adolescente ; il ne fallait plus y songer...

Ce qui faisait le renom de l'établissement, c'est que toutes les élèves qui en sortaient après un stage de formation plus ou moins long (cela pouvait durer trois ou quatre ans, pour certains cas rebelles), toutes, donc, trouvaient chaussure à leur pied. Un mari excellent, fortuné, qui leur faisait de beaux enfants. Ce qui était assez étonnant, c'est que tous ces maris avaient quelque peu le même profil : nettement plus âgés que leur jeune femme, avec quelque chose de sévère, de martial. Des hommes habitués à commander, cela se sentait, habitués à ce qu'on file doux devant eux ! Chefs d'entreprise, pour la plupart, ou professions libérales ; souvent déçus par un premier mariage, divorcés, ils s'étaient adressés à l'agence matrimoniale de Mme Grimaldi afin de trouver une petite épouse bien soumise, sachant se tenir à sa place en société... et dans le lit conjugal.

Après cet exposé, vous devez commencer à vous faire une idée de ce que vous allez lire, non ? Il est temps pour vous d'entrer avec moi dans le récit ; allons-y...

CHAPITRE II

LES PROMENADES D'UNE LECTRICE SOLITAIRE

Nous sommes au printemps, à l'arrivée du soir... Les cours sont finis, les élèves se récréent à leur façon ; il y a les sportives qui se démènent sur les courts de tennis ou le terrain de volley, et puis, les languissantes qui rêvassent, vautreées sur les pelouses, en feuilletant des romans à l'eau de rose ou des revues de mode... Deux par deux, se tenant par la main, des promeneuses vont et viennent dans les allées en échangeant des confidences. Et parfois, une solitaire s'aventure, malgré l'heure déjà tardive, sous les ombrages du parc où le crépuscule commence à s'installer...

Je vous rappelle que c'est un très grand parc. On y trouve à profusion de grands arbres centenaires, des buissons épais y prolifèrent, des haies touffues bordent les allées qui sinuent dans les fourrés. Par moments, cela devient un vrai labyrinthe, il est très facile à celles qui s'y engagent d'échapper à la vue des surveillantes et de se perdre dans des recoins ombrueux où l'on peut s'isoler. Se cacher... Se cacher ? Et pourquoi diable se cacheraient-elles, ces gracieuses demoiselles ?

Tenez, voici justement une promeneuse qui se dirige vers le bois, un livre à la main. C'est un recueil de poésies. Elle a les yeux baissés dessus et ne peut donc apercevoir ce qui l'entoure. En voyant bouger ses lèvres, on comprend qu'elle lit à voix haute en marchant (ce qui fait qu'on doit pouvoir l'entendre arriver d'assez loin). Suivons-la, voulez-vous ? C'est une très jolie jeune fille blonde, au visage poupin orné d'un nez minuscule, au buste frêle où s'accrochent deux petits seins déjà bien formés.

Insidieusement, ses pas l'entraînent de plus en plus loin des pelouses, vers l'ombrage des arbres touffus. Et voilà, elle s'y enfonce, disparaissant à la vue des autres filles... Or, voyez comme le hasard fait bien les choses : dans cette ombre, là-bas, tout au fond de l'allée, que voit-elle ? Un garde... Un garde solitaire, avec son chien, qui semble attendre on ne sait quoi.

Comme perdue dans un songe, la jeune fille se dirige vers lui. Les bottes cirées du garde luisent dans la pénombre. Il regarde venir à lui la promeneuse. Il tient en laisse un gigantesque molosse. Soudain, la

rêveuse créature semble le découvrir, elle sursaute théâtralement (elle va jusqu'à poser une main sur son cœur ! ce qui arrache un demi-sourire au garde), s'arrête pile, hésite. Va-t-elle rebrousser chemin ? Courtoisement, le garde la salue. Courtoisement ? Certes... Mais, comment dire, avec une ombre d'exagération. Se moquerait-il d'elle ? Les joues de la lectrice rosissent, elle rend, mais avec raideur, elle, son salut au garde.

« Alors, mademoiselle de Champigny... dit ce dernier. On se promène encore toute seule ? Décidément, ça devient une habitude. Vos amies vous boudent ? Vous avez du vague à l'âme ? »

C'est un grand gaillard efflanqué d'une trentaine d'années, à l'air retors. Assez beau gosse, cela dit, dans le genre voyou...

« Non, non, monsieur Gilles. Mais j'ai une poésie à apprendre... et il vaut mieux être seule, pour cela... »

Le dogue tire sur sa laisse, il flaire en gémissant les effluves qui proviennent de la jeune fille. Elle se recule, craintive.

« Il ne faut pas avoir peur... Il est comme son maître, il aime les jolies filles... » plaisante le garde.

Petit rire gêné de Mlle de Champigny (« Mimi » de Champigny ; elle s'appelle Mélanie, mais tout le monde l'appelle « Mimi ».)

« Ce n'est pas dans ces livres que vous apprendrez la vie, sauf votre respect ! » dit le garde.

Mimi de Champigny prend un air un peu gourmé. De quoi ce rustre se mêle-t-il ? semblent dire ses grands yeux.

« La vie, dit le garde, en tirant toujours sur la laisse de son chien, c'est autre chose ! »

Mimi de Champigny fait la moue. Mais, dans ses yeux, dans toute son attitude, on perçoit maintenant un changement. Elle se retourne subrepticement, comme pour vérifier qu'ils sont bien seuls. Aucune silhouette en vue. Rassurés, ses yeux reviennent vers le garde. Souriant, Gilles se recule pour s'enfoncer complètement sous le couvert de l'arbre dont le feuillage retombe presque jusqu'à terre. Cela forme une niche profonde de verdure, une grotte végétale. Il lui fait signe d'approcher. Elle hésite, se retourne encore.

« Allez, venez... venez donc, mademoiselle Mimi... On sera plus tranquilles ici... » chuchote le garde.

Moue boudeuse de Mlle de Champigny. Elle hausse ses petites épaules pointues.

« Plus tranquilles pour quoi ? demande-t-elle. Auriez-vous envie de me faire faire des choses indécentes ? »

« Mais non, qu'allez-vous penser là ! On va juste s'amuser un peu... »

« Mais rien de plus, hein ? Vous me le promettez, Gilles ! »

« Promis, juré ! Juste un peu de causerie... »

« Un peu de causette ! Vous dites ça chaque fois ! On les connaît, vos causettes, et moi, idiot que je suis, chaque fois je me laisse avoir... d'ailleurs, ce soir, je n'ai pas le temps, il faut que j'apprenne mon poème... »

« Juste une minute... une petite minute... »

« Qu'est-ce que vous pouvez être crampon ! »

Comme si elle cédaît au caprice d'un gamin, Mimi de Champigny soupire, soulève une branche, se faufile sous l'arbre. Le garde la regarde approcher sans faire un geste. Elle hésite, puis laisse retomber la branche derrière elle, comme un rideau. Voilà, c'est fait. On ne peut plus les voir de l'allée. Elle s'arrête à quelques pas de lui. Leurs yeux ne se quittent pas...

« On n'est pas mieux ici pour causer ? » demande le garde.

Le molosse s'est couché à ses pieds. Lui aussi observe la jeune fille.

« Votre chien me fait peur... » murmure Mimi de Champigny.

« Lui ? Voyons... il suffit de le caresser... au bon endroit, comme tous les hommes... »

C'est plus fort qu'elle, Mimi de Champigny rougit jusqu'aux oreilles. Elle n'ignore pas que sa faculté de rougir plaît beaucoup. On serait même tenté de croire qu'elle rougit à volonté pour inspirer des pensées salaces !

« Vous voyez, reproche-t-elle en prenant une voix dolente, vous ne pouvez pas vous empêcher de dire des cochonneries... »

« Regardez, dit le garde, regardez comme il est beau, mon chien. Hector... sur le dos, Hector, fais voir à la demoiselle comme tu es beau, mon chien... Montre tes beaux bijoux ! »

Le molosse, paresseusement, roule sur lui-même et se couche sur le dos. Il replie ses pattes de devant sur son poitrail, écarte les cuisses... Son sexe velu, énorme, est tout gonflé ; les couilles forment deux grosses bogues ; une pointe de chair écarlate émerge, minuscule, au sommet de la gaine velue.

Le garde s'accroupit, il flatte le poitrail de son chien. Sa main descend vers le ventre de l'animal. Bouche bée, la jeune fille ne la quitte pas des yeux. La main se rapproche de l'entre-cuisse du chien... hésite... revient en arrière. Le chien gémit d'énervement, ses oreilles se couchent, il montre les dents, un filet de bave coule de ses babines noires.

« Oui, dit le garde... oui... on veut des caresses, hein, sale cabot... mais une main de jeune fille, ce serait tellement plus doux... vous ne voulez pas lui faire un câlin ? Regardez comme il est gentil... Voyez, il n'attend que ça ! »

« Oh, jamais je ne pourrais faire une chose pareille, Gilles, vous n'y pensez pas ! C'est répugnant ! Et j'aurais bien trop peur ! Il est si

énorme... »

« Puisque je vous dis qu'il ne vous fera rien... regardez, on dirait un petit enfant... »

Un instant, les yeux du garde et de la jeune fille se rencontrent. Mimi de Champigny abaisse aussitôt les paupières. Elle a les pommettes en feu, maintenant, comme si montait en elle une poussée de fièvre. Le garde se penche à son oreille, il murmure d'une voix presque inaudible (cette horrible voix sirupeuse qu'il prend chaque fois !).

« Un chien, mademoiselle Mimi, songez-y... ça ne parle pas, ça ne peut rien raconter... c'est encore mieux qu'un homme. On s'amuse avec et ensuite... pfftt... »

« Taisez-vous ! » dit la jeune fille d'une voix sourde.

Le garde se met à rire tout doucement.

« Allons, ça ne vous tente pas ? Regardez un peu... regardez... »

Sa main se pose sur les couilles du chien, il les caresse tendrement. Le chien se cambre, pousse un petit gémissement très doux. Le garde lui saisit la pine à pleine main.

« Vous avez vu cet engin ? Allez, donnez-moi votre main, votre jolie menotte... tâtez un peu ça ! »

Il lâche le pénis du chien, prend la main que Mimi lui abandonne. Il la pose, cette petite main délicate de jeune fille distinguée sur le gros pénis du chien, juste au-dessus des couilles.

« Caressez-lui les boules, il adore ça... »

Du bout des doigts, Mimi de Champigny effleure les grosses couilles mauves du molosse. Elles tressautent. Elle les prend en main, prudemment.

« On dirait des gros marrons... » chuchote-t-elle.

Le garde la regarde faire sans parler. Il lui adresse un signe de tête pour l'encourager.

« Faites-lui son câlin, soyez gentille pour le pauvre chien... »

Mimi soupire. Sa main prend doucement possession de la grosse tige velue et la presse.

« C'est chaud... oh, mon Dieu... »

« Tirez sur la peau vers le bas... tirez bien... épiluchez-le... »

« Mais ça va lui faire mal ? »

« Pensez-vous ! Tirez ! Mais tirez donc ! »

Les doigts gracieux se referment sur la grosse tige de chair ; l'empoignant fermement, la main recule vers la base du sexe. Un long dard de chair écarlate jaillit aussitôt du fourreau. Le chien grogne. Le garde le prend par le collier, le maintient renversé sur le dos.

« Tirez encore... faites tout sortir... »

« Vous le tenez bien, hein ? » s'inquiète Mimi.

Sa main, impatiente, fébrile, achève de décalotter le gland effilé du

molosse. La jeune fille pousse un cri de dégoût. On dirait une longue et fine carotte de chair à vif.

« Oh... comme c'est laid... » chuchote-t-elle.

« On appelle ça la flèche... c'est la partie qui entre dans la femelle... »

« Tout entière ? » demande naïvement Mimi.

« Tout entière ! C'est profond, vous savez, une femelle ! »

Le garde s'est rapproché, son bras entoure la taille de la jeune fille. Elle ne semble pas s'en rendre compte. Elle paraît fascinée par la pointe de chair qui met une tache pourpre sur le ventre du chien. Le garde lui glisse sa main sous l'aisselle et s'empare d'un petit sein élastique. Du bout du doigt,

il incite la pointe du mamelon à se dresser à travers le chemisier.

« Il va falloir que je rentre, soupire Mimi, je vous assure que c'est vrai : il faut absolument que j'apprenne ce poème par cœur, sinon mademoiselle Mercier me punira ! »

« On a le temps, dit le garde, on n'est pas pressés. On a encore une bonne heure avant que sonne la cloche... »

Mimi ne répond pas. Elle le sait bien, qu'ils ont le temps. On entend au loin les filles crier sur le terrain de volley. D'autres leur font écho sur les courts de tennis.

« Et si mademoiselle Mimi s'amusait un peu avec monsieur Popaul ? » propose le garde.

Violent sursaut outragé de Mimi !

« Mais vous ne pensez qu'à ça, Gilles ! Il n'y a donc rien d'autre, dans votre vie... que... que votre appendice sexuel ? N'avez-vous pas honte ? »

« Allez, quoi... juste un peu... Il s'est beaucoup ennuyé sans vous, monsieur Popaul, vous lui avez beaucoup manqué, Mimi ! Ça fait bien trois jours que vous n'avez pas joué avec lui... »

Le garde s'assoit dans l'herbe, s'adosse au tronc de l'arbre, juste en face de la jeune fille toujours accroupie près du chien. À l'instar de ce dernier, Gilles écarte les cuisses, remonte les genoux. Il abaisse la fermeture Éclair de sa braguette. Et voici monsieur Popaul qui apparaît...

« Regardez comme il a l'air mélancolique... la tête basse, mais le cœur plein d'espoir... Il ne demande qu'un peu de tendresse... »

Il écarte les pans de son pantalon, comme une bête poilue qui surgit d'un terrier : la longue tige de chair mate de la verge se dresse à l'air libre. Lâchant le chien, Mimi de Champigny jette un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. À l'abri tels qu'ils sont, dans cette niche d'ombre glauque, personne ne pourrait les voir. D'ailleurs, les allées sont désertes.

« Alors, elle vous plaît, ma flèche, mademoiselle Mimi ? »

Le garde saisit son gros pénis et, surveillant du coin de l'œil Mimi qui le regarde faire, très lentement, avec une coquetterie sordide, il fait coulisser le prépuce pour dégager le gland. Une fois que ce dernier est entièrement sorti, il tire encore un peu pour le faire se gonfler. On dirait une monstrueuse olive grecque, d'un mauve luisant. Il y a une fente rouge au bout d'où perle une goutte de liquide laiteux.

Le garde tend la main, saisit le poignet de Mimi.

« Oh non, je vous en prie... vous m'aviez dit qu'on ne le ferait plus... Si je vous, si je vous... laissais faire ce que... ce que vous m'avez fait lundi dernier... »

« J'ai dit ça, moi ? Oh, vous savez, dans ces moments où le foutre nous prend, nous, les mecs, on dit n'importe quoi... Et c'était quoi, à propos, que je voulais vous faire... Ah oui, ça me revient : laisser Popaul visiter vos zones arrière ? »

« Taisez-vous, je suis morte de honte rien que d'y penser ! »

« Mais personne ne le saura jamais, Mimi, et surtout pas votre futur mari ! C'était juste une affaire entre Popaul et votre charmant anus ! Dois-je vous rafraîchir la mémoire ? Vous ne pouviez pas me donner le trou de devant ce jour-là, vous étiez indisposée, non ? N'est-ce pas normal de le faire par-derrière quand on ne peut pas le faire par-devant ? »

Tout en plaidant ainsi sa cause, il la tire doucement par le bras ; elle résiste pour la forme, puis consent finalement à s'agenouiller au pied de l'arbre près de lui. Gilles achève d'ouvrir son pantalon et met ses couilles à l'air. Voilà, tout est dehors, maintenant ; elle n'a plus qu'à s'amuser avec...

« De quoi avez-vous peur, Mimi ? Je suis comme un chien, moi aussi. Un chien de garde ! Je ne répète rien. On peut jouer avec moi comme avec un chien... personne n'en saura jamais rien... ça ne compte pas, ce que vous faites avec moi... allez, soyez gentille avec Popaul... »

« Vous voyez comme vous êtes, murmure Mimi ; c'est chaque fois pareil... »

Elle tend une main et s'empare délicatement de la grosse verge qui n'est qu'à demi érigée.

« Faites-le sortir de son capuchon, il a chaud... avec vos jolis petits doigts... »

« Mais rien de plus, hein ? »

Pinçant entre deux doigts le cylindre de chair, elle fait glisser la peau vers le pubis et ses yeux s'agrandissent en voyant surgir du prépuce la grosse olive de chair mauve.

« Voilà, dit-elle, il est sorti... »

« Exact, il est sorti, maintenant, recouvrez-le... »

« Mais rien de plus, hein ? »

De son autre main, Mimi s'empare des couilles du garde, elle les soulève, semble les soupeser. Simultanément, elle fait aller et venir lentement la peau de la verge, couvrant et découvrant le gland de Gilles qui ne quitte pas ses doigts des yeux. Quand le gland est nu, Mimi fait remonter sa main pour le recouvrir ; puis une fois qu'il a disparu, elle le fait sortir à nouveau. Elle procède avec beaucoup de délicatesse, et même avec une sorte de tendresse, comme si elle câlinait un bébé.

« Vous êtes content, je suppose », dit-elle enfin.

Et ses doigts se referment sur le gland.

« Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, Mimi, mais vous êtes en train de me branler... »

« Je m'en rends parfaitement compte, Gilles, je ne suis pas idiote, vous savez ? Pas tout à fait, en tout cas... mais je vous ferai remarquer que c'est vous qui me le demandez chaque fois... »

« Oh, je ne me plaignais pas ! Et Popaul encore moins ! Vous avez vu comme il se met au garde-à-vous, dès que vous vous occupez de lui ? »

C'est plus fort qu'elle, Mimi pouffe nerveusement ; secouée par cet accès de rire presque hystérique, elle secoue la pine du garde dans tous les sens.

« Mais quelle idiote je suis, chaque fois je me laisse avoir... »

Cessant brusquement de rire, elle baisse les yeux sur le gland qu'étrangle le prépuce retroussé. Gorgé de sang, écarlate, courroucé... Elle ne s'y habituera jamais. Que sa main à elle ait un tel pouvoir sur ce grand pendard...

« Si je riaais, murmure-t-elle, ne croyez surtout pas que c'était parce que ça m'amuse de vous faire ça... C'était nerveux, Gilles... Je trouve ces jeux tellement stupides... On n'est plus des enfants, quand même ! »

« Mais ça vous plaît, non, de le faire ? »

Est-ce que ça lui plaît ? Mimi n'en sait rien ; il faut croire que oui, sinon pourquoi revient-elle si souvent sous cet arbre au crépuscule ? Et pourquoi est-elle revenue aujourd'hui après l'affront qu'il lui a infligé la dernière fois ! (Son anus s'en souvient encore !)

« Oh, vraiment, Gilles, mais c'est très indécent, ce que vous me faites ! »

Voilà tout ce qu'elle avait trouvé à lui dire alors qu'il lui enfonçait Popaul dans le trou du cul.

Elle se souvient de l'extraordinaire étonnement qu'avaient éprouvé ses entrailles alors qu'il remontait en elle par cet endroit. Toute la nuit qui avait suivi, en y pensant, elle s'était masturbée comme une malade ; mais ça, elle ne le lui avouerait jamais ; n'est-elle pas une malheureuse affligée d'une sexualité perverse ? Qui lutte contre cette

maladie honteuse sans parvenir à en guérir. Sans désirer en guérir, même, la preuve, serait-elle revenue dans ces parages aujourd'hui si ce n'était pour s'y livrer une fois de plus aux plus basses turpitudes ? Oh, comme elle déteste d'y céder... Elle a beau, chaque fois, se jurer de ne plus recommencer ; deux jours, trois jours passent, et elle accourt comme une chienne en chaleur.

Et voilà, une fois de plus elle était sur le point de céder à ses plus bas instincts. Elle connaissait trop Gilles pour croire qu'il se contenterait d'une petite branlette. Elle aurait beau l'insulter, se débattre, le mordre, même (ça lui était arrivé), il parviendrait à ses fins, n'aurait de cesse qu'il ne lui ait fourré son ignoble morceau de viande dans le vagin ou dans le cul, puisque ce dernier y avait droit, maintenant. Et qu'il avait aimé ça !

Oh, ça n'aurait rien d'un viol, n'allez pas croire. Il trouverait bien une astuce pour la persuader de se prêter une fois de plus à l'expérience. Par exemple, alors qu'elle serait en train de lui tripoter la bite et les couilles, avec cette curiosité qui n'arrivait jamais à se satisfaire, il paraîtrait frappé d'une idée.

« Mais j'y pense, Mimi, et moi, est-ce que je pourrais aussi amuser mes doigts ? Vous vous amusez avec Popaul, et moi, je mets mon doigt dans votre trou ? »

« Lequel ? Pas celui de derrière, hein ? »

« Bien sûr que non, voyons ! Je sais que vous n'aimez pas ça. Celui de devant... Il est fait pour ça, non ? »

« C'est que je ne suis peut-être pas très propre, dirait-elle... j'ai fait pipi, tout à l'heure et il n'y avait pas de papier... »

Juste du marivaudage, quoi. Elle serait là, lui tenant la queue des deux mains, comme un cierge, et lui, il faufileerait les siennes sous sa jupe. En un rien de temps, une main s'emparerait d'une de ses fesses tandis que devant, un doigt de l'autre se glisserait sous la culotte... Comment, à moins de jouer les Mademoiselle La Pudeur interdirait-elle à ce doigt l'accès de ses parties velues. Elle le laisserait donc farfouiller pour trouver son vagin. Et dès qu'il s'insinuerait dedans, le marivaudage reprendrait.

« Voilà, il est dedans, Mimi, vous le sentez ? »

« Juste le bout, hein, Gilles, rien de plus... »

« Oh, allez, quoi ! »

« Oh, vous voyez comme vous êtes ! Vous l'avez mis tout entier ! Je le sens bien, vous savez ? »

« C'est que vous étiez si ouverte... je n'ai pas eu besoin de forcer... On dirait que je vous ouvre l'appétit, Mimi ! Et si, au lieu d'un doigt, on y mettait autre chose ? Vous ne pouvez pas laisser Popaul dans cet état, se plaindrait-il, en désignant son appendice ; il meurt d'envie de

rentrer dans votre trou de femelle ! »

« Alors, ça, il n'en est pas question, vous m'entendez, Gilles ? protesterait-elle. Je veux bien... marivauder un peu, mais rien de plus ! »

Mais comment, à ce stade, pourrait-elle, sans sombrer dans le ridicule, le lui refuser. Il l'aiderait donc à se relever, il se lèverait avec elle... « Soulevez simplement votre jupe, je me charge du reste... »

Elle n'enlèverait même pas sa culotte. Se contenterait, pour lui livrer le passage, de l'écartier du bout des doigts, puis elle plierait un peu les genoux pour bien lui offrir son orifice. Et il n'aurait plus qu'à laisser entrer la tête de Popaul dans son trou de devant (ce sont les mots qui défileraient dans sa tête, car elle bêtifiait volontiers, dans ces moments...)

« Juste le bout, hein, rien de plus, dirait-elle... Stop, stop ! »

Du marivaudage, quoi. Il finirait, bien sûr, par le lui fourrer jusqu'aux couilles.

« Vous voyez, se plaindrait-elle en le sentant coulisser en elle, on ne peut jamais vous faire confiance... Vous faites chaque fois pareil, et maintenant, je suppose que vous allez mettre votre doigt dans mon anus ? Et voilà, il le fait ! Oh, quelle idiote je suis... Oh, après tout, faites ce que vous voulez... »

Eh bien, non, pas question ! Cette fois, elle ne se laissera pas faire... Voilà ce qu'elle décide tout à coup – et de lui envoyer à brûle-pourpoint :

« Aujourd'hui, c'est moi qui commande, Gilles... Vous m'entendez ? »

Et sans attendre, elle se met à le branler à toute berzingue.

« Ah, mais ! »

En deux secondes, le gland devient cramoisi.

« Pas si vite, dit Gilles, ça va gicler ! Ça va gicler... »

Mimi de Champigny, les yeux luisants de bonheur, fait oui avec la tête. Dieu du ciel, comme elle aime ça ! Le tenir en son pouvoir, elle, petite créature délicate, et lui, cette sombre brute... Elle accélère encore le tempo.

« Tant mieux, je veux voir quand ça gicle... je veux voir ! »

« Attends ! Attends, je te dis ! »

Il lui prend la main au vol, l'arrête.

« Tu me feras gicler tout à l'heure, c'est promis... mais d'abord, on va s'amuser un petit peu, hein ? Tu veux bien jouer ? Tu aimes ça, non, jouer ? »

Est-ce qu'elle aime ça ?

« Tiens, j'ai une idée. Et si tu faisais pipi ? suggère le garde. Cela ne te donne pas envie de faire pipi, de jouer avec ma queue ? »

« Devant vous ? »

Effarée. Pisser devant lui ? Quelle drôle d'idée...

Ça, il ne le lui a encore jamais demandé ; elle en reste bouche bée. Pisser devant un homme ?

Le garde fait oui de la tête. Mimi réfléchit de plus belle. Toute rouge, un peu suante, elle est assise dans l'herbe, sa robe est à demi retroussée.

« Mais c'est très sale, ce que vous demandez là ! »

« Très sale, en effet, approuve le garde. C'est pour ça que nous allons le faire. Tu vas pisser la première, devant moi. Ensuite je pisserai devant toi. Et tu me feras gicler pour finir, avec ta jolie petite main. Que dis-tu de ce programme ? »

Et il ne la lui mettra pas dans le trou, alors ? Oh, elle se doute bien qu'il y arrivera quand même, après qu'elle aura pissé ; mais pour le moment, ce qui la travaille, c'est la nouveauté de ce qu'il lui a demandé... Pisser devant lui...

« Je veux bien, se décide-t-elle. Mais il faut faire vite... J'ai encore mon poème à apprendre. Et c'est un très long poème ! »

L'air préoccupé, elle se redresse, elle glisse ses mains sous sa robe et retire sa culotte. Gilles la lui prend des doigts et l'accroche à une branche, comme un fanion. Comme elle cherche des yeux un endroit où faire, il lui indique un petit talus, derrière l'arbre.

« Là-dessus, je verrai mieux ta fente... »

Elle gravit le monticule, sa robe retroussée au-dessus des fesses. Puis elle se tourne vers lui. Ses yeux grands ouverts sont aussi inexpressifs que les yeux de verre d'une poupée. Elle attend, tenant sa robe bien retroussée.

« C'est bien, tu es une gentille fille. Maintenant, tu vas remonter ta robe au-dessus du nombril, et tu vas écarter les cuisses. »

Mimi approuve de la tête et obéit ; au bas du ventre blanc et lisse, les poils de son sexe forment une tache fauve. Les lèvres sont collées entre elles, on distingue à peine un mince liseré de chair rose à leur jonction, comme un trait de canif dans la peau d'un fruit velu.

« Ouvre bien ta petite fente rose, ma jolie... »

Cette fois encore, Mimi approuve de la tête. Lentement, très lentement, elle fléchit les jambes, écarte les genoux, ses fesses descendent entre ses cuisses, effleurent l'herbe drue. Dans le manchon de poils fauves, la chair rose du con s'ouvre comme une blessure toute fraîche. Le garde s'accroupit bien en face. Comme Mimi est sur le talus, et lui en bas, son visage est à la hauteur du con ouvert de la jeune fille.

« Oh, mais, fait-il, c'est tout mouillé, là-dedans... cela vous excite donc, mademoiselle de Champigny, l'idée de pisser devant moi ? »

Mimi avance un peu le cou et baisse la tête pour regarder s'ouvrir

l'entaille humide de son sexe. Le garde pointe le doigt. L'ongle de son index est coupé ras. Il enfle sa phalange dans le vagin ouvert. Mimi ne bouge pas, le regarde faire.

« C'est drôlement ouvert, dites donc ! »

Le garde avance sa main, tout son doigt pénètre entre les poils. Il fait tourner sa main, comme pour visser son doigt. Il le retire, le renfonce.

Tout en lui enfilant son doigt dans le vagin, de l'autre main il lui ouvre le sexe. Il dégage les petites lèvres et le clitoris. Il taquine délicatement les trois fleurs de chair rose.

« Une petite branlette, Mimi, avant de pisser ? Qu'est-ce que vous en dites ? Vous voulez bien que je vous chatouille un peu la zézette ? »

« Je ne sais plus... je ne sais plus ce que je veux... Faites ce que vous voulez... »

« Ce que je veux ? Tout ce que je veux ? »

De la tête, en regardant ce que lui font les doigts de Gilles, Mimi fait oui, oui, oui ; tout ce qu'il veut...

N'est-ce pas chaque fois pareil ? Sotte qu'elle est de croire qu'aujourd'hui ce serait différent. Il n'arrête pas de lui proposer des chemins de traverse et ensuite, elle ne sait plus où elle en est. Quand elle aura pissé, il la branlera ; quand il lui aura fait sa branlette, il la léchera ; et quand il l'aura bien sucée, il pourra faire tout ce qu'il veut, et même lui enfiler son morceau de viande dans le cul, comme la dernière fois.

Eh bien, non ! Voilà qu'à ce moment, dans l'allée toute proche, on entend un aigre grincement de métal. Et, accompagnant ce grincement, un léger sifflement... Quelqu'un arrive !

Alors ça, ce n'était pas dans le programme. Un coup d'œil suffit à Mimi pour s'en rendre compte. Quant à Gilles, il ne paraît pas du tout, mais alors pas du tout apprécier ce qui survient. Imaginez un peu que ce soit Philémon, le jardinier bossu ! Ô mon Dieu, faites que ce ne soit pas Philémon, supplie silencieusement Mimi.

Il est horrible, ce Philémon... Un vrai monstre !

CHAPITRE III

Ô TEMPS, SUSPENDS TON VOL !

Le garde et Mimi sont pétrifiés. Ils retiennent leur souffle. Suppliante, Mimi dresse un doigt devant ses lèvres. Celui du garde est toujours logé dans son vagin. Ils le sentent, elle et lui, ce vagin, se crisper peureusement, puis se relâcher...

Le grincement s'interrompt net, ainsi que le sifflotis.

« Tiens, s'exclame une voix juvénile. Un livre... Une de ces idiots a perdu son bouquin. J'espère que c'est un polar ! »

Mimi soupire de soulagement. Ce n'est pas Philémon, c'est son apprenti, ce garnement de Tibère, avec son éternelle brouette de bois mort.

« Un polar ! Tu parles ! Ce sont des vers ! Quelle drôle d'idées de lire des vers ! »

Les yeux de Mimi s'écarquillent. C'est son livre de poèmes qu'elle a posé dans l'herbe.

« Et un chien ! Quelqu'un a perdu un chien ! Décidément, ces gens-là sont bien distraits. Ou alors... ou alors... c'est qu'ils ont la tête occupée à autre chose ! »

L'arrivant, un adolescent, se met à rire tout seul.

« Un livre, dit-il, ça ne peut être que celui d'une demoiselle... et le chien... c'est celui de Gilles ! »

Il élève la voix.

« Monsieur Gilles ? Seriez-vous là, par hasard ? »

Le garde hausse les épaules et retire lentement son doigt du vagin de Mimi. Aussitôt, elle essaie de baisser sa robe, mais il l'en empêche en lui tapant sur les doigts, et lui fait les gros yeux.

« Restez comme ça ! Ce n'est que Tibère, l'aide-jardinier... »

« Mais voyons, Gilles, chuchote-t-elle, ce n'est pas une raison pour que je lui montre mon sexe ! »

À nouveau, mais assez mollement, à vrai dire, elle fait mine de baisser sa robe, derechef Gilles l'en empêche, en lui emprisonnant les poignets, l'obligeant à rester accroupie, cuisses écartées.

« C'est normal qu'elle soit à l'air, votre foufoune, puisque vous vous êtes accroupie pour pisser ! Ce n'est que Tibère, je vous répète... »

Pardi que c'est Tibère. Mimi le sait bien. Ce vaurien est sans cesse à

traîner après leurs jupes, chaque fois qu'elles s'aventurent au jardin. Et d'ailleurs, le voici, hilare, qui soulève une basse branche et découvre nos tourtereaux. Tibère, orphelin recueilli par la directrice, est un adolescent de quinze ou seize ans, un peu efféminé d'allure, à l'air sournois.

« Coucou, qui est là ? »

Et ses yeux de s'arrondir ! Il a largement le temps de voir la corolle velue qui bâille entre les cuisses de Mimi, avant que Gilles consente enfin à la laisser rabaisser sa robe.

« Eh bien, dit Tibère, et il sifflote. On s'emmerde pas ! Si la directrice savait ça ! Alors, c'est comme ça que vous veillez sur la vertu des élèves, monsieur Gilles ? »

« Et d'abord, qu'est-ce que tu fiches par là, toi, petit connard ? C'est le parc, ici, pas le jardin. C'est pas ton secteur ! » bougonne le garde.

Tibère se rengorge, tout faraud. Son petit doigt lui dit qu'il tient le bon bout...

« Je revenais avec ma brouette, j'étais allé chercher du bois mort, et voilà que je tombe sur une scène d'orgie ! Dites donc, mademoiselle Mimi, elles sont drôlement poilues, vos parties intimes... je l'aurais jamais cru à voir vos joues de pêche ! »

Mimi voudrait bien être à mille lieues. Mais elle est coincée dans un cul-de-sac ; entre elle et le sentier, il y a le garde, le chien et l'aide-jardinier... pour ne rien dire de la mollesse qui la paralyse à l'idée de ce qui va probablement se passer. Elle connaît trop bien Gilles pour savoir qu'il ne va pas rater une telle occasion. Combien de fois le lui a-t-il susurré à l'oreille, dans ces moments où elle perdait le sens de la réalité : « Et que diriez-vous, Mimi, si un jour Gaspard ou Maxime nous surprenait au cours de nos ébats ! Je serais bien obligé de vous partager avec eux, non ? »

« Taisez-vous, chuchotait-elle, il n'en est pas question, hein, vous m'entendez ? »

Et là, voilà que...

Pourvu que cette aventure ne s'évente pas. Elle n'a pas fini d'en entendre, si les autres filles savent qu'elle fricote avec les gardes, elle, la « littéraire », la chouchoute des profs qu'on donne en exemple de vertu ! Et ce maudit gamin est capable d'en parler à n'importe qui !

« Ce n'est pas ce que tu penses, dit le garde. Tu vois ? (Il désigne sa bite qui pend toujours par la braguette.) Je m'apprêtais à faire pipi... et mademoiselle de Champigny aussi... c'est pour ça qu'elle a retiré sa culotte et qu'elle s'est accroupie... »

« Je vois ! » dit Tibère, d'un ton narquois.

Et il voit, en effet, la culotte de Mimi accrochée à la branche.

« On est tranquilles, ici, approuve-t-il. Vous avez bien choisi votre endroit pour pisser, mademoiselle. Il n'y a personne à plus de cent

mètres. Toutes vos copines regardent le match de volley. C'est les grandes contre les pionnes... Ici, vous serez pas dérangés... Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, monsieur Gilles, pas seulement pipi... Ce n'est pas moi qui irai cafter chez la préfète, vous vous en doutez... Je ne demande qu'une chose, m'asseoir sur ma brouette... et vous regarder faire... Il y a si peu de distractions, ici... »

« Nous regarder faire ? demande Gilles. Et qu'est-ce que tu aimerais nous voir faire ? Tu veux nous voir pisser ? »

« Ça ou autre chose... Voulez-vous le fond de ma pensée ? Ça fait des semaines que je vois mademoiselle se promener dans les allées, avec ses jolies robes que le vent soulève... Et chaque fois, je me demande : comment est-elle, là-dessous ? J'en rêve tellement, monsieur Gilles, que j'en perds le boire et le manger... Ah, que ne donnerais-je pas pour admirer ses beautés cachées... »

Désignant la culotte accrochée dans l'arbre,

« Voir, mais vraiment, hein, pas un simple coup d'œil comme tout à l'heure... Voir ce qu'il y avait sous cette culotte avant qu'elle l'enlève... J'en rêve, monsieur Gilles... J'en rêve à tel point que ça pourrait me rendre méchant, je vous l'avoue, si elle ne me le montre pas... comme elle vous l'a montré à vous ! »

« Tu veux dire que tu irais cafter à la préfète de discipline, hein ? »

« Tout à fait, après tout, ce serait mon devoir, non ? Vous surprendre en train d'abuser d'une élève et ne rien faire ? »

« Et si elle te permettait de lui faire la cour, à toi aussi ? demanda Gilles. Qu'est-ce que tu ferais ? Tu irais te dénoncer toi-même à la préfète ? »

« Bien sûr que non, monsieur Gilles, ça changerait tout ! Mais comment pourrais-je lui faire la cour ? C'est votre chérie, non ? »

« Et si on la partageait ? »

« La partager ? (Voilà une perspective à laquelle Tibère n'aurait jamais pensé, on pouvait donc partager une femme comme un gâteau ? Il en reste bouche bée.) Et elle serait d'accord ? »

Manifestement, l'idée le séduisait. Ils se tournèrent tous les deux vers le gâteau en question. Et que faisait-il, le gâteau ? Debout entre eux, il attendait qu'on décide de son sort. Un gâteau, ça n'a pas son mot à dire, ça se laisse manger.

« On pourrait commencer par les seins ? proposa Gilles. Qu'en dis-tu ? Tu aimerais que je te montre ses petits nénés ? Parle... C'est toi, l'invité, tu préfères peut-être qu'elle te les montre elle-même ? »

Eh bien non, ni l'un ni l'autre. Puisqu'il s'agissait d'un cadeau, le jeune Tibère voulait enlever l'emballage lui-même. Voyez-vous, depuis qu'il travaillait au collège et qu'il voyait toutes ces jolies filles, c'était son rêve, d'en déshabiller une. De la déshabiller lui-même ! Ce fut donc entendu, ni Mimi ni le garde n'interviendraient, Mimi (le gâteau)

se tiendrait à la disposition de celui à qui serait offerte sa poitrine ; elle se tint donc devant lui, les bras pendants, et elle attendit qu'il la dénude. De son côté, savourant visiblement l'instant, l'invité prenait tout son temps. Il commença à défaire les boutons du corsage en partant du haut. Il y en avait six ; une fois qu'il les eut défaits, il ouvrit le chemisier et le fit descendre derrière les épaules de Mimi. Pour avoir les mains libres, il tendit le chemisier à Gilles qui l'accrocha à une branche de l'arbre, près de la culotte.

Et maintenant, Tibère faisait glisser les bretelles du soutien-gorge sur les épaules dodues de Mimi, et les laissait descendre le long de ses bras jusqu'aux coudes ; Mimi avait fermé les yeux ; gâteau ou pas, il était clair que ce déshabillage ne la laissait pas indifférente. Immobile, la bouche entrouverte, elle attendait comme les deux autres que ses seins surgissent. Enfin, ce moment arriva, Tibère fit basculer les bonnets du petit soutien-gorge virginal en satin bleu ciel. Et voici les seins ingénus de Mimi qui paraissent, avec leurs pointes roses effrontément dressées.

Elle n'avait pu s'empêcher de tressaillir et d'ouvrir les yeux pour voir l'effet que la vue de sa poitrine produisait sur le gamin ; pétrifié, qu'il était, le gamin ! Mais ce qui la surprit vraiment, ce fut de constater que Gilles n'était pas moins pris par la scène, il les connaissait par cœur ses petits nichons, mais visiblement ça lui faisait de l'effet de voir Tibère pâlir de convoitise devant eux.

« Alors, ils te plaisent ? demanda-t-il. Tu ne les trouves pas trop petits ? »

Oh, non ! Tibère ne les trouvait pas trop petits. Les grosses mamelles, ce n'était pas trop son truc. Devant la poitrine menue de Mimi il était tout bonnement transi d'admiration. À un point que ça parut agacer Gilles.

« Eh bien, qu'est-ce que tu attends, s'emporta-t-il ? Ne sois donc pas si timide. Si elle te les montre, ça veut dire qu'ils sont à toi, tu peux les toucher autant que tu voudras. »

Aussitôt les mains de Tibère s'emparèrent des seins de Mimi et se mirent à les palper. Avec une ombre de brutalité, même, comme pour bien se persuader qu'on les lui donnait vraiment. Et de les pétrir, d'en pincer les bouts... Et comme, alors qu'il faisait ça, Mimi, énervée par les sensations qu'il lui procurait, se tortillait (incapable de dire ce qui l'excitait le plus, ce que lui faisait le gamin ou de voir l'effet que ça produisait sur Gilles), les paroles se remirent à voler, les deux hommes se renvoyant la balle, et c'était elle, la balle, elle, le gâteau qui ne disait rien, qui se laissait palper la poitrine, les bras ballants...

Mais bien sûr, disait Gilles, bien sûr qu'il pourrait toucher les nichons de Mimi chaque fois qu'il en aurait l'occasion ; elle les lui avait donnés, non ? Une fois qu'une femme vous les a donnés, elle ne

peut plus les reprendre, ils sont à vous. Il pourrait s'amuser avec eux chaque fois qu'il la rencontrerait dans le parc. C'était comme des fruits qu'il cueillerait sur son buste.

« Mais il faudra être discret, hein... Ne pas oublier que Mimi est une fille à marier... Elle doit soigner sa réputation... »

Et de lui donner des conseils pour bien les manipuler, bien faire se dresser leurs pointes, ce qui était un signe manifeste du plaisir de la fille.

« Pince-lui le mamelon et fais-le tourner. Tu as vu comme il durcit ? Maintenant, suce le bout, tu vas voir... »

Et Tibère d'obéir, de cueillir entre ses lèvres les « pointes érectiles » pendant que Gilles continuait à lui fournir ses instructions. Il n'était pas un bébé, hein, il ne tétait pas pour avoir du lait ; simplement, avec sa langue, il taquinait les extrémités, très sensibles, et ça excitait la fille.

Ça, Tibère ne l'ignorait pas, il l'avait lu dans un livre, si on suçait les seins d'une femme, c'était pour « éveiller sa lascivité »... Ayant dit, il se remit à téter, et quand Gilles demanda à Mimi s'il s'y prenait correctement, elle répondit d'un simple battement de paupières... Oui, il s'y prenait très bien !

Pendant combien de temps se laissa-t-elle suçoter les tétons, c'est difficile à dire, dès qu'une femme accepte de laisser toucher sa chair on perd aisément la notion du temps. Quelques minutes, pas plus, en fait, mais il faut croire qu'elles suffirent à éveiller convenablement la « lascivité » de Mimi, car elle ne se montra pas trop farouche, juste un peu minaudente, quand Gilles crut pouvoir lui suggérer de passer à la suite du programme :

« Qu'en dites-vous, Mimi ? Il vous les a bien cajolés, non, vos petits nénés ? Ce serait inachevé, avouez, d'en rester là ! On ne va pas s'arrêter en si bon chemin... »

Elle avait donc droit à nouveau à la parole ; elle n'était plus seulement un gâteau ?

« Ne croyez-vous pas le temps venu de lui faire admirer d'autres beautés ? »

C'était donc ça !

« D'autres beautés ? Qu'entendez-vous par là ? J'espère que vous ne voulez pas parler de... mes parties intimes ? »

Montrer son sexe, alors là, gâteau ou pas, pas question ! Et puis quoi encore ? Certes, convint Gilles, ce serait peut-être un peu prématuré, surtout pour une personne aussi pudique que Mimi, mais, sans aller jusque-là, ne pouvait-elle dévoiler d'autres parties de son anatomie ? Ses rondeurs arrière, par exemple ?

Ses rondeurs ?

« Ah, vous voulez dire mon derrière ? »

« Vos fesses, oui. »

Cela méritait réflexion. Mimi resta donc coite quelques instants, pendant que Tibère continuait à lui léchouiller les tétons, ce qui l'amollissait singulièrement. Mais les fesses, après tout, pourquoi pas, vu qu'on le lui demandait poliment, elle voulait bien leur accorder cette faveur...

Décrirai-je la lenteur théâtrale du lever de rideau ? La montrerai-je pivotant sur elle-même pour leur tourner le dos, retroussant sa jupe à mi-cuisses et là, s'arrêtant, comme si elle changeait d'avis... Puis la remonter de quelques centimètres, s'arrêter à nouveau, comme si elle n'arrivait pas à se décider. Pas question, vous vous en doutez, de se trousseur d'un coup comme pour pisser dans les fougères ! Non, non, hésiter, pour bien souligner l'importance de ce qu'elle accorde... Marquer une nouvelle pause quand l'ourlet arrive en haut des cuisses, juste sous les fesses... Le montrer, ne pas le montrer ? Oh, après tout, ce n'est jamais qu'un cul, allons-y, hop : jusqu'à mi-fesses... mais là, à nouveau : stop ! Se raviser encore...

Vous la trouvez coquette ? Réflexion faite, ce n'est pas si anodin, après tout, de montrer son cul... Ça mérite bien qu'on s'attarde un peu sur l'opération pour bien en savourer toutes les phases. Bon, voilà, cette fois, ça y est : l'étoffe s'arrête au creux des reins, dévoilant toute la croupe. Apparition de l'astre dont la chair blanche, dans la pénombre du sous-bois, prend un éclat presque lunaire.

À ce stade, plus question pour Mimi de minauder ; elle se tait, redevient un gâteau ; les deux grosses joues blêmes ornées de fossettes, parlent à sa place dans un langage muet.

« Voilà, disent-elles, vous êtes content, vous nous voyez bien ? »

Si elle se tait, Gilles et Tibère, eux, ne se privent pas de commenter le spectacle.

« J'aurais jamais cru qu'elles étaient aussi grosses, s'extasie l'orphelin. Franchement, elles sont superbes, vos fesses, mademoiselle... Je dis pas ça pour vous flatter, mais ce sont de pures merveilles ! Sans vous commander, si vous pouviez remonter un peu plus votre jupe pour qu'on les voie bien... ça serait parfait ! »

Très digne, Mimi relève sa robe au-dessus des fesses. Elle pousse même l'obligeance jusqu'à creuser légèrement les reins pour les mettre en valeur. Ce dont la remercie un cri de bonheur de Tibère :

« Oh, merci, merci, mademoiselle ! Oh, que ça me plaît de le regarder, votre cul ! »

Il en est béat, le jardinier ! Mais plus on vous en donne, plus vous en voulez, hein, chacun sait ça. Alors il lui suggère d'une voix qui tremble de, comment dire, se pencher un peu pour le faire remonter... si vous voyez ce que je veux dire ?

« Le gamin a raison, Mimi, ne soyez donc pas si pudibonde, laissez-nous l'admirer dans toute sa splendeur, votre gros joufflu... »

Sans se faire prier, elle n'en est plus là, Mimi s'incline pour faire s'épanouir sa croupe, de leur côté, le garde et l'orphelin s'accroupissent pour mieux contempler ce qu'elle leur montre.

« Voilà, comme ça, approuve Gilles. Alors, petit, que dis-tu de cette chute de reins ? C'est mignon, non ? Avoue qu'elle est gentille, quand même, de te la montrer, elle ne la montre pas à tout le monde, tu sais... »

« Je dis que c'est une splendeur, monsieur Gilles... Quel dommage de la cacher sous une robe ! Et vous savez quoi, monsieur Gilles ? Vous allez peut-être me trouver tordu, mais la partie que je préfère, c'est celle qu'on ne voit presque pas... celle qui se cache entre les fesses... Les fesses, ça remplit les yeux, mais cette partie-là, comment dire... ça donne envie d'en voir davantage... Tenez, si vous vous mettiez à genoux, mademoiselle, et si vous posiez vos mains par terre devant vous... vous vous fatigueriez moins et nous, nous... on pourrait voir... »

Mimi va-t-elle enfin se rebeller ? Outrée, s'écrier qu'il n'en est pas question, eh bien non ! Faut-il croire que ça l'émoustille ? Elle se plie à ce qu'on lui demande ! Elle s'agenouille ! Elle remonte sa jupe au milieu de son dos ! Elle se prosterne ! Elle pose ses avant-bras sur l'herbe ! Gilles lui-même en reste comme deux ronds de flan. Et quand il pousse son avantage, curieux de voir jusqu'où ils peuvent aller, quand il lui demande de creuser encore plus les reins, elle le fait !

Elle minaude, bien sûr, tandis que ses fesses s'entrouvrent :

« Mais c'est une posture très indécente, ça, Gilles... Je devais seulement lui montrer mes rondeurs... Là... Je lui en montre beaucoup plus... »

Le fait est que montrer son trou du cul, ce n'est quand même pas rien pour une femme, qu'éprouvait-elle en le montrant avec autant de complaisance ? Comment ne se seraient-ils pas interrogés ? Quand, sur leur prière, elle se cambra d'une manière franchement effrontée, ses fesses achevèrent de se séparer, dévoilant à leurs regards ce qu'on ne doit montrer qu'à la cuvette des cabinets, ou à son proctologue... et qui arracha de nouveaux cris de bonheur à Tibère :

« Oh, merci, mademoiselle, merci... »

Il en bafouillait, l'orphelin, on pouvait dire que c'était sa fête, aujourd'hui.

« Il est délicieux, sans vous flatter, votre petit orifice ! »

Tombant à genoux, comme en adoration, lui aussi se prosternait, mais derrière elle, collant presque son nez à l'anus qui venait d'apparaître.

« Alors, demande Gilles, tu es content, maintenant ? Elle te montre son trou du cul ! Tu m'en vois baba ! Attends, tant qu'à faire, je vais bien te le montrer... »

Saisissant les joues du derrière potelé, Gilles, avec une infinie douceur, les écarte de façon à faire s'étoiler l'orifice qui fascine Tibère.

« Ne le serrez pas, Mimi, combien de fois devrais-je vous le dire... Il faut le faire fleurir, votre troufignon, quand vous le montrez... ouvrez bien la corolle, comme si vous vouliez péter... Voilà, c'est ça... Tu vois, Tibère, c'est rose, dedans... »

Et là, que voit-il, Tibère ? Non seulement la corolle de l'anus qui s'arrondit pour accueillir sa curiosité, mais, sous les fesses... Il ne rêve pas, non, il n'a pas la berlue, même s'il a du mal à en croire ses yeux, sous les fesses, les cuisses de Mimi s'éloignent lentement l'une de l'autre... lentement, très lentement... et livrent leur ultime secret...

C'est un instant magique, Gilles lui-même en reste saisi ! Elle leur montre son con ! On peut dire que Mimi leur a coupé la parole. Muets, pétrifiés, ils regardent s'agrandir entre les poils le cratère du vagin... Puis, voici les nymphes qui émergent, comme deux pétales, et, tandis que la fente s'élargit, mais oui, là-bas, tout au fond, ce petit bouton rougeâtre... Tibère ne rêve pas, c'est bien le clito !

Attendirent-ils trop longtemps ? Manquèrent-ils de réflexes ? Gilles fut-il pris au dépourvu ? Tibère aurait-il dû sauter sur l'occasion ? Au lieu, goguenards, de regarder s'arrondir les deux orifices de la femme et de se faire du coude en échangeant des regards complices ? Ils ne parvinrent jamais à le savoir, toujours est-il qu'en un clin d'œil, tout disparut : ah, vous n'en voulez pas ? Eh bien, je remballer ma marchandise. Éclipse de la lune, la robe retomba et Mimi se retrouva debout.

« Vous l'avez bien vu ? Ça suffit donc comme ça ! »

Avant qu'ils aient réalisé, elle faisait les quatre pas nécessaires pour décrocher de l'arbre son chemisier qu'elle enfilait en un tournemain et reboutonnait pudiquement jusqu'au cou. Puis, ajuster sa jupe sur ses hanches et tendre une main vers sa culotte, toujours accrochée dans l'arbre...

Croyait-elle vraiment qu'ils allaient en rester là ? Tiré de sa torpeur, le gamin la rejoignit d'un bond et avant qu'elle la mette, lui arracha sa culotte des doigts. Et puis quoi, encore ?

« Ah ça non, mademoiselle ! Dites-lui, monsieur Gilles... Elle peut pas partir déjà ! On n'a pas eu le temps de tout voir ! »

« Tu me prends pour une idiote, Tibère ? J'ai écarté les cuisses exprès... Vous avez eu largement le temps voulu... qu'est-ce que vous voulez que je lui montre de plus, Gilles, mes ovaires ? »

« Mais pas de face ! Monsieur Gilles, dites-lui... Il faut qu'elle nous le montre par-devant, qu'elle nous le montre pour de bon, pas qu'elle fasse semblant, par-derrière... »

Mimi ne le savait que trop : de face, en même temps que son con, elle devrait livrer son visage, affronter leurs regards... Ne voilà-t-il pas que Tibère tombe à genoux devant elle, à croire qu'elle est la Vierge Marie... Il joint les mains ! Il la supplie ! Quel sinistre petit comédien !

« Parole d'honneur, mademoiselle, je le dirai à personne, mais laissez-moi le voir de près, j'en ai jamais vu, de près. Oh, s'il vous plaît, j'en ai tellement envie ! »

Et Gilles d'intervenir :

« Voyons, Mimi, puisqu'il l'a déjà vu, qu'est-ce que ça vous coûte, au point où on en est, de le lui montrer encore ? À quoi ça rime, de chipoter ? »

Ce serait ridicule, elle ne le sait que trop ; il n'est d'ailleurs pas dit que tout cela ne soit pas qu'une péripétie destinée à relever la sauce. Comment se cacherait-elle qu'une sale envie frétille au fond d'elle... Mais on est femme, non ? Alors, faisons-nous prier...

« Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? »

« De lui montrer votre trou qui pisse, la belle affaire ! Il n'a rien de précieux, vous savez ! »

« Oh, je le sais, qu'il n'a rien de précieux ! Mais quand même, je vous jure que ça me gêne, Gilles ! Comme ça, de face... »

Outre que ce serait encore plus obscène maintenant qu'elle est habillée, elle ne montrerait que ça... Elle en frissonne d'avance...

Laisser voir son sexe par-derrière à un homme, comme par mégarde, sans s'en rendre compte, hypocritement, et le lui montrer cyniquement par-devant, en affrontant son regard, sont deux choses très différentes. C'était bien une offrande qu'elle ferait à ce gamin, pas un larcin qu'elle lui laisserait commettre. Après avoir longuement discuté à ce sujet, Gilles et elle finirent par conclure que l'essentiel de l'opération se résumait au fait qu'elle soulèverait sa robe, qu'elle leur ferait face, et qu'elle écarterait les cuisses pour ne rien leur cacher. Pour ce soit bien explicite, elle irait même jusqu'à plier les genoux comme si elle s'apprêtait à pisser, afin que les lèvres de la vulve se séparent et ne dissimulent rien. Certes, ce ne serait guère poétique, mais à ce stade, ils n'en étaient plus à se soucier de poésie.

S'efforçant d'imprimer sur son visage une expression agacée, pour bien leur montrer qu'elle ne cède à leurs caprices débiles que pour leur faire plaisir, Mimi obéit aux injonctions de Gilles : soulever le devant de sa robe jusqu'au nombril, ouvrir les cuisses, avancer le ventre, plier les genoux, et se cambrer pour qu'ils voient bien bér le

mufle velu de la bête...

À genoux devant l'autel, Tibère regarde s'agrandir la blessure intime, les chairs roses fleurir entre les poils. Mais ce n'est pas encore assez impudique au gré de Gilles, qui demande au gamin s'il veut lui ouvrir la fente lui-même, ou s'il préfère que ce soit elle qui le fasse.

Tibère préfère que ce soit elle : c'est un cadeau qu'elle lui fait, non ?

Du bout des ongles, de chaque côté, elle tire donc sur les grandes lèvres pour faire surgir de l'entaille, aux yeux de Tibère, la viande du viscère...

« Voilà, approuve Gilles, montrez-le-lui bien. Tu vois, Tibère, ce trou, en bas, c'est la « fleur du mâle » ; c'est dans ce trou qu'on enfle Popaul et qu'on se vide les couilles. Vous vous souvenez quand vous me l'avez montré à moi pour la première fois... Comme vous arrondissiez bien votre vagin ? »

Si elle s'en souvient ! Comme son cœur battait ce jour-là... Mais, ce qui ne laisse pas de la surprendre, il ne bat pas moins fort, aujourd'hui, quand elle pousse dans son ventre pour le faire s'arrondir comme alors, son vagin ! Le montrer à deux hommes en même temps, c'est quelque chose que même dans ses rêves les plus lubriques, elle n'avait jamais imaginé...

Essayez de rester digne dans des circonstances pareilles. Je voudrais vous y voir.

« Je me sens ignoble, Gilles, je vous assure. Vous ne pouvez pas savoir comme je me dégoûte ! »

Elle ne dit pas (mais ne le sait-il pas ?) que ce qui la dégoûte, c'est le sale plaisir qu'elle ne peut s'empêcher d'y prendre...

Le gamin, lui, n'écoute pas ce qu'elle dit ; à genoux, tremblant d'extase il laisse ses yeux se gaver.

« Alors, Tibère, ça te plaît ? Tu vois bien tous ses petits machins ? »

Fasciné, Tibère fait signe que oui. Et il récite, le trou qui pisse, le bouton, le vagin... Sa pomme d'Adam monte et descend. Il avance sur ses genoux, son visage n'est plus qu'à quelques centimètres de la brèche de chair rose. Il respire l'odeur de femelle. Il regarde le clitoris émerger, les petites lèvres se retrousser, le vagin éclore...

Il ne sait plus quoi regarder : on lui montre tout ! Et plus on le lui montre, plus il a envie de voir... S'en mettre plein les yeux... s'en remplir le cerveau...

C'est trop, il devient comme fou.

« Tu en as déjà vu, ou c'est le premier ? », demande Gilles.

Oh, il en a déjà vu ! Mais jamais encore d'aussi près. Depuis qu'il

travaille ici, comme il passe le plus clair de son temps, en rampant comme un Sioux dans les fossés, à pister les filles qui vont pisser derrière les haies, il a bien dû en voir une bonne douzaine s'accroupir, culotte aux genoux.

Mais de près, comme ça, ce qui s'appelle voir, jamais ; jamais encore il n'avait pu en observer de près tous les détails... Et ça n'avait rien à voir avec les photos pornos. C'était vivant...

Bon, on ne pouvait pas dire que c'était joli ; n'empêche, ça lui plaisait vachement de pouvoir le reluquer tout son soûl. Et ce n'était pas seulement de le voir, qui lui plaisait, mais l'idée (alors que les pisseuses se cachaient) que Mimi le lui montrait volontairement. Il n'en revenait pas qu'elle le lui exhibe comme ça, bien ouvert, tout écarquillé, alors que toutes les filles, dès qu'elles avaient pissé, n'avaient qu'une hâte : après s'être essuyées, le cacher sous leur robe. C'était ça qui lui faisait le plus d'effet, à Tibère, qu'elle le lui montre exprès, et de savoir qu'à elle aussi, ça lui faisait de l'effet, de le lui montrer.

Il suffisait de voir son visage rougir. Et de se souvenir de ses protestations, de ses simagrées, avant qu'elle consente à écarter les cuisses. Clair que ça la contrariait, et pourtant, ça devait lui plaire. Peut-être même que ce qui lui plaisait le plus, c'était que ça la contrarie !

« Dites-moi, monsieur Gilles... Vous le savez, pourquoi elle rougit comme ça ? Pourquoi elle dit sans arrêt qu'elle ne veut pas le montrer, et qu'elle le montre quand même ? »

« Parce qu'elle a honte, Tibère. Vois-tu, les filles ne sont pas très fières de ce morceau de barbaque poilue qu'elles cachent entre leurs cuisses. C'est leur tare, leur secret honteux. Mais comme elles sont tordues, ça les excite d'avoir honte. Plus elle a honte de le montrer, son trou qui pisse, et plus ça lui donne envie de le montrer. Ce sont des animaux compliqués, tu sais, les filles... Elles aiment bien faire des manières... Elles se teignent les cheveux, elles se maquillent, elles se vernissent les ongles, elles se parfument, elles se pomponnent, elles se couvrent de bijoux... Bref, elles se prennent pour des fleurs. Mais elles ont beau faire, entre leurs cuisses, ce morceau de bidoche poilue révèle leur vraie nature : ce sont des bêtes, pas des fleurs ! Parce que tu avoueras que ça n'a rien d'appétissant, vu de près, tous ces petits bouts de barbaque... »

« Ça, on ne peut pas dire ! Ça ressemble à une grosse bestiole écrasée ! Mais nous aussi, on est tordus, alors, monsieur Gilles, vu qu'on aime tant le regarder ? »

« Et le toucher, Tibère ! Parce que quand une femme vous le montre, c'est pour qu'on le lui touche. Elle nous le donne, tu comprends ? Tu vas voir... Venez, Mimi, montez là-dessus, vous serez juste à la bonne hauteur pour vous faire admirer, ce sera votre piédestal... »

C'est sur la souche que Gilles la fait grimper, sans qu'elle oppose la moindre résistance (elle n'en est plus là) ; et sur sa demande, elle s'accroupit dessus comme pour y pisser de sorte que son sexe ouvert se trouve au niveau du visage de Tibère qui s'est agenouillé pour y plonger les yeux. Comme les filles qu'il épie dans les bois, elle a les mains sur les genoux, elle écarte les cuisses le plus possible pour que tout bâille, et elle les laisse farfouiller dans sa viande intime. Car ils la touchent, maintenant ! Et le front en sueur, les yeux baissés, elle regarde ce que lui font leurs doigts.

C'est surtout Gilles qui parle ; disons, qui radote ; très pédant, il explique à Tibère comment fonctionne cette partie de l'anatomie féminine, de quelle façon il faut promener ses doigts dans la fente pour bien en séparer les lèvres, puis taquiner la petite crête qui s'érige au-dessus du trou qui pisse :

« Tu as vu comme il dresse la tête son "petit organe érectile" ? Comme il fait son fier ? Et dessous, vois comme le vagin se dilate, et comme il bave. Tu sais pourquoi il a l'eau à la bouche, son vagin ? »

Évidemment qu'il le sait, Tibère ! Il a beau être puceau, comme il le leur avoue, il s'est renseigné. Et d'ailleurs, il a déjà joué avec une de ses cousines à la faire mouiller. En frottant de bas en haut le bout de son organe érectile à lui dans sa fente, mais rien de plus, vu qu'elle était pucelle, elle aussi. Ils appelaient ça « passer le pinceau ». Elle aimait beaucoup ça, sa cousine, qu'on lui passe le pinceau, ça la rendait toute chose... Et ensuite, lui, Tibère, il se finissait à la main parce que ça l'énervait trop de ne pas pouvoir le lui enfiler.

« Comme Onan, dans la Bible, je répandais ma semence par terre... Et d'ailleurs, je le fais aussi, dans le bois, quand je vois une fille pisser. »

« Et maintenant, tu aimerais te branler ? Elle te le montrerait bien, en l'ouvrant avec ses doigts, et toi, tu ferais comme Onan ? »

Petite moue de Tibère. Certes, ce serait mieux que rien, mais...

« Je sais que c'est votre fiancée, monsieur Gilles, et c'est déjà très gentil de me permettre de toucher ses parties intimes... Aussi, je ne

voudrais pas abuser... Mais, au lieu de la toucher avec mes doigts, si je la touchais avec autre chose ? »

« Toi, je te vois venir ! Tu voudrais lui passer le pinceau, comme à ta cousine, si je comprends bien ? Ma foi, pourquoi pas ? Mais j'y pense, et si tu te branlais dans son trou ? Au lieu de te branler dehors ? Qu'est-ce que vous en pensez, Mimi ? Elle était fermée, sa cousine, il pouvait juste frotter, avec elle... Mais vous, vous êtes ouverte, il pourrait se branler dans votre vagin... Qu'en dites-vous ? »

Ce qu'elle en disait ? Se branler dans son vagin ! La prenait-il pour une idiote ?

« Oh, quoi, vous n'allez pas en mourir. Qu'il vous le touche avec ses doigts ou avec autre chose... » « Il n'en est pas question, Gilles ! J'ai eu tort de céder à tous vos caprices, mais là, je regrette, ça va trop loin... Enfin, ne me dites pas que vous voulez me faire baiser par ce morveux ! »

Bien sûr que non, voyons ! Qui parlait de baiser ? Juste lui laisser entrer le bout dedans, pour qu'il se fasse une idée de la chose. De ce qu'un homme ressent quand sa queue pénètre dans le vagin d'une femme. Entrer et sortir, rien de plus, pour qu'il puisse dire qu'il l'avait fait.

« Et toi, Tibère, qu'en penses-tu ? »

Oh, il était tout à fait d'accord pour tenter l'expérience, Tibère. Et, promis, il n'abuserait pas ; juste entrer et sortir...

L'affaire fut donc entendue, et pour que ce soit plus facile, en un instant, Mimi se retrouva nue. Après l'avoir dépouillée de ses vêtements, Gilles la fit descendre de la souche, passa derrière elle et la souleva en passant ses bras sous ses genoux pour la présenter à Tibère, cuisses écartées...

« Voilà, tout est pour toi... Vas-y, fais joujou... Passe-lui ton pinceau dans la fente... mets-lui ton morceau dans le trou... »

Debout en face de cette corbeille de chair qu'on lui offrait, l'orphelin ouvrit sa braguette, en extirpa sa bite juvénile... et l'approcha de la vulve déployée de Mimi. Comme Gilles la tenait juste à la bonne hauteur, Tibère n'eut qu'un pas à franchir pour que son gland pénètre dans le vagin béant. À peine eut-elle le temps de le réaliser, qu'il était en elle tout entier. Ce qu'elle vérifia, incrédule, en glissant une main au bas de sa vulve et en y trouvant les couilles de Tibère. Il était si menu qu'elle le sentait à peine. Ce n'est qu'en les lui tâtant qu'elle put constater qu'il était bien au fond d'elle.

« Et voilà, s'exclama-t-elle, j'en étais sûre que ça finirait comme ça ! Quelle idiote je suis de toujours vous faire confiance... Vous êtes

content, maintenant ? »

« Je ne l'ai pas fait exprès, mademoiselle, s'écria Tibère. J'ai glissé ! D'ailleurs, voilà, je le retire... »

Ce qu'il s'empessa de faire, reculant d'un pas et montrant sa bite.

« S'il ne l'a pas fait exprès, ça ne compte pas, dit Gilles. Et d'ailleurs, vous n'en êtes pas morte, hein ? Que diriez-vous de le lui donner pour de bon, maintenant ? Rien qu'une fois, hein, mais en prenant le temps qu'il faudra, pour qu'il puisse bien se rendre compte. Entrer et sortir, rien d'autre. Vous voulez bien ? »

« Je suis trop bonne avec vous, Gilles, je vous ai mal habitué et vous en profitez ! Mais bon, si c'est juste une fois, je veux bien. Entrer et sortir, pas plus, hein ? Ensuite, vous me rhabillerez, parce qu'il va falloir que je rentre au bercail ! »

Tibère remit donc au fourreau sa bite juvénile. Mais avec une extrême lenteur, cette fois, pour savourer à loisir toutes les phases de l'opération, le moindre centimètre de la pénétration dans les profondeurs de la femme.

« Lentement, mademoiselle, pour qu'on se rende bien compte tous les deux. C'était trop bête, tout à l'heure, ça ne comptait pas. Et d'ailleurs, je n'ai rien senti. Et vous non plus. Maintenant, je la courtise, votre fente vulvaire ; vous sentez ? Je la caresse du bout de mon pinceau jusqu'en haut, puis je redescends... lentement, lentement... Voilà, j'arrive en face du trou... Vous sentez... Moi, en tout cas, je vous sens bien... Je fais juste entrer mon gland... Rien que le gland... est-ce que je vais tout entrer ? Non, non, ce serait trop bête... prenons notre temps, je fais remonter mon pinceau jusqu'à votre petit organe érectile... Comme je faisais avec ma cousine, elle adorait ça... Et je tapote dessus, pour vous demander la permission d'entrer... Toc, toc, toc, toc... et ma cousine me criait : oui, oui, oui... chaque fois que je lui tapotais dessus... »

Avec son gland, en effet, qu'il pinçait entre deux doigts, Tibère tapotait sur le clitoris de Mimi, qui, à son corps défendant, répondait à ces sollicitations par de brefs sautilllements et de furtives grimaces. Du diable si elle s'était attendue à être « courtisée » avec autant de sagacité. Gilles lui-même en était ébahi.

« C'est un poète, ce Tibère ! Vous ne trouvez pas, Mimi ? Tu nous avais caché ça, Tibère... »

« Oh, c'est ma cousine qui m'a appris, monsieur Gilles... On le faisait des fois des après-midi entières... Alors, il ne fallait pas se presser... C'est seulement quand on entendait la voiture de ses parents entrer dans le garage que j'allais, comme Onan, répandre ma semence dans la cuvette des cabinets... »

Tout en parlant, il continuait à promener son gland de bas en haut

et de haut en bas, et chaque fois qu'il arrivait au vagin, il pouvait constater qu'il s'ouvrait de plus en plus, et bavait à profusion. Mimi avait fermé les yeux, elle appuyait sa nuque au creux de l'épaule de Gilles. Plus question de protester... Elle ne savait pas ce qui se passait, exactement, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il se passait quelque chose et c'était beaucoup plus corsé que tout ce qu'ils avaient déjà fait, Gilles et elle : ils étaient trois, maintenant ! Le salopard était bel et bien en train de l'offrir à ce gamin pervers. Et elle se laissait faire ! C'était surtout ça qui l'effarait, de sentir à quel point elle se laissait faire...

Certes, de temps en temps, de molles protestations s'échappaient de sa bouche pour répondre au commentaire dont Tibère accompagnait ce qu'il lui faisait, mais à en croire Gilles, il s'agissait plutôt d'encouragements ; c'était dans le caractère de Mimi de dire non quand elle pensait oui, tu comprends, Tibère, elle adore qu'on la force, alors, ne te gêne plus, petit, fais-lui tout ce que tu as envie de lui faire...

« Voilà, j'arrive au trou... Je rentre dedans... Vous sentez, mademoiselle ? »

« Ça suffit, pas plus loin ! »

« Encore un peu, un tout petit peu ! Ça y est, tout est dedans ; vous sentez, mademoiselle, moi, en tout cas, je sens : votre organe se referme, puis il s'ouvre... alors, je la sors tout entière... Et je la remets... Oh, que c'est chouette ! »

« On avait dit une fois, Tibère ! Dois-je te le rappeler ? »

« Je sais, mademoiselle, mais c'est plus fort que moi, chaque fois que je la sors, il y a une force qui m'attire au fond de votre trou... c'est comme s'il m'aspirait, votre trou ! Et je ne peux pas m'empêcher de m'enfoncer dedans encore une fois... »

« Dis-moi, Tibère, tu te branles dans son vagin ou tu la baisses ? »

« Oh, je ne sais plus, monsieur Gilles ! Disons que je suis en train de sonder les profondeurs de la femme... Ma bite toute dedans, en tout cas : j'ai mes couilles contre son trou du cul... Si je comprends bien, cette fois, ça y est, je ne suis plus puceau ? »

« Disons que tu ne l'es plus qu'à moitié, tu n'auras vraiment perdu ton pucelage qu'en lui envoyant ta sauce dedans... Tu peux y aller, elle prend la pilule... »

Réveil des molles protestations de Mimi (que démentaient les mains qu'inconsciemment elle avait posées sur les épaules de Tibère, et qui, loin de le repousser, l'attiraient à elle) :

« Ah, non, Gilles, il n'est pas question qu'il éjacule dans mon vagin, hein ! On devait juste le rentrer et le sortir... Allez, dites-lui d'arrêter ! D'ailleurs, il se fait

tard, il faut vraiment que je parte ! Et je ne sais toujours pas ma récitation ! »

Et Gilles traduisait :

« Ça veut dire qu'elle est d'accord. Quand tu la connaîtras mieux, tu sauras que c'est un trait de son caractère. Quand elle dit non, c'est comme quand ta cousine disait oui... Alors, vas-y, baise-la, prends-la par les fesses, et fais comme les chiens, retire ta queue et remets-la, de plus en plus en vite... Et tu regardes son visage, les grimaces qu'elle fait... Son visage aussi est à toi, ses nichons, tout est à toi, tout ça, elle n'est pas qu'un trou... Le trou, c'est juste entrer en elle... »

« Oh la vache, qu'est-ce que c'est bon... Oh putain de Dieu ! C'est génial ! Et vous, mademoiselle, qu'est-ce que vous en pensez... Je vous baise, non ? Je suis bien en train de vous baiser, là ? Je ne rêve pas... »

« Plus vite, idiot ! Plus fort ! Défonce-la... C'est une chienne, et toi, tu es un chien... Bourre-la jusqu'à l'os... Prends-lui un nichon de cette main, et une fesse de l'autre, tout le gâteau est à toi... Vous, Mimi, vous le prenez par les épaules, vous vous accrochez à lui, vous êtes sa chose, compris ? »

Plus question de dire non. Elle fait oui de la tête ; oui, oui, oui ! Pour comprendre, elle comprend, ça c'est sûr, elle comprend qu'elle en prend plein le cul ! Et qu'elle adore ça ! Elle n'en revient pas. Si on lui avait dit ça, ce matin... Ça la titillait, certes, ce n'était pas par hasard qu'elle était allée trouver Gilles, mais de là à se livrer à de telles turpitudes... Décidément, la vie est pleine de surprises...

Quant au cri que pousse Tibère en envoyant la sauce, ça n'a rien d'un « cocorico, je ne suis plus puceau », comme on aurait pu s'y attendre. Non, c'est juste un vagissement infantin, un cri de nourrisson, et d'ailleurs, les voici tous les deux, après que Gilles a déposé Mimi dans l'herbe, les voici tous les deux, vautrés l'un sur l'autre, ou plutôt, voici Tibère vautré sur le corps de Mimi qui a refermé ses bras sur lui, car il est à elle, ce gamin, il l'a baisée, certes, mais elle se l'est envoyé, elle aussi, et de la main qu'elle a glissée entre ses cuisses, elle retient sa queue en elle, l'empêche de ressortir ; elle est à elle, sa queue, et lui, Tibère, le petit orphelin a retrouvé sa maman et la tête goulûment...

Quant à Gilles qui vient de les marier, assis sur la souche, il allume un clope et regarde la nuit tomber, car elle est arrivée, entre-temps, et se referme sur eux.

Et voilà comment tout finit : à l'instant où s'allume l'éclairage urbain derrière les remparts, un coup de sifflet retentit, impérieux. Rien qu'un coup. Et voilà que Tibère s'arrache aux bras de sa maman !

« Merde, Philémon m'appelle. Je devais mettre le rata sur le feu ! Oh putain, je vais me faire remonter les bretelles ! »

Et sans même se retourner, l'ingrat file à toutes jambes récupérer sa brouette dont on entend s'éloigner à toute berzingue le grincement rouillé.

« Pas même merci ! s'indigne Mimi. Ah, c'est bien un mec... »

« Et si je vous baisais, moi aussi ? »

« J'allais vous le demander, Gilles. Ce maudit gamin n'a fait que m'ouvrir l'appétit. »

Et Mimi, qui s'était assise, se recouche dans l'herbe, écarte les cuisses...

« Et vous savez quoi ? Vous pourriez même m'enculer pour fêter ça ! Je viens de m'envoyer un puceau ! »

Ce fut vite expédié. Dix minutes plus tard, remontant l'allée déserte dans le soir qui embaume, une jeune fille aux yeux languides, récite d'une voix chantante ces vers immortels qu'elle doit apprendre pour le concours de récitation.

« Ô temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices,

Suspendez votre cours !

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours... »

Le croiriez-vous, en dépit de ce détour sous les ombrages, Mimi de Champigny se tira parfaitement d'affaire. Elle apprit tout son poème et le lendemain, elle le récita à Mlle Mercier avec une telle ferveur que cette dernière, toute surprise, ne put que la féliciter.

« Vous avez dit ces vers de Lamartine avec beaucoup de sentiment, mademoiselle de Champigny. On voudrait en effet, par moments, suspendre le cours du temps. Vous êtes une âme délicate, Mimi, une vraie jeune fille française comme on n'en fait plus... Vous vous marquerez un dix-huit en récitation ! »

Décidément, non, ce pensionnat de Sainte-Estèphe n'est pas une institution comme les autres ! Et ce n'est pas le chapitre suivant qui nous ramènera dans les sentiers battus...

CHAPITRE IV

SCÈNE DE LUXURE DANS UN COULOIR OBSCUR

Dans ce chapitre, en effet, vous allez voir s'ébattre d'une façon pas du tout catholique, Karen Scott, la riche héritière américaine, et son sadique partenaire, Max l'appariteur.

Nous sommes toujours au début du printemps (la saison des amours), en début d'après-midi, par une belle journée qui rend rêveuses toutes les futures épouses. Alors que Karen qui vient de rentrer des vacances de Pâques qu'elle a passées à Boston, dans sa famille, est en train de rêvasser entre ses deux amies, Rébecca et Maryse, l'appariteur fait tranquillement irruption dans la salle de classe, pendant le cours de gastronomie, interrompant par son intrusion le languissant exposé sur la nouvelle cuisine de Dame Hermeline.

« Mademoiselle Scott, annonce-t-il de sa voix nasillarde. Veuillez me suivre, s'il vous plaît. La directrice aimerait avoir un entretien particulier avec vous ! »

Et voilà ! Toutes les filles ont compris comme elle. Cela va donc recommencer ? Il ne la laissera donc jamais en paix ? Elle n'est rentrée que de la veille, on peut dire qu'il n'a pas perdu de temps ! Cérémonieux, Max ouvre la porte et s'efface pour la laisser sortir. En passant près de lui, Karen respire une plébéienne odeur d'alcool et de tabac. L'infâme individu pue toujours autant ! Aussitôt, ses jambes s'alourdissent et une main de velours lui caresse le périnée ; déjà la porte se referme derrière eux, et les voici dans le couloir.

Morne couloir, interminable couloir, bordé de salles de classe où d'autres futures épouses sont en train d'en prendre de la graine. On entend, en effet, au passage ronronner derrière les portes closes, les voix ennuyées des professeurs qui font leurs cours.

Karen, gracieuse pouliche aux formes déjà opulentes, marche à côté de l'appariteur. Leurs pas retentissent sur les dalles. Ils tournent à

l'angle du couloir et arrivent dans le vestibule. Alors, n'y tenant plus, la jeune fille s'arrête et se tourne vers son persécuteur.

« Je vous en prie, Max, implore-t-elle, je vous en prie... je vous donnerai de l'argent... beaucoup d'argent... mais... j'ai beaucoup réfléchi, dans ma famille... ne m'obligez plus à faire ces choses... »

Est-ce elle qui parle ? C'est bien sa voix, et les mots qu'elle vient de dire sont bien sortis de sa bouche. Il faudrait donc la croire ?

Max lui adresse un clin d'œil égrillard.

« Ces choses ? s'étonne-t-il. De quelles choses parlez-vous, mademoiselle Scott ? »

Il se tape sur le front : « Moi pas comprendre, moi, idiot de service ! »

« Vous savez bien, dit Karen, en baissant les yeux. Ce que vous... ce que vous me forcez à faire... ça me dégoûte ! »

« J'ai pourtant pas l'impression que ça vous déplaît autant que vous le dites, moi. Mais après tout, je me trompe peut-être. »

Il ricane odieusement et frotte son pouce contre son index.

« Mais vous avez parlé d'argent, si j'ai bien entendu ? C'est pas de refus, au fond. Envoyez la monnaie... »

Chacun sait à l'institution que Karen Scott est très riche et qu'elle a l'habitude d'acheter ce qu'elle veut. Comme si elle était soudain soulagée d'un grand poids, elle s'empresse de fouiller dans son sac. Elle y prend quelques billets froissés et les tend à l'appariteur. Il les empoche sans façon et lui sourit d'un air cynique.

« Vous... vous allez me laisser tranquille, maintenant ? » demande-t-elle en prenant sa petite voix de jeune fille timide.

Max se gratte le bout du nez.

« Voyons, mademoiselle Scott, fait-il, soyez sérieuse. Je peux tout de même pas vous raccompagner tout de suite en classe. On se demanderait à quoi on joue... Vaut mieux pas éveiller les soupçons. Vous savez comme les gens sont mauvaises langues. On a assez cancané sur nous, le mois dernier ! Venez avec moi, on va juste tuer le temps en faisant un brin de causette. Tenez, vous pourrez me raconter ce que vous avez fait pendant vos vacances avec vos petits copains amerlos... Vous ont-ils bien chatouillé le clito ? »

Est-elle sotte d'avoir cru s'en tirer à si bon compte ! C'est ce que dit l'expression découragée qu'affiche son visage ; baissant la tête, elle regarde furtivement autour d'elle. À cette heure, le vestibule est désert. Une fade odeur de moisi se dégage des murs sombres et crasseux qui auraient bien besoin d'être retapissés à neuf. Un bruit confus de vaisselle provient de l'office tout proche ainsi que les rires vulgaires des domestiques. Max se rapproche insidieusement. Elle veille à ne pas trop reculer comme si elle avait peur de le vexer.

« Pendant que j'y pense, me permettez-vous de vous poser une

question indiscreète ? Est-ce que vous avez une culotte ? » demande-t-il respectueusement.

Et voilà ! L'estomac de Karen se noue et ses jambes se mettent à trembler. Depuis qu'elle est devenue la poupée d'amour de Rébecca et Maryse, ne lui ont-elles pas interdit d'en porter ? De la tête, les yeux « pudiquement baissés », elle fait signe que non.

« Pas de culotte ? ricane Max. Je vois qu'on a vite repris les bonnes habitudes. Si je comprends bien, on a son beau petit cul bien charnu de riche aristocrate tout nu sous cette jolie jupe ? Vous n'avez donc pas peur de prendre froid aux fesses ? »

Karen se mord la lèvre. Plus de doute, le « théâtre » commence...

« Mais, Max... reproche-t-elle naïvement (naïvement ?), vous avez pris l'argent ! »

« C'est vrai, lui accorde Max, beau joueur, j'ai pris l'oseille. J'en conviens ! Mais montrez-moi au moins vos nichons, mademoiselle Scott... Il y a si longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de les admirer ! Vous ne sauriez croire à quel point ils m'ont manqué... »

Une fois de plus, il l'a prise au dépourvu. Elle s'attendait à devoir relever sa jupe, eh bien non, avec lui, ça ne se passe jamais comme elle s'y attend. Avalant péniblement sa salive, elle désigne le sinistre décor du vestibule d'un regard effaré.

« Ici ? Ici, Max ? Vous n'y pensez pas ! »

D'habitude, ne l'emmène-t-il pas dans une salle de classe vide ? Il est vrai que le grand nettoyage de printemps a commencé. Sans doute les salles vides sont-elles livrées aux poseurs de lino.

« Pourquoi pas ? s'étonne-t-il poliment. Venez donc là-bas, derrière ce pilier, nous serons tranquilles ! Si quelqu'un arrive, on l'entendra venir, vous aurez le temps de vous rajuster ! »

Sans lui laisser le temps de protester davantage, il la prend par le coude et l'entraîne. À quoi bon résister, elle se laisse conduire à l'abattoir, tête basse. Ils arrivent derrière le pilier en question. Plutôt que d'un pilier, il s'agit en fait d'une large colonne carrée, une des deux colonnes qui forment comme un portique de part et d'autre de l'escalier monumental qui conduit aux étages supérieurs, vers les appartements privés de l'ancienne abbesse qu'occupe actuellement la directrice. Il y a là, derrière cette colonne, entre le mur et l'escalier, un recoin d'ombre.

« Laissez-moi faire, dit Max, d'une voix douce. J'ai l'habitude de déshabiller les jolies femmes... faites comme si j'étais votre mari mettez vos charmantes petites mains derrière votre dos ! »

Karen, dont le corps s'est soudain amolli, s'adosse au pilier. Max tire sur le nœud qui ferme le col de son corsage, le décolleté s'ouvre. Il défait les boutons un à un, sifflote entre ses dents.

« Vous vous souvenez comme vous faisiez la fière, demande-t-il, tout

en la déboutonnant, comme vous preniez de grands airs, quand vous êtes arrivée ici ? C'est à peine si vous répondiez, quand je vous saluais dans les couloirs ! »

Il glousse et déloge l'ultime bouton de la dernière bouttonnière. Karen respire d'une façon précipitée.

« Et maintenant, je n'ai qu'un geste à faire, et hop, vous retroussiez votre robe et vous écartez les cuisses. Chaque fois que j'ai envie de me vider les couilles, je vous siffle, et vous accourez comme un petit chien. En somme, vous êtes ma poupée Barbie à moi. Une poupée Barbie avec du poil entre les cuisses ! »

Conforme à son personnage, il ricane d'une façon exagérée.

« Ils n'en vendent pas d'aussi perfectionnées que vous, dans les monoprix, ni d'aussi coquines ! Et dans les sex-shops non plus ! »

Et voilà, elle a les seins nus ! Dépoitraillée, les yeux mi-clos, elle garde le silence. Ses traits affichent une expression méprisante, comme si rien de ce qui se passait ici ne la concernait. Non, ce n'est pas elle, l'idiote d'héritière que son père a expédiée en France, dans cette pension pour jeunes filles riches, afin de la soustraire à une vie amoureuse un peu trop agitée. Ah, s'il savait, Daddy, ce qui se passe en ce moment !

Ce qui se passe ? Mais il ne se passe rien, voilà ce que dit la moue que Karen imprime à ses lèvres et ses yeux qui se perdent dans le vide.

« Quel effet ça vous fait, demande mielleusement Max, de me les montrer, vos gros nichons de fille riche ? Est-ce que ça ne vous chatouille pas entre les cuisses, à l'idée que je vais m'amuser avec ? »

Dédaigneuse, Karen détourne le visage, autant que le pilier auquel elle s'adosse le lui permet ; elle feint de laisser son regard se perdre à l'autre bout du vestibule, où une grande fenêtre ouvre sur le parc. Cette mimique destinée à montrer à Max en quel mépris elle le tient ne réussit qu'à amuser ce dernier. Elle voudrait le pousser à bout qu'elle n'agirait pas autrement !

« Oh, vous pouvez prendre vos grands airs, nous savons très bien tous les deux ce qui va se passer ! »

« Mais taisez-vous donc ! Faites ce que vous voulez, puisque je suis assez conne pour me laisser faire... Mais fermez-la ! Vous... vous n'êtes qu'un sale type ! »

« Bien sûr que je suis un sale type. C'est bien ce qui vous fait mouiller ! Et puis d'abord, pourquoi me tairais-je ? En avez-vous vraiment envie ? Nous savons bien tous les deux que ça vous excite de m'entendre vous dire ce que je vais vous faire ! Ne racontez pas de conneries, est-ce que vous accepteriez tout ça, si ça ne vous plaisait pas ? »

« C'est parce que vous m'obligez, vous le savez très bien, sale individu ! Parce que... parce que... je n'ai pas envie que vous salissiez

ma réputation par vos commérages... Parce que vous avez trouvé ces lettres qui m'appartiennent... et ces photos... Et que vous m'avez dit que vous les enverriez à Daddy... si je ne me laissais pas faire ! »

C'est comme un refrain, depuis qu'elle est devenue son jouet, chaque fois qu'il la coince, elle récite le même boniment. Et chaque fois, comme si elle était en proie à la plus violente émotion, elle a du mal à parler ; elle bafouille, elle postillonne ; des sanglots rageurs l'interrompent qui font sautiller ses seins sous les yeux approbateurs de Max, qui l'applaudit du bout des doigts, comme pour la féliciter de si bien jouer son rôle de victime impuissante.

« Il y a du vrai, admet-il, je vous ai un peu forcé la main. Au début, en tout cas... Mais reconnaissez que j'ai pas eu à beaucoup insister, hein, pour que vous retiriez votre culotte, la première fois ! Et les fois suivantes encore moins... Et puis, vous mouillez, non ? Vous mouillez, quand je vous branle ? Et quand je vous suce le clito ou les nichons, vous aimez ça, pas vrai ? Sinon pourquoi miaulez-vous comme vous le faites ? Et quand je vous enfle, alors, dites tout ce que vous voulez... très sincèrement, à la façon dont vous m'agrippez, dont vous me serrez contre vous pour que je vous la fasse rentrer jusqu'aux ovaires, j'ai pas du tout, mais alors pas du tout, l'impression de vous violer, ma chère amie ! »

Pour remuer le couteau dans la plaie, il n'y en a pas un comme lui ! Karen le fusille d'un regard haineux, où elle essaie de mettre le plus de mépris possible, mais devant le sourire narquois qui lui répond, c'est elle qui finit par baisser les yeux. De les baisser sur ses seins dont les mains de Max viennent enfin de s'emparer ; ils sont à moi, vos nichons, disent ces mains en palpant la poitrine de Karen, vos gros nichons d'amerlo...

Il n'a pas tort, elle ne le sait que trop qu'elle a de gros seins effrontés, des nichons qui ne demandent qu'à être malaxés, pétris, sucés, mordillés !

« C'est à peine croyable. On dirait qu'ils ont encore grossi, depuis la dernière fois », se congratule Max en les faisant balloter sur le buste qu'elle lui offre. Car elle le lui offre, son buste, elle les lui offre, ses « gros nichons », aucun doute à ce sujet.

« Mais oui, ils sont nettement plus lourds, ces gros coquins ! »

Et de les faire tanguer par de petites tapes, ce qui paraît beaucoup l'amuser.

« Je vois qu'ils réagissent toujours aussi bien, vos gros coquins ! Vous avez vu comme ils dressent leurs pointes ? Dites-moi, mademoiselle Scott, est-ce qu'ils s'en sont occupés aussi bien que moi, de vos pare-chocs, pendant vos vacances, vos petits copains amerloques ? Est-ce qu'ils vous les ont sucés, tous ces petits jeunes gens que vous fréquentez dans votre monde... Ces étudiants, ces futurs

avocats, ces futurs médecins de Boston, pour qui on vous dresse ici à être une bonne épouse ? En général, ces puritains aiment bien les filles rembourrées, comme vous... quand ils leur montent dessus, ça leur donne l'impression de baiser leur maman ! Est-ce qu'ils ont su vous faire mouiller aussi bien que moi ? Vous pouvez pas savoir comme ça me plaît, de vous tripoter comme ça, et de savoir que vous pouvez pas m'en empêcher ! Orgueilleuse comme vous l'êtes, ça doit être dur à avaler, non ? Ça doit vous rester en travers de la gorge ! Voulez-vous que je vous dise, eh bien, avec les filles qui font la gueule, comme vous, c'est encore meilleur qu'avec celles qui ne demandent qu'à nous donner leur cul, comme Maryse ou Rébecca ! »

Les narines de Karen se pincent ; elle sent renaître son aversion pour ce sale petit Français si brun de poil.

« Fichez-moi la paix, sale détraqué ! se révolte-t-elle, Faites... faites ce que vous voulez, mais ne me parlez pas ! Ça ne m'intéresse pas, ce que vous me dites... vous n'êtes qu'un malade ! »

Est-ce à ce moment que s'opère le dé clic ? Karen n'est jamais parvenue à le savoir. Chaque fois que ça se produit, elle a beau s'y attendre, elle est prise au dépourvu. Brusquement, ça bascule dans une autre dimension, Max retrouve sa voix normale, on n'est plus au théâtre, on est dans la vie, et dans la vie, les choses arrivent pour de bon, à de vraies personnes...

« Ah, je suis un malade ! Un détraqué sexuel ! Eh bien, c'est ce que nous allons voir. Nous allons voir qui est le plus malade de nous deux ! »

« Non, faites excuse, bredouille-t-elle alors, en exagérant caricaturalement son accent américain (c'est elle, maintenant, qui appelle le théâtre à la rescousse), Max darling... je voulais pas dire... Oh, Max... please... c'est de votre faute, aussi, méchant garçon, vous me taquinez sans arrêt ! Et puis, ce n'est pas correct, ce que vous faites. Je vous ai donné de l'argent pour que vous me laissiez tranquille ! »

Avec un mince sourire, Max lui saisit les bouts de sein entre le pouce et l'index et se met à tordre sans douceur les délicates pointes de chair rose. Karen pousse un cri étouffé. Cette fois, on y est vraiment... Oh, comme elle sent bien que ça vient ! Plus le moindre doute à ce sujet, elle sait très bien ce qui l'attend, quand Max fait cette tête-là. Une faiblesse exquise s'empare de son corps, elle se mord la lèvre, soupire, balbutie des mots décousus. Le salopard va la lui mettre, maintenant, il ne se contentera plus de faire joujou ; il va vouloir l'humilier en profondeur, avec son gros engin qui l'ouvre si bien !

« On s'en fiche, de ton sale fric ! Remonte ta robe... fais voir ton

con ! »

Non, fait la tête de Karen, non, non, elle n'arrête pas de dire non. Mais sa bouche ne dit rien, sa bouche mord furieusement le pouce qu'elle vient d'y fourrer. Et elle se cambre pour bien lui offrir ses seins dont les pointes ont grossi d'une façon scandaleuse, presque caricaturale.

« Es-tu sourde ? dit Max en les lui pétrissant méchamment. Je t'ai dit de retrousser ta jupe ! »

S'adossant au pilier, Karen (mais est-ce encore elle ?) obéit comme un automate. Cessant de mordre son pouce, elle soulève à deux mains sa jupe au-dessus de son ventre. Max s'est reculé de trois ou quatre pas pour mieux apprécier le spectacle. Adossée au pilier, Karen lui montre « tout ». Elle porte des bas de coton noir, comme toutes les pensionnaires de l'institution, maintenus à mi-cuisses par des élastiques. Au-dessus des bas noirs, la chair blanche paraît plus vulnérable. Les poils du sexe sont châtain clair. La vulve est très bombée, les poils, très lisses, descendent de chaque côté de la fente et forment une petite barbiche entre les cuisses.

« Ouvre ta moule, dit Max, ouvre ta grosse moule de salope, montre ce qu'il y a dedans ! »

Comprenez bien (je sais, ce n'est pas très clair, et moi-même, en écrivant, j'ai souvent du mal à m'y retrouver) mais il y a deux Karen. Comme au catéchisme, vous vous souvenez ? La partie qui appartient à l'ange, et l'autre, que domine le démon. Une Karen (celle du haut) se raidit de refus, mais l'autre (celle du bas) ne demande qu'à céder. La première a beau supplier ce salopard de Max d'un regard éperdu et secouer la tête pour refuser, elle sait très bien qu'elle finira par faire ce qu'il lui demande. Parce que l'autre Karen, cette Karen qu'elle déteste et qui habite le même corps qu'elle, ne demande qu'à faire ce que demande le démon. Ce démon qui a pris l'apparence d'un horrible petit Français à la voix mielleuse... Elle le fera, parce qu'elle en meurt d'envie, même si elle continue, pour faire durer le plaisir, à jouer à croire le contraire.

« Tu l'as déjà fait, lui dit la même voix sirupeuse qui fait frissonner d'horreur la première Karen (et qui chatouille d'une façon ignoble la seconde). Allez, ouvre ta moule avec tes doigts... Écarte bien les lèvres de la fente... montre-moi le trou... fais sortir le clito... tu sais bien que tu aimes ça. Toutes les salopes aiment ça ! »

La première Karen fait non avec la tête, mais la seconde aura le dernier mot, elles le savent toutes les deux. Le démon qui a pris l'apparence de Max lui parle presque amoureusement, d'un murmure à peine audible. Karen ouvre la bouche et aspire de l'air, comme si elle s'étouffait. Elle se sent si opprimée, tout à coup. C'est chaque fois pareil, elle ne s'y habituera jamais... L'idée de ce qu'elle va faire lui

embrase le visage. C'est tellement honteux ! Tellement obscène !

Non, fait sa tête. Non, non, non ! Mais de plus en plus mollement... Car déjà, son cul dit oui, lui. Après avoir ramené derrière elle, au-dessus de ses reins moites, l'étoffe de sa robe retroussée pour la coincer contre le pilier, avec son dos, elle laisse les mains de la seconde Karen descendre vers ses cuisses. Max s'est encore reculé pour bien la voir opérer.

La première, Karen ferme les yeux, ses lèvres frémissent. Lentement, lentement, les mains de la seconde remontent le long de ses cuisses, à l'intérieur, et se rapprochent de la touffe de poils. Ses doigts atteignent le double renflement de sa vulve. Elle tressaute, s'immobilise.

« Allez, l'encourage Max... montre bien ton joli con, ouvre ta moule le plus possible... »

Il déboutonne son pantalon et extrait son long pénis en érection. Lourde saucisse de chair mate au-dessus de grosses couilles poilues. Il se caresse la queue, doucement, et, peu à peu, l'ignoble gland, d'un rose caoutchouteux, émerge du prépuce.

« Voilà, montre bien ta fente... Ouvre ton cloaque... »

C'est comme une incantation monotone, avec toujours les mêmes mots obscènes qui reviennent : moule, con, fente, clito... Karen (il n'y en a plus qu'une maintenant, les deux se sont confondues) écarte lentement une cuisse ; la plaie de son con se découd, elle sent sortir ses nymphes entre les grandes lèvres. Respirant très vite, elle appuie du bout des doigts sur la tendre et fragile chair velue, et la fente s'élargit, les nymphes achèvent de sortir, pendent hors d'elle comme une langue double, toutes mouillées. Affreusement excitée à l'idée de ce qu'elle est en train de montrer, elle appuie plus fort pour bien faire béer l'ouverture du vagin.

« Tu vois que tu l'as fait, la félicite Max. Et que tu as aimé ça... Je te vois tout, maintenant, absolument tout. T'as le clito qui pointe... il est gros comme une fraise... t'es trempée comme une chienne... et ton cloaque, il est tout ouvert, tout rouge... il bâille comme une carpe... il attend... Il n'en peut plus d'attendre... Tu sais ce que c'est, qu'il attend, Karen ? »

Si elle le sait ! Hagarde, elle se trémousse, elle a perdu tout respect humain, elle n'est plus, tout entière, qu'un con ouvert qui implore...

« Oh, je peux plus tenir, Max. Je peux plus... c'est inhumain, *my dear*, de me faire attendre comme ça... je vais m'évanouir... il faudra que vous me portez à l'infirmerie ! Oh Max, je vous prie, faites-le-moi... *I beg you*, j'implore vous... faites-le-moi... Please ! »

Goguenard, il fait mine de ne pas comprendre.

« Mais écoute... y a maldonne, non ? Il n'y a pas cinq minutes, tu m'as payé pour que je te laisse tranquille. Je comprends plus. Et l'argent que tu m'as donné ? Si je te baise, faudra que je te le rende,

alors ? »

« Gardez-le ! Gardez-le ! Et même, je vous donnerai dix dollars de plus ! » crie Karen.

« Dans ce cas, ça change tout, concède Max. Si tu me payes, y a pas de raison qu'on se prive, hein ? D'ailleurs, je l'ai pas volé, ce fric. Depuis une heure que je me décarcasse pour amuser mademoiselle ! Toute peine mérite salaire, non ? T'as payé... tu vas avoir ce que tu as acheté ! »

Bon prince, il s'avance, plie un peu les genoux, guide son gland entre les lèvres du con, appuie, tâtonne pour trouver l'ouverture, puis, quand il l'a enfin trouvée, pour l'élargir. Karen Scott a fermé les yeux ; d'angoisse, elle se mord les lèvres jusqu'au sang. Et d'un coup d'estoc, Max s'enfonce dans la tiédeur onctueuse et souple du vagin. Quand il arrive au fond, elle sent les lourdes couilles glisser entre ses cuisses. Il la prend à pleines mains, par les fesses, et la soulève pour bien l'empaler. Leurs visages se touchent presque. Elle tremble d'ivresse.

« Tu la sens bien ? » demande Max.

Elle fait signe que oui, plusieurs fois, les yeux écarquillés. Oh, sa tête ne fait plus non, maintenant. Oui, fait sa tête, oui, oui, oui ! La tenant par le cul, Max fait coulisser sa verge. Avec un cri d'allégresse, elle se renverse, se cambre, s'ouvre, se dresse sur la pointe des pieds pour être éventrée plus profondément.

Elle pose ses mains sur les épaules de l'appariteur, en sanglotant de bonheur. Ah, ça valait la peine d'attendre ! Il la baise lentement, avec son sourire débile plein de supériorité imbécile. Avec le sentiment d'une souillure irrémédiable, Karen commence à jouir. Elle sait que tout à l'heure, il voudra l'enculer, que c'est dans son cul qu'il voudra juter, et qu'elle l'acceptera. Trop heureuse de le lui donner, elle se prosternera devant lui, en écartant elle-même, de ses mains, ses belles fesses de fille riche pour bien faire s'ouvrir son anus. Elle sait qu'il lui agrandira d'abord l'orifice, en se servant d'un doigt mouillé de salive, et en émettant les commentaires les plus injurieux sur ce qu'elle lui offre, puis il posera son gland au centre de la brune corolle, sur ce qu'il appelle sa « médaille de bronze », et c'est Karen elle-même, s'appuyant sur ses mains posées à terre devant elle, c'est Karen elle-

même qui s'enfoncera le gros pénis en érection dans le cul, elle-même qui s'enculera... Ah ! On peut dire qu'il l'a bien dressée !

Elle aura beau hurler de rage en le sentant entrer en elle par l'endroit défendu, elle se l'enfoncera quand même tout au fond. Ce qui se passe alors n'a rien à voir avec ce qu'elle éprouve en jouant à touche-pipi avec les filles. Avec elles, ce n'est qu'un jeu. Ici, elle en prend vraiment plein le cul, ici, elle se vautre dans l'ordure, il ne s'agit plus de se chatouiller, c'est son âme qui est en jeu. Quand il sera tout au fond, qu'elle aura touché, elle, le fond de l'ignominie, un indicible sentiment de bonheur l'envahira...

Et ce sera l'extase.

Elle acceptera tout, de cet homme qu'elle déteste.

Tout. Et cela pour une unique raison, il l'humilie si délicieusement... Cela n'a pas de prix.

À la fin de la crise, ils iront fumer une cigarette sur le perron. Ils regarderont le crépuscule tomber sur le parc. Peut-être verront-ils, trotinant gracieusement sur ses hauts talons, passer dans une allée la délicate Mimi de Champigny, et se demanderont-ils ce qu'elle va chercher sous les arbres...

Et lui, Max, à propos ? Que se passe-t-il en lui ? Bien malin qui le saurait. Il n'est même pas sûr qu'il le sache lui-même... Ces boues-là appartiennent au domaine des profondeurs...

CHAPITRE V

LA NATURE GÉNÉREUSE D'HERMELINE

Comme au temps où c'était sa tante qui dirigeait l'établissement, l'actuelle directrice, Mme Grimaldi, permettait à titre exceptionnel à certains clients très fortunés de l'agence matrimoniale qu'elle dirigeait de venir choisir sur place, pour une discrète séance d'essayage, leurs futures épouses. Quant à ceux de ses clients qui étaient déjà mariés, ils pouvaient recruter à l'institution, issues des basses classes de la société, leurs futures secrétaires. Secrétaires à tout faire, bien soumises, coquines à souhait, peut-être pas très douées pour taper à la machine, mais parfaitement aptes en revanche à satisfaire les caprices sexuels les plus farfelus de leur employeur.

Parmi ces amateurs de secrétaires concubines, il en était un qui se montrait particulièrement assidu. C'était le notaire Barthollo, un ami de longue date de la directrice, qui, par ailleurs, l'assistait de son expérience pour tout ce qui concernait la gestion administrative de l'institution. Un grand consommateur de secrétaires, ce sacré notaire ! De très jeunes secrétaires, dix-huit, vingt ans, c'était sa fourchette d'âge. Il les gardait en général à son service pendant un an ou deux, puis il les plaçait chez des amis à lui, de vieux amis, bien sûr, bien rangés des voitures, et elles finissaient toutes par se marier un jour avec un vieux garçon bien fortuné.

Or, voilà qu'à son tour, admirez l'ironie du sort, il se voyait contraint d'envoyer une élève chez Mme Grimaldi : sa propre nièce, dont il était également le tuteur depuis la mort accidentelle des parents ; une jeune fille qui lui donnait bien du tracas... Paresseuse, indolente, et le feu aux fesses, ne songeant qu'à courir les garçons ; il était trop pris par ses obligations professionnelles (et par ses secrétaires) pour la prendre personnellement en main... Cela ne lui aurait pas déplu, cependant, car la coquine était drôlement délurée, et fort agréable à regarder. Mais il faut savoir où l'on met ses pieds, quand on est notaire ; les choses se savent vite, en province ; aussi maître Barthollo s'était-il résolu à prendre le taureau (en l'occurrence une jolie génisse) par les cornes et à lui mettre le marché en main.

« Ou bien tu fais oublier tes sottises, et tu vas subir un stage chez madame Grimaldi, qui, après t'avoir donné la formation nécessaire, te

trouvera un bon mari parmi les clients de son agence matrimoniale, ou bien tu commences à travailler dès demain, comme toutes les filles de ton âge qui ont raté leurs études, car je ne peux pas continuer à te nourrir à ne rien faire, que des sottises avec les garçons ! Je n'ai pas envie que tu te retrouves enceinte ! Alors, que décides-tu ? Caissière de Monoprix, vendeuse, employée de bureau ? Tu as le choix. »

Vous pensez bien que la demoiselle n'avait pas longtemps hésité. Puisqu'on lui garantissait qu'on lui trouverait un mari fortuné, et qu'elle pourrait ensuite mener la vie qui lui conviendrait comme nombre de bourgeoises du coin, elle n'était pas idiote au point d'aller s'emmerder derrière la caisse d'un monoprix. Et donc, l'affaire avait été entendue.

« Je dirai un mot en ta faveur à madame Grimaldi, avait promis son parrain, qu'elle ne se montre pas trop sévère avec toi ! »

Il avait toussoté dans le creux de sa main, et, avec une vague lueur égrillarde dans l'œil, il avait ajouté à voix basse :

« Du moins... dans les premiers temps ! »

Ce qui avait beaucoup donné à réfléchir à la jeune Rosine. Car Rosine était son nom, en effet. Un nom charmant, non ? Un peu désuet, peut-être... Mais qui allait à ravir à cette fausse ingénue aux beaux yeux surnois qui rosissait avec une hypocrisie consommée dès qu'un monsieur, intéressé par ses appas juvéniles, la regardait d'un peu trop près. Ce qui, vu les aimables rondeurs qui ornaient sa sensuelle silhouette, lui arrivait plus souvent qu'à son tour...

« Ainsi, maître Barthollo va nous envoyer sa nièce, madame Grimaldi ? »

« C'est exact, ma chère Hermeline, et je pense que c'est une jeune personne qui se mettra vite au diapason ! Rien qu'à sa voix sucrée, j'ai l'impression que c'est un sacré numéro ! Nous n'aurons pas de mal à lui trouver le mari qui lui convient ! »

Mme Grimaldi qui venait de raccrocher le téléphone eut un sourire gourmand. Elle avait encore dans l'oreille les inflexions bébêtes qu'avait eues la dénommée Rosine que lui avait passée le notaire, et son petit rire acidulé. Rien que d'y songer, elle en avait les mains moites. La grasse Hermeline, sa secrétaire et son souffre-douleur, belle blonde charnue qui approchait comme elle de la quarantaine, la regarda surnoisement, sans cesser de taper sur le clavier de sa machine. Un frisson tiède la parcourut et elle sentit les pointes de ses gros seins durcir sous son chandail. Quand la patronne avait cet air rêveur, il valait mieux faire le dos rond.

Rentrant le cou dans ses belles épaules grasses, Hermeline se concentra donc sur la lettre qu'elle rédigeait. Il s'agissait encore de ce

maudit toit qui laissait passer la pluie, et l'entrepreneur se faisait tirer l'oreille pour exécuter les travaux. Mais tout en laissant ses belles mains potelées s'affairer sur le clavier, Hermeline ne pouvait s'empêcher de penser à la dénommée Rosine. Elle aussi l'avait eue au téléphone, et sur elle aussi, cette voix faussement puérile de femme-enfant avait produit le même effet. Elle soupira. Encore une petite chose sucrée qui venait se fourrer dans la gueule du loup !

Hermeline, depuis le temps qu'elle travaillait ici aurait dû être blasée, elle ne put néanmoins s'empêcher, en pensant à ce qui attendait la jeune Rosine lors de sa visite d'admission, de mouiller légèrement sa culotte. Un peu gênée à l'idée que Mme Grimaldi s'en apercevrait peut-être s'il lui prenait la fantaisie d'inspecter sa lingerie intime, Hermeline s'efforça de penser à autre chose. Mais cela s'avérait au-dessus de ses forces. Et pour commencer, cette culotte, comment se faisait-il qu'elle en portait une, justement, aujourd'hui ? N'était-il pas convenu une fois pour toutes qu'elle ne devait jamais en porter, quand elle venait travailler au secrétariat ?

« Je vous veux le cul nu sous votre robe, ma chère Hermeline. Perpétuellement accessible à mes mains, ou à celles de toute personne à qui il me viendra la fantaisie d'offrir vos fesses. Une simple robe à retrousser, et le cul nu. Voilà comment je vous veux. »

Mais de temps en temps, il y avait une dérogation à cette règle, et Mme Grimaldi, comme aujourd'hui, ordonnait à son adjointe de porter culotte. Celle qu'elle lui avait choisie et mise elle-même, comme à un gros bébé, était une minuscule culotte de voile noir, quasiment transparente, qui ne laissait rien ignorer de la généreuse « nature » d'Hermeline, nature particulièrement charnue, particulièrement bien ouverte, et qu'elle portait en avant, comme pour l'offrir à tout venant. En ce moment même, Hermeline sentait la minuscule culotte pénétrer dans la fente de sa nature et lui titiller d'une façon fort agaçante le clitoris. Clitoris effronté, gros comme le bout d'un pouce, qu'à force de le lui sucer Mme Grimaldi avait rendu maladivement sensible.

Qu'elle eût exigé qu'Hermeline mette cette culotte ne présageait certes rien de bon. Sans doute Mme Grimaldi songeait-elle à avoir recours à ses services pour un « entretien particulier ». Ces entretiens particuliers, c'était en général avec des messieurs qu'ils avaient lieu, et Hermeline, se contentant d'un rôle muet, devait s'y plier à tous les caprices de sa patronne. Le cœur battant, elle réfléchissait à la question, et, tout en tapant, elle se tortillait sournoisement sur son tabouret de dactylo, car la culotte trop étroite entraînait de plus en plus dans la fente échauffée de sa « nature ».

Il faut dire qu'en la lui mettant, tout à l'heure, Mme Grimaldi s'était un peu amusée à taquiner ladite « nature ». C'était une belle « nature », en effet, et quand on la voyait, il était difficile de ne pas

laisser ses doigts ou sa langue jouer avec. Une grasse « nature », bien ouverte, particulièrement lubrique, entièrement épilée, toujours un peu humide, toujours prête à subir les derniers outrages. Hermeline la portait en avant avec une sorte d'effronterie naïve qui surprenait chez une personne d'allure aussi timide ; mais cela ne se voyait que quand elle était nue ; sous la jupe de son sage tailleur, la protubérance généreuse dont l'avait douée sa nature n'en laissait pas soupçonner les richesses excessives.

Tout en rêvassant à la dénommée Rosine, Mme Grimaldi qui avait allumé une cigarette, observait d'un œil ironique la façon dont sa secrétaire se trémoussait nerveusement sur son siège.

« Qu'est-ce qui se passe, Hermeline ? Votre culotte vous gêne, ma chère ? »

S'empourprant comme une pivoine, la grasse secrétaire sursauta comme une gamine prise en faute.

« C'est ce... elle est trop petite... et elle... »

« Elle vous rentre dans la fente ? Elle vous titille ? Elle vous donne des idées coquines ? »

La directrice de Sainte-Estèphe s'étira langoureusement derrière son bureau. De toutes ses esclaves, la grasse Hermeline, qui avait le même âge qu'elle, était certainement celle qui lui donnait le plus de satisfaction. Elle ne se lassait pas de la tourmenter !

Il faut dire que c'était un cas particulièrement intéressant, cette brave Hermeline. Ancienne élève de l'institution, au temps où c'était encore la tante de Mme Grimaldi qui la dirigeait, elle n'avait jamais voulu se marier, trop heureuse du sort qu'on lui réservait ici. Et elle était devenue la secrétaire bénévole de l'ancienne directrice puis de l'actuelle, à qui elle s'était attachée d'une passion aussi aveugle que celle d'une chienne amoureuse de la main qui la frappe.

Assez belle femme blonde, au visage fade, Hermeline avait des formes un brin trop opulentes qu'elle dissimulait tant bien que mal sous d'amples chandails et de grosses jupes de tweed. Quand on la mettait nue, on était surpris par la lourdeur orientale de ses appas. Mais, quand elle était habillée, pas maquillée, avec ses cheveux sagement tirés, déguisée en vieille fille avec ses lunettes cerclées de métal, elle donnait parfaitement le change.

C'était la secrétaire idéale pour recevoir les mères de famille. Les maris, eux, ne manquaient cependant pas de remarquer la lourdeur mamelue de son corsage et l'ampleur de ses hanches ; ils notaient également qu'Hermeline avait la jambe fort belle. Ils le remarquaient d'autant mieux qu'Hermeline, comme toutes les enseignantes et toutes les pensionnaires de l'institution, devait porter intra-muros des souliers à talons hauts, c'était une règle à laquelle nulle n'avait le droit de déroger.

Il faut avouer que c'était un spectacle assez surprenant que de voir Hermeline taper à la machine, avec ses beaux gros seins en forme d'obus qui pointaient au-dessus du clavier. Souvent, quand elles n'attendaient aucune mère de famille, qu'elles étaient en tête à tête, ou qu'elles n'attendaient au contraire que certains messieurs qu'il s'agissait d'impressionner dans un certain sens, Mme Grimaldi demandait à Hermeline de taper à la machine la poitrine nue. Contraste des plus coquins entre ce sage chignon de vieille fille, ces lorgnons désuets, ces rougeurs de vierge sage, et ces belles mamelles sensuelles aux larges aréoles, aux grosses pointes effrontées, qui tremblotaient au-dessus de la machine à écrire au gré des saccades que leur imprimaient les mains en s'affairant sur le clavier.

Les joues rouges, le souffle court, Hermeline, tout en tapant, guettait les bruits de pas dans le couloir. Quand on frappait à la porte, poliment, elle était soudain prise de faiblesse, et ses beaux yeux de génisse suppliaient Mme Grimaldi de l'autoriser à voiler ses lourds appas. Mais la directrice se contentait de sourire.

« Entrez, disait-elle. Entrez donc, cher ami... »

Un monsieur pénétrait donc et s'arrêtait aussitôt sur le seuil, tout saisi, en découvrant le spectacle incongru de cette plantureuse secrétaire aux seins nus. Après avoir toussoté, il saluait Mme Grimaldi, non sans lorgner de côté sur les appas plantureux de la dactylo, qui, en dépit de sa rougeur, continuait à taper comme si de rien n'était. Comme Mme Grimaldi, de son côté, paraissait trouver tout à fait normale la tenue de son adjointe, le fait qu'elle eût les nichons à l'air n'empêchait donc pas le visiteur de s'asseoir sur le siège que lui désignait la directrice.

Et l'on se mettait à parler le plus naturellement du monde de l'affaire qui amenait le monsieur. Pendant que l'entretien se déroulait, Hermeline, cramoisie, continuait à se comporter comme une discrète secrétaire. Si le téléphone sonnait, sur le bureau de Mme Grimaldi, elle se levait aussitôt et venait décrocher, se penchant au-dessus du bureau, les seins ballottant, et elle répondait de sa voix la plus professionnelle. Ou encore, elle se levait et traversait le bureau pour aller chercher un dossier sur une des étagères murales, sans se soucier (apparemment) des regards interloqués avec lesquels le quidam suivait les balancements de sa lourde poitrine aux larges aréoles.

Quelques jours auparavant, ce n'est pas devant un visiteur, mais devant deux visiteurs qu'Hermeline avait dû s'exhiber ainsi, mamelles à l'air. Il s'agissait des représentants d'une banque auprès de laquelle Mme Grimaldi, recommandée par son notaire, maître Barthollo, sollicitait certains délais de paiement, afin de financer les réparations de la toiture, et elle avait pensé que la contemplation des appas dénudés d'Hermeline pourrait incliner ses deux visiteurs à plus de compréhension.

Le calcul s'avéra payant. Trop polis pour émettre la moindre réflexion, les deux envoyés de la banque se rincèrent généreusement l'œil, suivant d'un air fort intéressé les va-et-vient d'Hermeline dans le bureau, et la façon dont elle soutenait d'un bras, ses encombrants appas quand elle devait se pencher pour chercher quelque chose dans un tiroir.

Jugeant que l'entretien ne progressait pas assez vite à son gré, Mme Grimaldi, surprenant un sourire égrillard d'un des deux visiteurs, poussa son pion un peu plus loin.

« Je vois que vous regardez les seins de ma secrétaire, j'espère que ça ne vous dérange pas trop, qu'ils soient nus ? »

Les deux hommes tressautèrent de façon visible, ne sachant si c'était du lard ou du cochon.

« Elle a tellement chaud, cette brave Hermeline, qu'elle travaille souvent la poitrine à l'air... Nous y sommes habitués et nous n'y faisons plus attention. Mais si cela vous dérange, je peux lui demander de mettre un polo ! »

« Pas du tout... pas du tout... que... que madame votre secrétaire ne change surtout pas ses habitudes pour nous ! »

« Ils sont gros, vous ne trouvez pas, ses seins ? Montrez-les bien à ces messieurs, Hermeline. Qu'en pensez-vous ? »

Modestement, les yeux baissés, Hermeline vint présenter ses appas mammaires à l'admiration des deux banquiers. Ils les contemplèrent alors, d'un air un peu niais. Quand une dame qu'on ne connaît pas vous braque ses attributs sous le nez, il est malaisé de se comporter d'une façon naturelle. On ne peut pas faire comme si on ne les voyait pas !

« Ce n'est pas seulement aux seins qu'elle a chaud, d'ailleurs, ajouta Mme Grimaldi, sentant que les deux hommes, dont l'un se passait nerveusement le pouce dans le col, étaient bien ferrés, mais... »

« Mais ? » demanda l'autre, qui arborait un rictus poli.

« Aux fesses aussi, elle a très chaud... c'est une chaude personne, que voulez-vous... un tempérament assez ardent... si vous voyez ce que je veux dire. En outre, elle a une nature très généreuse... »

Un silence suivit ces paroles équivoques. Les deux envoyés de la

banque ne songeaient visiblement plus au prêt dont ils étaient venus négocier les modalités.

« Voyez-vous, très souvent je la fais travailler toute nue... Je trouve amusant de la voir se promener ainsi dans le bureau... Aujourd'hui, comme nous ne vous connaissons encore pas très bien, je lui ai demandé de mettre sa jupe avant de vous recevoir... Car il faut avouer que c'est une vision assez cocasse que de la voir avec son gros derrière blanc sur ce petit siège, installée devant sa machine à écrire... »

Les deux hommes étaient aussi congestionnés l'un que l'autre.

« Voulez-vous qu'elle vous montre son derrière, messieurs ? » demanda alors Mme Grimaldi, de sa voix la plus suave.

Comme ils restaient cois, ne sachant quelle attitude adopter :

« Montrez donc votre croupe à ces messieurs, Hermeline ! » murmura Mme Grimaldi.

Prise au dépourvu, cette dernière restant figée sur place, Mme Grimaldi fronça les sourcils.

« Allons, ne faites pas la sotte, Hermeline, vous ne voudriez quand même pas m'obliger à vous fouetter devant eux, non ? »

Les deux hommes eurent un haut-le-corps, et leurs mains se crispèrent sur leurs attachés-cases.

« Retournez-vous, ma chérie, retroussez votre jupe et penchez-vous au-dessus du bureau... »

Et la secrétaire s'exécuta. Tournant le dos aux visiteurs, elle troussa sa grosse jupe de tweed et leur montra ses fesses généreuses. Elle s'inclina en écartant les jambes, pour qu'ils voient bien s'ouvrir la raie du fessier. Il faut croire que ce n'était pas assez impudique au gré de Mme Grimaldi, elle exigea qu'Hermeline pose son buste sur le buvard du bureau et qu'elle creuse les reins pour exhiber son anus et la fente épilée de son sexe. Hermeline avait fermé les yeux. Le sang lui tapait dans les oreilles, elle tremblait de honte et de délices.

« Écartez vos fesses, Hermeline... Montrez vos orifices à ces messieurs... »

Des deux mains, la secrétaire écarta les grosses joues rondes de son fessier. Fascinés ; les deux hommes ne pouvaient détacher leurs yeux de ses orifices déployés.

« C'est un peu mou, non, qu'en dites-vous, messieurs ? Vous pouvez la toucher, ça ne lui déplaît pas que les messieurs lui tâtent le derrière... et vous pouvez lui mettre vos doigts dans les trous, si ça vous amuse... »

L'un d'eux n'avait pas osé, mais l'autre, curieusement, tâta l'anus d'Hermeline, puis, après une hésitation, il y introduisit le bout du doigt.

« Et pour le prêt en question, est-ce que vous m'accorderez le délai que je vous demande ? » demanda alors Mme Grimaldi.

« Certainement... cela doit être possible... » bégaya celui qui avait mis son doigt dans l'anus de la secrétaire. Surtout si maître Barthollo se porte garant...

« Sans hypothèque ? » précisa la directrice, qui ne perdait jamais le nord quand il s'agissait d'argent.

« Ma foi... euh... on trouvera certainement un moyen de s'arranger... »

Et l'autre approuva de la tête.

« Dans ce cas, je vais vous laisser en tête à tête avec Hermeline... Elle va se mettre toute nue, ce sera plus commode pour remplir les formulaires... »

En un tournemain, Hermeline se mit en tenue d'Eve.

« Montrez votre nature à ces messieurs, Hermeline, exigea Mme Grimaldi. Montrez-leur comme elle est bien ouverte... »

La secrétaire, entièrement nue, juchée sur ses talons hauts, écarta les cuisses en face des deux envoyés de la banque, et elle leur exhiba l'intérieur de sa vulve.

Un des deux hommes, celui qui lui avait déjà mis le doigt dans l'anus, le lui introduisit dans le vagin. Il fixait Hermeline d'un regard haineux, derrière ses lorgnons, et il enfilait son doigt tout au fond. L'autre, perdant sa timidité, tendit la main à son tour, et tâta le clitoris.

« Écartez donc davantage les cuisses, idiote, dit Mme Grimaldi. Ne soyez pas si pudibonde. Montrez bien l'intérieur de votre nature à ces messieurs... »

Hermeline s'assit sur le bureau et releva les genoux ; appuyée sur les coudes, elle offrit sa nature ouverte aux manipulations des deux visiteurs. Ils ne se lassaient pas de tripoter sa grosse vulve épilée, et l'un d'eux avait même commencé à la masturber. Le silence le plus parfait régnait dans le bureau surchauffé pendant qu'ils tripotaient ainsi cette femme nue si docile. De temps en temps, Mme Grimaldi intervenait par quelques réflexions humiliantes.

« Vous voyez comme sa nature est bien ouverte. C'est moi-même qui la lui épile. De cette façon, elle ressemble à celle d'une grosse petite fille vicieuse. Ouvrez bien votre vulve, Hermeline. Vous voyez... ne trouvez-vous pas obscène cette grande fente rougeâtre ? Vous pouvez lui mettre autre chose que les doigts dedans, si ça vous tente. Vous n'avez rien à craindre, elle est très propre, et tout à fait saine. Je la lave moi-même trois ou quatre fois par jour. Je l'étrille

avec un gant de crin, comme une jument. Il m'arrive de la fouetter quand je ne la trouve pas aussi propre que je le souhaiterais. À ce propos, si vous aimez fouetter les femmes, vous n'avez qu'un mot à dire... Hermeline adore qu'on la fouette ! »

Les deux visiteurs s'étant montrés intéressés par cette proposition, Hermeline alla fermer la porte à clef pour qu'on ne les dérange pas. Mais avant d'avoir le droit de la fouetter, les deux envoyés de la banque avaient rempli les formalités administratives du prêt sollicité par Mme Grimaldi. Pendant qu'ils s'occupaient de leurs paperasses, Hermeline tirait d'un placard le chevalet spécial sur lequel Mme Grimaldi la faisait se mettre quand elle voulait la fouetter commodément.

Elle s'était juchée dessus, l'avait enfourché, s'était prosternée, remontant la croupe, ouvrant bien les fesses. Mme Grimaldi était venue lui passer les sangles. Une fois Hermeline juchée ainsi, comme une belle grenouille écartelée, les deux orifices bien largement écarquillés, Mme Grimaldi se mit à la flageller avec un martinet.

« Vous voyez, ces trous sont bien ouverts... elle aime ça ! » expliquait-elle en cinglant la chair blanche de sa secrétaire avec les longues lanières de cuir.

Hermeline gémissait d'une voix sourde et son vagin s'ouvrait avec un spasme, à chaque cinglée.

« Dans cette position, vous pourrez lui introduire votre pénis dans le vagin ou dans l'anus, à votre choix, elle aime autant ça par un trou que par l'autre... cela soulagera votre tension nerveuse... mais auparavant, fouettez-la comme elle le mérite, cette femelle lubrique qui montre ses trous à tout le monde ! »

D'abord timidement, caressant ses amples rondeurs plus qu'ils ne les fouettaient, les deux hommes manièrent leurs martinets. Mais en voyant rougir les fesses d'Hermeline, ils commencèrent à prendre goût à la chose, et à frapper plus fort. Puis, devenant vicieux, ils concentrèrent les morsures de leurs martinets sur la raie fessière et sur la « nature » ouverte de la secrétaire. Elle gémissait, se démenait dans ses liens de cuir, se mordait les lèvres. Eux devenaient de plus en plus féroces, s'excitant l'un l'autre de la voix. Enfin, quand elle eut le cul embrasé, l'un d'eux posa son

martinet sur le bureau et ouvrit son pantalon. Il vint se placer derrière Hermeline et lui enfila son pénis au fond du vagin. Elle cria de bonheur et les deux envoyés de la banque se mirent à rire grossièrement.

Voyant que le second attendait son tour, en regardant d'un œil envieux son collègue qui enfilait la secrétaire, Mme Grimaldi se permit de le conseiller.

« La bouche, monsieur... n'oubliez pas la bouche... vous pouvez vous servir de sa bouche... en attendant... cela l'empêchera de dire des sottises ! »

Il s'empressa alors de contourner le chevalet et ouvrit son pantalon pour mettre à l'air une virilité impressionnante. Tirant sur le prépuce, il dégagea un gros gland rose et le présenta au visage d'Hermeline. Celle-ci, les lunettes embuées par les larmes, ouvrit docilement la bouche, comme une grosse carpe stupide, et l'homme lui fourra son pénis dedans. Elle se mit aussitôt à le sucer, en faisant exprès beaucoup de bruit avec sa salive, comme Mme Grimaldi le lui avait appris.

« Il faut que les hommes aient l'impression que vous êtes une grosse dégoûtante, Hermeline. Une sorte de truie... rien ne les excite tant. N'oubliez jamais que ce sont des porcs, tous, autant qu'ils sont. Il suffit de gratter le vernis, et le plus délicat montre vite la bête qu'il cachait derrière ses beaux vêtements et ses façons polies... »

Une fois le contrat signé, les deux hommes se payèrent sur la bête. Mme Grimaldi, ayant obtenu ce qu'elle voulait, les laissa avec sa secrétaire. Ils se servirent d'elle jusqu'à une heure fort avancée, utilisant tous ses orifices, la fouettant, la pinçant, lui faisant subir les traitements les plus humiliants.

Et Hermeline avait joui ! La mort dans l'âme, contrainte et forcée, le cœur plein de rage envers les deux scélérats qui abusaient d'elle, elle avait joui, car sa nature singulière voulait qu'elle jouisse, qu'elle jouisse encore, qu'elle jouisse toujours...

C'était là son triste sort.

CHAPITRE VI

ADORATION DU CORPS DE LA FEMME

Jouir, toujours jouir ! Dame Hermeline n'était pas la seule à l'institution à subir cette malédiction. À livrer, pour parler comme elle, un combat perdu d'avance contre les « démons de la chair ». Vous n'avez pas oublié à quel point leur était aussi soumise la rêveuse Mimi de Champigny – ce qui aurait fort étonné nombre de ses amies, auprès de qui elle avait une réputation bien établie de bas-bleu ne pensant qu'aux études ! Que devenait-elle, à propos, notre romanesque jeune personne ?

Ce qu'elle devenait ? Eh bien, sous la férule de maître Gilles, elle poursuivait de plus ou moins bon gré l'éducation sexuelle du « pauvre orphelin » qu'elle avait eu le malheur de dépuceler ! À son corps défendant, elle achevait de l'initier en lui laissant savourer à loisir son corps de femelle... Oh ! Ça ne s'était pas fait sans qu'elle livre elle-même un farouche combat contre ledit corps, le ciel lui était témoin qu'elle avait lutté contre lui... de tout son corps. Au début, tout au moins. Mais on peut prendre toutes les résolutions qu'on voudra, ce n'est pas facile de les tenir quand audit corps s'allie une canaille comme Gilles. C'est qu'il trouvait ça follement amusant, le Gilles, de l'obliger à donner son vagin à ce gamin en rut ! Et l'autre petite crapule, alors, vous pensez bien qu'il n'allait pas y renoncer, à ce con succulent, après

y avoir goûté !

Les deux lascars lui avaient donc cyniquement forcé la main. Si bien que tous les soirs, à l'heure de l'angélus, on pouvait voir Mimi de Champigny sortir de la bibliothèque, un livre à la main, et se diriger en lisant vers l'allée qu'elle avait coutume d'emprunter, pour « goûter un instant de solitude ».

Solitude que partageraient maître Gilles et l'orphelin qui attendaient sa venue en fumant un joint sous l'arbre habituel. Mais attention, ne vous y trompez pas : si elle allait se mettre à leur merci, ce n'était pas pour baiser avec eux, c'était uniquement pour les laisser « adorer son corps ». Du moins, est-ce ce qui avait été convenu avant leurs premiers rendez-vous.

« Vous êtes une œuvre d'art, avait déclaré Gilles, tout ce qu'on vous demande, c'est de nous laisser adorer votre corps. »

Et Tibère avait renchéri :

« J'ai pas eu le temps, mademoiselle, la dernière fois, de l'admirer comme elle le mérite, votre anatomie. »

« Adorer son corps », tu parles ! Elle allait tout bonnement livrer sa viande à deux cannibales... Ce qui ne l'empêchait pas de savourer leur éblouissement quand, après s'être déshabillée derrière l'arbre, elle le contournait pour venir toute nue leur offrir sa chair.

Sans dire un mot.

En cédant à leurs instances, en effet, elle avait décidé que puisqu'ils la contraignaient à se livrer à eux, elle garderait le silence : ils n'auraient droit qu'à un corps ; pas à une personne. C'était donc une effigie muette qu'ils posséderaient, la vraie Mimi de Champigny, elle, resterait hors d'atteinte.

Du moins, jouait-elle à le croire. Et chaque soir, en les quittant, après qu'ils avaient usé et abusé d'elle à satiété, elle se répétait (la chair encore toute remuée) : « Ce n'est pas moi, qu'ils ont possédée, moi, je n'étais pas vraiment là ; en fait, il ne s'est rien passé. Et d'ailleurs, je n'y retournerai plus, c'était la dernière fois. »

Sauf que, le lendemain, à l'heure convenue, sans même qu'elle le décide, ses pas la conduisaient à nouveau vers la clairière. Et déjà, à l'idée de ce qu'ils allaient « ne pas lui faire vraiment à elle », son « effigie » marchait plus vite, son « effigie » allait se faire adorer, son « effigie » mouillait sa culotte.

Donc, chaque soir, après s'être déshabillée, elle venait se placer devant eux ; debout, le buste cambré, les bras derrière la nuque, les cuisses écartées, elle mettait à leur disposition ce corps qui leur appartenait autant qu'à elle. Elle n'avait rien d'autre à faire, que se laisser faire, que les laisser faire. Et pendant un quart d'heure (c'était le temps que durait généralement la séance), leurs yeux et leurs mains « adoraient » ses seins, ses fesses, sa vulve ; leurs yeux et leurs mains

célébraient le culte de son corps...

À la fin du culte, l'un après l'autre, ils introduisaient leur pénis dans son vagin et s'y vidaient les couilles ; chose faite, pour que le sperme n'en ressorte pas, Tibère lui obturait l'orifice avec un bouquet de violettes ; puis ils la rhabillaient. Cela faisait partie du rite : elle se mettait nue pour s'offrir à eux, et une fois qu'ils avaient joui d'elle, ils la rhabillaient et la conduisaient, en lui tenant la main, jusqu'à l'allée.

Et ce n'est pas sans mélancolie qu'ils la regardaient s'éloigner à pas menus, son livre à la main...

Comment en étaient-ils venus là ? Le plus bêtement du monde : avec un bouquet de violettes. Celui que Tibère, pour la remercier de l'avoir dépuclé, avait discrètement glissé dans la main de Mimi en la croisant sous le préau le lendemain de leur rencontre, alors qu'elle allait prendre son petit déjeuner. Le fusillant du regard, elle avait fourré le bouquet dans sa poche, et s'était engouffrée dans le réfectoire. Quand elle en était ressortie, Tibère traînait toujours dans les parages, mine de rien.

Le jour suivant, toujours sous le préau, sur qui était-elle tombée ? Encore sur ce maudit gamin... qui lui avait offert en public... un énorme bouquet de roses !

Le petit salopard avait-il décidé de la compromettre aux yeux de tous ?

C'est par Gilles qu'elle eut l'explication du chantage auquel dorénavant elle allait être soumise ; si elle ne voulait pas que l'apprenti lui déclare sa flamme en public avec des bouquets de plus en plus importants, alors, qu'elle vienne chercher ses fleurs elle-même... dans la clairière de leurs premières amours. Là, Tibère les lui remettrait discrètement en échange d'un peu de sa personne.

Un peu de sa personne ? Qu'entendait-il par là ? Oh, rien de plus que ce qu'elle lui avait déjà donné : ses seins, ses fesses, son vagin et son clitoris ; et tant qu'à faire, Gilles lui présenterait ses hommages, lui aussi. Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois, non ?

S'ensuivirent divers marchandages à la suite desquels il fut entendu que chaque soir, Mimi irait, comme on l'a lu plus haut, chercher son bouquet de violettes dans la clairière et en échange, pendant une dizaine de minutes, pas plus, laisserait son corps à leur disposition.

Au cours de ces cérémonies d'adoration du corps de Mimi, Tibère qui s'en faisait volontiers le chroniqueur, distinguerait quatre phases essentielles : l'apparition de sa nudité, le contact de sa chair, l'intervention de ses odeurs et le vidage des couilles. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la dernière séquence n'était pas la plus importante, loin s'en faut, souvent, même, il ne s'agissait que d'une

formalité hygiénique (pas désagréable, certes, mais presque accessoire comparée aux précédentes). Et parmi celles-ci, n'était pas la moindre celle qui trahissait la part de plus en plus grande que le corps de Mimi prenait à leurs ébats.

Elle avait beau en effet jouer à celle qui ne venait s'offrir que contrainte et forcée, sa chair ne pouvait plus cacher les plaisirs qu'elle éprouvait. Ultimes aveux de ces plaisirs : les odeurs de ses replis intimes ; quand elle était excitée, les effluves qui s'en échappaient affolaient les narines du jeune jardinier. Si passive qu'elle fût, les aisselles de Mimi, la raie de ses fesses transpiraient généreusement au cours de ces séances ; mais, au fur et à mesure que sa libido s'enflammait, aux parfums de sa sueur se mêlaient d'autres arômes, plus insidieux, ce que Gilles appelait ses odeurs de femelle en rut...

À genoux devant la vulve dont il ouvrait la corolle à deux mains, le jeune jardinier humait avidement ces senteurs... Il s'en soûlait littéralement.

« Qu'est-ce qu'il sent bon, votre cul, mademoiselle... Et votre con, alors ! Quel délice ! Les odeurs d'une femme, c'est comme une émanation de son âme, je l'ai lu dans un roman... C'est comme si vous étiez une fleur ! D'ailleurs, vous êtes une fleur, mademoiselle, tout entière vous êtes une fleur. Et là, en bas, c'est votre calice. Il y a même un pistil ! Je voudrais l'étudier comme en horticulture ! Et regardez, monsieur Gilles, regardez les sucres qui coulent entre les pétales... »

Comment une femme pourrait-elle résister à tant de flatteries ? Mimi cessa de se parfumer comme elle le faisait les premières fois avant leurs rendez-vous, elle ne leur apporta plus que ses odeurs naturelles... Pis encore, quand elle avait fait du tennis l'après-midi, elle ne prenait plus sa douche. Si elle mettait ses mains derrière sa nuque, maintenant, ce n'était plus seulement pour mieux offrir ses seins à Tibère, mais pour qu'il puisse flairer les âcres senteurs de ses aisselles. Double plaisir, pour lui, la vue et l'odorat.

Ce que Gilles préférait, lui, quand elle avait fait du tennis, c'était l'odeur de la raie de ses fesses. Après s'en être gorgé les narines, il lui léchait l'anus. De l'autre côté, Tibère dégustait sa chatte. Il s'en mettait plein la bouche d'*odor di femina*. Vous pensez bien que soumise à ces traitements, Mimi, une langue dans le cul, une autre dans le con, ne pouvait plus jouer longtemps l'indifférente qui ne venait sous l'arbre que parce qu'on l'y contraignait. Elle ne se cachait plus, même si elle feignait toujours de le leur cacher, à eux, que c'était pour y prendre son pied.

Tibère la léchait donc ? C'est vrai, j'ai oublié de le dire ; c'est une des premières choses que, pour bien « l'adorer », lui avait enseignée Gilles qui continuait à jouer les pédagogues. Et qu'il le fasse devant elle qui refusait de parler faisait partie de leurs plaisirs : parler entre

eux du corps de Mimi, devant ce corps muet, comme s'il ne pouvait pas les entendre, comme s'il n'était qu'un objet que Tibère étudiait pour en comprendre les mécanismes, les particularités, et Gilles, son instructeur, lui transmettait son savoir...

« Je te trouve bien timide, lui avait-il dit, un des premiers soirs, tu n'arriveras jamais à l'asservir vraiment si tu ne lui fais pas perdre les pédales, et pour ça, il ne faut plus, comme tu fais timidement, la lécher du bout de la langue pour savourer son goût, mais la bouffer à pleine bouche, pour lui donner des sensations... pour lui en donner de plus en plus, et de plus en plus fortes... qu'elle ne sache plus ce qui lui arrive... »

Attention, hein, il ne s'agissait pas d'apprendre à Tibère à être un bon mari ; lécher une femme avant de la baiser, chacun sait que c'est la moindre des politesses. Avant de lui monter dessus, un bon mari (disons un mari courtois) doit lécher son épouse. Mais sans insister, simple préliminaire destiné à humidifier le passage, afin que sa queue glisse bien quand il entrera en elle, qu'il ne se râpe pas le gland contre une paroi vaginale abrasive... léchage purement technique, simple précaution. En revanche, bouffer la chatte d'une femme n'a rien de technique, rien de courtois ! Cela tient à la fois de l'échange amoureux et du cannibalisme.

Tout en fournissant ces explications à Tibère, Gilles avait couché Mimi sur la mousse, en lui faisant adopter la posture la plus propice à la leçon qu'il allait donner. Sur le dos, les mains passées sous ses genoux, entièrement ouverte à leurs investigations, le vagin béant comme un calice d'arum ou comme celui d'une femme qui s'apprête à accoucher.

« Tu sais pourquoi on appelle ça bouffer la chatte ? Parce qu'il s'agit vraiment de la lui bouffer ; cette viande poilue qu'elle a entre les cuisses est un aliment que tu vas dévorer. Tu vas la lui bouffer toute crue, comme un cannibale. Mieux qu'un cannibale, même, parce que toi, tu vas la bouffer vivante. Ce que tu vas bouffer, c'est sa vie ! »

Élève docile, Tibère s'était donc « attablé » à plat ventre pour avoir la tête entre les cuisses de Mimi, et son con déployé à portée de bouche ; ce qu'il avait sous les yeux, ainsi, n'avait rien à voir avec la « fleur » qu'il humait délicatement quand elle était debout, et lui agenouillé à ses pieds : vue de près, cette viande baveuse n'était guère appétissante, et il allait falloir la bouffer toute crue.

« Alors, qu'est-ce que tu en dis, petit ? »

« On dirait un morceau de bavette d'aloyau, monsieur Gilles ! »

Fourrer son museau là-dedans ne le tentait guère ; sans être végétarien, le jeune jardinier n'était pas trop porté sur la bidoche...

« Et pas question d'y mettre de la moutarde ; une femme, ça se mange nature, petit ! L'assaisonnement, c'est elle qui va te le fournir... »

Ce qui accroissait l'étrangeté de la chose était qu'en laissant furtivement ses yeux se déplacer de quelques millimètres, il pouvait croiser, au-dessus du bifteck déployé de la vulve, le regard de Mimi qui paraissait l'interroger, lui demander : alors, qu'est-ce que tu en penses ?

Ce qu'il en pensait ? Il n'en pensait rien. Il préférait ne pas y penser. Il préférait ne pas penser. Se décidant d'un coup, il posa sa bouche sur l'objet... et fit le vide dans sa tête. Il n'était plus qu'un automate qui obéissait mécaniquement aux conseils que Gilles lui déversait dans l'oreille.

Poser la langue sur le trou du cul. La faire remonter tout en l'agitant de droite à gauche tout le long de la fente jusqu'aux petites lèvres et au clitoris. Aspirer ce dernier comme si c'était un téton. Le mordiller délicatement, puis redescendre et enfiler la langue dans le vagin, tout en fourrant ton index dans son anus, bien synchroniser ce que tu fais avec ce doigt et ce que tu fais avec ta langue. Enfoncer son doigt dans le cul, le replier et l'allonger à plusieurs reprises, comme si tu faisais signe de venir à quelqu'un qui se cachait au fond, et faire pareil avec la langue dans le vagin... Voilà, et maintenant, la bouffer, tout aspirer dans ta bouche, la mâchonner, la mastiquer, te gaver d'elle jusqu'à ce qu'elle se mette à piailler. Voilà, tu entends ? Elle pleurniche. Et vois comme son cul se soulève pour mieux te le donner, ce que tu bouffes. Tu sais ce que ça veut dire ?

« Qu'elle veut du boudin, maintenant ! Et papa Gilles va lui donner le sien ! »

Saisissant Tibère par la nuque comme un chaton, papa Gilles l'ôta d'entre les cuisses de Mimi et lui enfonça sa bite dans le con tout en lui couvrant la bouche de sa main, car elle gueulait comme un putois, maintenant.

Tous les soirs qui suivirent, elle eut droit à sa séance de lèche. Elle n'attendait pas que Gilles le lui dise. Dès qu'elle était nue, maintenant, au lieu de s'offrir debout, les mains derrière la nuque, elle prenait la posture de la parturiente, couchée à leurs pieds, les mains sous les genoux, et béante au possible. Les yeux pudiquement fermés, cela dit, comme si elle préférait ne pas voir ce qu'on allait lui faire.

Et déjà, un filet de mouille dégoulinait de son vagin et descendait sur son périnée, des filaments de suc féminin s'accrochaient aux poils comme des fils d'araignée...

C'étaient eux qui la rhabillaient, ensuite, car elle était trop

honteuse ; elle refusait d'ouvrir les yeux, elle ne voulait plus les voir. Elle n'était plus qu'une chose molle et sans vie à laquelle ils mettaient une culotte, un soutien-gorge, un chemisier, une jupe, et que, la tenant par la main, ils raccompagnaient jusqu'à l'allée. Une fois qu'elle posait son pied sur le sable de l'allée, elle redevenait elle-même et s'enfuyait en trotinant. Ah, j'oubliais, avant de la reculotter Tibère lui fourrait son bouquet de violettes dans le vagin, pour empêcher le sperme de couler sur ses cuisses.

« Alors, lui demandait la première copine qu'elle rencontrait sur la pelouse, tu as fait ta méditation ? »

« Oh oui, ma chérie, soupirait Mimi en s'étirant, je me sens merveilleusement zen ! Tu ne peux pas savoir comme ces instants de solitude me relaxent... C'est simple, je ne pourrais plus vivre sans eux... J'ai l'impression de ne plus avoir de corps. D'être un pur esprit... »

Ce qu'elle éprouvait, maintenant, quand Tibère lui bouffait la chatte, n'avait rien à voir avec les timides explorations qu'il lui faisait respectueusement subir quand elle était debout, et que lui, à genoux, adorait son calice. C'était déjà loin de lui déplaire, alors, ça la titillait même agréablement... Mais ça n'avait rien à voir avec ce qu'elle ressentait quand la langue du jardinier se mettait à frétiller en elle : c'était une révélation, même avec Gilles, même quand Gilles la broutait en technicien accompli, elle n'avait pas ressenti ça...

L'élève avait dépassé le maître, avec lui, c'était comme un phénomène d'osmose... et c'était immédiat. Dès que sa langue entra en elle, elle se mordait les lèvres pour ne pas crier, elle agitait son bassin d'avant en arrière, et le petit saligaud suivait le mouvement, sa bouche bien collée à sa fente, il enfonçait sa langue tout au fond de sa chair, la poursuivait dans ses derniers retranchements, impossible de lui échapper, elle était littéralement à sa merci ! Qu'est-ce qu'il aimait ça, l'horrible gamin ! Elle le sentait rire contre son con, s'amusant comme un fou de la sentir réagir, de l'entendre s'égosiller...

C'est avec sa langue diabolique qu'elle prenait vraiment son pied ; après qu'elle avait piaillé tout son soûl, ils finissaient le travail en la baisant à tour de rôle, c'était la mise à mort. Ils appelaient ça « tuer la bête »...

On aurait pu croire alors qu'elle leur appartenait enfin. Eh bien non, elle résistait encore, refusait toujours de leur adresser la parole. Ce qui sortait de sa bouche, quand Tibère lui bouffait la chatte ou quand ils lui défonçaient le vagin, ce n'était pas des mots, rien que des cris, et d'ailleurs, ce n'était pas elle qui criait, c'était son corps... Et quand, s'agrippant désespérément à eux, elle fondait en larmes après ses orgasmes, ce n'était toujours pas elle qui pleurait, ses sanglots n'étaient que des phénomènes purement nerveux.

Cela ne l'empêchait pas de réfléchir à ce qu'elle venait de subir sur le chemin du retour. Elle n'ignorait pas qu'ils iraient de plus en plus loin. Mais jusqu'où ? C'était la question. Que pourraient-ils lui demander qu'elle ne leur avait pas encore laissé prendre ?

De leur côté, ils en parlaient souvent entre eux après son départ.

« C'était pas mal, ce soir, qu'est-ce que t'en penses ? demandait Gilles. On s'est bien vidé les couilles, non ? Et tu l'as entendue miauler ? La vache, on peut dire qu'elle en a pris plein le cul ! Putain de Dieu, qu'est-ce qu'on lui a mis ! »

Impossible, à l'écouter, de « posséder » davantage une femme qu'ils ne possédaient Mimi. Et c'est là que Tibère et lui n'étaient plus d'accord. Ça ne lui suffisait pas, à lui. Lui, Tibère, il aurait voulu savoir ce qu'elle en pensait.

Ce qu'elle pensait ? Foutre Dieu ! Alors là, excuse-moi, petit, il s'en tamponnait joyeusement le coccyx lui, des « pensées » de Mimi ; du moment qu'elle leur donnait son cul, ça lui suffisait amplement (ses seuls soucis, à Gilles, étaient d'ordre purement technique : qu'est-ce qu'on pourrait bien inventer encore pour tirer plus de plaisir de ce cul ?).

Mais Tibère n'en démordait pas. À sa façon, c'était un idéaliste. Qu'une femme donne son cul ne suffisait pas selon lui si elle ne donnait pas avec ce cul ce qui lui donnait tout son prix, à savoir la « personne » à qui il appartenait. Amoureux fou, il avait de plus en plus de mal à se contenter d'un corps dépourvu d'âme.

Le fond de sa culotte ne lui suffisait plus, il voulait connaître le fond de ses pensées ; ce qu'il voulait « dévorer », lui, c'était elle, Mimi, la personne entière, celle qu'elle était dans la vie de tous les jours, dans la vraie vie, celle qui parlait de la pluie et du beau temps – pas seulement son cul.

Bref, il voulait que Mimi lui parle...

Et de plus en plus souvent, le soir, après son départ, alors qu'il partageait un pétard avec Gilles, un sentiment de mélancolie l'envahissait... Le sentiment qu'elle ne lui avait rien donné d'elle, en fait, en lui donnant ce trou qu'elle avait entre les cuisses. Et d'ailleurs, elle ne leur donnait même pas, ce trou, elle le laissait prendre...

Cela dit, sans qu'ils l'aient apparemment décidé, il y avait eu un début de changement tacite dans leur relation, qui s'était fait insensiblement. Au lieu d'aller automatiquement retirer ses vêtements derrière l'arbre pour revenir leur offrir sa chair, soit debout, les mains derrière sa nuque, soit par terre, dans la posture de la femme qui accouche, maintenant, quand elle arrivait dans la clairière, elle marquait un temps d'arrêt. S'ils ne réagissaient pas, elle contournait le tronc pour se déshabiller hors de leur vue, accrochait ses vêtements aux branches, sur des cintres pour qu'ils ne soient pas froissés et

venait se livrer à eux toute nue.

Mais certains soirs, quand elle arrivait, ils lui montraient le sol, à leurs pieds, comme à un chien, et elle venait se placer devant eux pour leur donner le plaisir de la déshabiller eux-mêmes. C'était presque toujours Tibère qui s'en chargeait. Et qui commentait l'apparition progressive sous leurs yeux de la chair de Mimi. Quand il l'avait enfin dépouillée de sa culotte, il la flairait et annonçait à Gilles si elle sentait ou pas la femme. Puis il lui ouvrait le sexe et décrivait à voix haute ce qu'il voyait, de quelle façon son vagin s'arrondissait, s'il bavait déjà ou s'il était encore sec, puis de quelle façon le clitoris s'extirpait de son capuchon... après quoi, la séance proprement dite pouvait commencer.

Et voilà qu'un soir, elle eut enfin la réponse aux questions qu'elle se posait. Après l'avoir convoquée d'un geste, quand elle fut devant eux, au lieu de la déshabiller, ils lui parlèrent.

« Figurez-vous que votre cul ne suffit plus à Tibère ! lui déclara Gilles. Moi, je m'en contente. Mais c'est lui qui vous fait la loi, avec ses putains de fleurs ! Du moment que moi, je ne peux vous obliger à rien, je vous laisse régler cette affaire entre vous. Allez, morpion, crache ce que tu as sur le cœur ! Dis-lui toi-même, à la dame, ce que tu veux. »

« Que vous nous parliez, mademoiselle. On se connaît bien, maintenant, non ? Alors, pourquoi vous ne voulez pas nous parler ? »

On ne peut pas dire que Mimi fut prise au dépourvu, elle avait senti venir tout ça. Cette insatisfaction progressive, ne l'avait-elle pas partagée ? Elle en fut, ce soir, comme libérée. Apparemment, jamais elle ne leur avait été aussi soumise : debout devant eux, comme une suspecte interrogée par deux flics. Et attendant le verdict. Allait-elle parler ? Continuerait-elle à se taire. Elle les fit attendre un assez long moment, comme si elle se creusait la cervelle pour savoir ce qu'elle allait leur dire.

Et ses lèvres s'ouvrirent enfin sur autre chose que des cris.

« Ce n'est pas ce dont nous avons convenu, Gilles. Alors, que ce soit bien clair : ce soir, si je vous parle, vous ne me toucherez pas. »

« Promis, mademoiselle ! s'écria Tibère. Oh, merci, merci, vous ne pouvez pas savoir comme ça me fait plaisir d'entendre votre voix ! »

Tout juste s'il ne lui baisait pas la main ! En revanche, ça ne faisait pas du tout l'affaire de Gilles.

« Voyons, Mimi, soyez raisonnable. Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? »

Et les mots, comme libérés, de sortir à flots de la bouche de Mimi. Oh, elle n'allait pas jouer les pucelles effarouchées, elle savait pertinemment qu'elle s'était livrée avec eux aux pires turpitudes ; mais

il y avait une partie d'elle, en effet, et Tibère avait raison, qu'elle s'était toujours refusée à leur donner. Elle ne leur donnait que son corps ; rien d'autre. C'était juste de la bestialité, ce qui se passait entre eux. S'ils voulaient que ce soit autre chose, pourquoi pas, après tout ; mais à une condition : c'est elle, maintenant, qui déciderait, plus eux. Ce serait uniquement quand elle en aurait envie qu'elle viendrait. Et il se pourrait très bien que certains soirs elle ne leur donne rien de son corps, qu'elle ne se déshabille même pas, qu'elle ne vienne que pour un brin de causerie, fumer une cigarette avec eux...

« Vous ne me toucherez que si je vous le demande. »

Ce serait leur tour de cuire dans leur jus ; de se demander ce qui allait se passer. Si ça ne leur convenait pas, alors, qu'ils continuent comme avant, qu'ils se contentent de ce qu'ils avaient... D'un geste vers son entrecuisses, elle leur indiqua quoi. Mais pas question qu'elle leur donne aussi ça : et de se toucher le front.

« Mais vous aimez ça, Mimi, enfin, s'énerva Gilles, ne dites pas que c'est une corvée ; ça vous plaît, merde, ce qu'on vous fait ? Suffit de vous entendre gueuler quand on vous fourre ! »

Elle n'allait pas dire le contraire, mais ça commençait, comme à Tibère, à ne plus lui plaire autant ; elle aurait bien aimé, elle aussi, comme lui, un peu de changement. Et de leur formuler sa décision : si elle redevenait une personne à part entière, ils ne pourraient plus l'obliger à se déshabiller si elle n'en avait pas envie. Ils ne pourraient plus l'obliger à rien. Elle ne ferait que ce qu'elle aurait envie de faire. Ils ne lui feraient que ce qu'elle leur permettrait de lui faire, et quand elle le leur demanderait. Qu'en disaient-ils ?

« Pas besoin de réflexion, mademoiselle, c'est oui ! Mille fois oui ! Oh, comme je suis content qu'on puisse enfin communiquer ! »

Dans un élan de gratitude, il voulut lui prendre la main. Et elle, alors, de le repousser d'une bourrade. Non, mais ! Des familiarités ?

« On ne me touche pas, Tibère. C'est bien compris ? »

Elle pouvait donc être une mégère, cette frêle créature ?

« Et maintenant, messieurs, je vous laisse réfléchir. À demain, même heure, même endroit. Vous me direz ce que vous avez décidé. »

Et le lendemain, qui virent-ils arriver ? La Dame aux camélias ! Comment peindre leur stupeur en voyant s'avancer dans la clairière cette élégante créature. Gilles en siffla entre ses dents. On pouvait dire qu'elle avait fait des frais de toilette. Pas une parcelle de son corps n'était visible : une robe de mousseline qui descendait jusqu'aux chevilles, des gants qui montaient jusqu'aux coudes, un boa sur les épaules, un canotier, une voilette ; sous cette voilette un visage poudré à frimas, et le tout enveloppé dans un nuage de parfums. Pas question de leur faire respirer ses odeurs naturelles, elle avait tout masqué, sa peau, ses odeurs, c'était

quasiment un personnage de fiction qui venait à leur rencontre.

Et qui demandait à Tibère : « Ce sera quoi, ce soir ? Une personne ou un corps ? »

« Une personne, mademoiselle, une personne ! C'est fini, ces conneries ; maintenant, ce sera toujours une personne ! »

« Eh bien, eh bien, la voilà, cette personne, comment la trouvez-vous ? »

« Divine, mademoiselle ! »

« Elle est donc à votre goût ? Et je vous en prie, messieurs, pas de mauvaise plaisanterie ! »

Leur dialogue, au début du moins, sonnait atrocement faux ; il était aussi guindé que la nouvelle Mimi dans son attirail ; tous les trois, en fait, étaient paumés. Habités à ce qu'elle soit muette, ils avaient perdu leurs repères, et ils allaient devoir en trouver de nouveaux. En somme, c'était comme la première répétition d'une pièce dont ils n'avaient pas encore appris le texte.

« Je vois que, vous aussi, vous avez changé le décor ? »

Tibère avait en effet récupéré trois petits fauteuils d'osier dans la salle des fêtes, et il avait étalé un napperon sur la souche ; sur ce napperon, une bouteille de porto, trois verres, et des biscuits anglais dans une assiette.

« Si je comprends bien, vous allez me faire la cour ? Je vous préviens : je ne suis pas du tout sûre de me laisser séduire ! »

Galants (Gilles lui-même était assez amusé par la tournure que prenait leur rencontre), ils attendirent qu'elle ait posé ses fesses sur un des sièges pour s'asseoir à leur tour.

On pouvait dire que ça ne ressemblait à rien de ce qu'ils avaient connu jusqu'à ce soir et que tous se demandaient ce qui allait se passer. D'où, comme une électricité dans l'air...

Après avoir croqué du bout des dents, en soulevant sa voilette, un des biscuits au gingembre, Mimi porta à ses lèvres le verre de porto.

« Que ce soit clair, messieurs. Je n'ai encore rien décidé. Je ne sais pas encore si... si je vais vous accorder mes faveurs, comme on dit... Je n'ai pas arrêté d'y penser, toute la nuit, et tout le jour, pendant les cours... Je suis assez perturbée par la nouveauté de la situation... Il n'est pas dit que je ne vienne pas plusieurs soirs d'affilée sans que nous fassions rien de sexuel. J'ai envie d'être un peu coquette, en somme, pour me venger de ce que vous m'avez fait subir, d'avoir été traitée comme une chienne... »

« C'est fini, tout ça, mademoiselle ; c'est du passé : vous êtes juste une jolie femme à qui on fait la cour... »

Si elle comprenait bien : il s'agissait d'un rendez-vous amoureux, sauf qu'ils étaient deux et qu'elle était seule. Devait-elle faire son choix ? Ils en discutèrent... S'ensuivit, en buvant du porto, un

badinage assez artificiel ; elle allait se faire courtoiser par deux amoureux et on verrait ensuite auquel elle céderait. À quoi Gilles objecta qu'elle était une femme moderne et que rien ne lui interdisait de leur céder à tous les deux. Oh, mais il n'en était pas question, protesta la nouvelle Mimi ! Le verbe « marchander » apparut alors dans leur conciliabule. Dans la bouche de Gilles, il remplaçait le verbe « courtoiser » qu'employait Tibère. Pour Gilles, Mimi avait une marchandise à vendre (ce trou, entre ses cuisses) et elle voulait, comme toutes les femmes, en tirer le meilleur prix. Paradoxalement, Mimi n'était pas loin de partager cet avis, elle leur avoua qu'elle avait souvent eu l'impression, au cours de leurs « amusements », et même, avant eux, avec d'autres partenaires, que sa chair ne lui appartenait pas vraiment. C'était quelque chose dont elle disposait et qu'elle devait partager avec eux, parce que pour en tirer du plaisir, elle avait besoin, justement, de la partager...

Mais pas de n'importe quelle façon ; pour donner davantage de saveur aux plaisirs qu'ils en tireraient, il fallait y introduire de la rareté, du doute, de l'indécision ; les faire attendre...

Comme en ce moment, assise devant eux, elle les faisait attendre, en les maintenant dans le doute. Être sur des charbons ardents, c'était déjà un plaisir, non ? En parler, sans savoir si on le ferait, ça aussi, c'était déjà du plaisir. Cet agacement, cette nervosité...

C'était son tour, à Mimi, de régner ; et elle savourait la chose. Les savoir dans l'attente... Comment dire, ça la titillait, et ne pas savoir elle-même ce qu'elle allait faire... En gros, voilà le contenu de la conversation qui commençait à traîner en longueur alors que la nuit tombait. Et des silences apparaissaient. Des temps morts. Des regards s'échangeaient.

Était-ce une vengeance de Mimi, quand ils la virent reposer son verre vide, puis rabattre sa voilette devant son visage, ils étaient presque sûrs que ce soir il ne se passerait rien. Et qu'elle allait se lever. Ils ne surent jamais, pas même Mimi, ce qui, au moment où elle soulevait ses fesses du fauteuil la fit s'y rasseoir et leur dire :

« Pour vous remercier de ce délicieux porto, et de votre patience, je veux bien vous accorder une privauté, mais rien de plus. »

Elle écarta les cuisses sous sa longue jupe. Puis elle se cala contre le dossier. Et elle demanda à Gilles de passer son bras sous sa jupe, sans la lui soulever, et d'introduire son doigt dans « le trou qu'elle avait entre les cuisses », pour parler comme lui. Mais attention, rien de plus.

Gilles lui vissa donc son doigt dans le vagin.

« Ça vous plaît, Gilles ? Ça vous plaît de mettre votre doigt dans

mon trou ? »

Gilles n'eut pas besoin de réfléchir longtemps ; oui, ça lui plaisait.

« Et moi, mademoiselle, qu'est-ce que j'aurais ? » demanda Tibère.

Alors que le doigt de Gilles était toujours dans son vagin, Mimi répondit qu'elle ne savait pas encore si Tibère aurait droit, lui aussi, à une privauté ; elle avait besoin d'y réfléchir. Puis elle demanda à Gilles de retirer son doigt. Comme il hésitait :

« Si vous ne l'enlevez pas immédiatement, je viendrai pas demain ! »

Gilles retira donc son doigt, qu'il montra à Tibère. Et son doigt était mouillé.

« C'est bien. Vous pouvez le remettre. »

Comme il s'exécutait, Mimi demanda à Tibère de lui verser encore une larme de porto. Elle porta avec lenteur le verre à ses lèvres, sous sa voilette.

« Vous pouvez, en faisant aller et venir votre doigt dans mon trou, me caresser le clitoris avec votre pouce. Mais doucement, hein ? Très doucement... Oui, comme ça... Ce que vous me faites se marie très bien avec le goût du porto... non, Gilles, pas plus vite... Je ne veux pas que vous me donniez un orgasme... C'est juste une privauté... Voilà, j'ai fini mon porto, vous pouvez retirer votre doigt... Demain, nous jouerons à autre chose... »

Ce fut tout pour ce premier soir. Ils la raccompagnèrent jusqu'à l'allée. La regardèrent s'éloigner. Ils ne savaient pas trop ce qu'ils devaient en penser.

Elle non plus. C'est ce qu'elle leur déclara le lendemain qui fut comme une répétition du premier soir de leurs nouvelles relations. Sauf que cette fois, ce fut à Tibère qu'elle accorda une privauté. Il eut le droit, avant qu'elle parte, d'enfiler sa tête sous sa jupe et, caché dessous, de lui lécher le sexe. Là encore, pas question de lui donner un orgasme. Dès qu'elle sentit le plaisir affluer, elle lui demanda de cesser.

Et c'est ainsi qu'apparut la notion de jeu. Ce qui se passait entre eux, maintenant, devenait un jeu dont ils ne connaissaient pas encore les règles. Sauf que, pour que ce jeu les amuse, il devait leur réserver des surprises. Et comme c'était elle, maintenant, qui tenait les rênes, c'était à elle de les surprendre. Non seulement de les surprendre, mais de se surprendre elle-même, car si Gilles et Tibère ne savaient plus ce qui allait se passer quand ils entraient en scène, elle n'était pas plus avancée. Pour elle, c'était même pire : elle ne savait pas de quoi elle allait avoir envie, maintenant que c'était elle qui décidait tout. Elle ne savait pas quelle surprise elle allait pouvoir se faire à elle-même !

D'où le retour d'une certaine monotonie dans les escarmouches qui suivirent, car elle ne pouvait inventer du nouveau chaque soir.

Jusqu'au jour où se produisit, et là, ce fut une vraie surprise, un

renversement encore plus radical dans leurs rapports. Au lieu de se faire consommer, elle décida que ce serait elle qui les consommerait, eux.

Que ce serait eux qui deviendraient ses « jouets ».

Le premier de ces jeux fut déclenché par un caprice du hasard. Tibère avait un jour de repos par semaine ; et le soir, il avait l'habitude d'aller traîner en ville. Il s'offrait le restau et une séance de cinéma, et même, il lui arrivait de s'attarder dans un des bistrots qui fermaient tard. Ces jours-là, il faisait des efforts de toilette. Et donc, quand elle arriva sous leur arbre, voilà qu'un soir, Mimi le trouva sur son trente et un. Cheveux gominés, costard-cravate, souliers bien cirés.

« Mais je rêve, s'écria-t-elle. Que te voilà beau, mon Tibère ! Si je comprends bien, tu vas draguer en ville ? Approche un peu. »

Elle comptait tout bêtement le taquiner, en lui ébouriffant les cheveux, en défaisant le nœud de sa cravate. Mais voilà que ses mains, après avoir touché la chair du cou de Tibère, se sentirent d'autres envies.

« Et si c'était moi qui te déshabillais, ce soir ? Qu'en penses-tu ? »

Tibère n'en pensait rien. Il était trop surpris. Et Mimi ne l'était pas moins. Enfin, il se passait de l'imprévu. Sans réfléchir, surtout pas, elle lui retira sa veste qu'elle accrocha au dossier d'un des petits fauteuils.

« Un petit strip-tease, ça te dirait ? »

Sans attendre, elle dénoua la cravate, déboutonna la chemise... Et là, elle hésita. Intriguée par le plaisir qu'elle éprouvait, et par un début d'angoisse, elle laissait ses mains se promener sous la chemise, parcourir la poitrine lisse, taquiner les petits tétons.

« Fais comme je faisais, Tibère. Tu te souviens, quand vous adoriez mon corps ? Donne-moi le tien. Mets tes mains derrière ta nuque. Non, ne retire pas ta chemise ; c'est moi qui m'occupe de tout... Mets simplement tes mains derrière ta tête, et ne bouge plus. C'est toi, le jouet, ce soir... Et moi, je joue avec toi... Et tu sais avec quoi j'ai envie de jouer. Devine, petit pervers, devine... »

La voix de Mimi n'était qu'un murmure. Elle attira un des fauteuils, le plaça devant Tibère et s'y installa. Voici donc Tibère debout devant elle qui est assise, et elle qui déboutonne un à un, en prenant tout son temps, les boutons de sa braguette. Quand elle l'eut entièrement ouverte, elle marqua une pause, s'interrogea pour savoir ce qui lui donnerait le plus de plaisir. Dégrafer la ceinture, laisser le pantalon tomber aux pieds de Tibère, lui baisser son slip ? Il serait assez ridicule, ainsi, et ce serait amusant de l'humilier en tripotant ses attributs virils alors qu'il serait en chemise, cul nu, pantalon aux chevilles. Eh bien non, ce serait beaucoup plus excitant, et c'est ce qu'elle fit, de glisser sa main dans la braguette et de chercher sa queue

et ses couilles, sous le slip.

Elle se servit même de ses deux mains, pour bien s'emparer de toute sa virilité.

« Il bande ? » demanda Gilles.

« Mais non, figurez-vous ! Je dirais même qu'il est plutôt mollasson... Voyez vous-même... »

Tout d'abord, elle sortit du pantalon la verge blanche et lisse, qui n'était plus tout à fait mollassonne, mais qui ne bandait par pour autant. Quand elle l'eut sortie, elle fit apparaître les couilles. À peine velues, les couilles. Couvertes d'un duvet roux. Ai-je dit que Tibère était roux ? Un roux fade, vaguement blondasse. Et la peau était très blanche, d'une blancheur qui donnait à ses bijoux de famille un aspect fragile.

« C'est encore un enfant, Gilles, je l'avais presque oublié. Voyez, il n'a presque pas de poils aux testicules... Voyons un peu ce qui se cache sous la capuche... »

Lentement, très lentement, soutenant les couilles d'une main, Mimi, de l'autre, fit reculer la peau de la verge, et le prépuce dénuda lentement, très, très lentement, le gland. Ce n'était certes pas la première fois que Mimi voyait ce gland, mais ce soir, c'était différent, ce gland lui appartenait, c'est avec lui qu'elle s'amusait. Elle acheva de retrousser reculer la peau, jusqu'à ce que le prépuce se rabatte à sa base qu'il étrangla d'une collerette rouge. Et Tibère, les mains derrière la nuque mais les yeux baissés, pouvait voir lui-même comme son gland se congestionnait au bout de sa verge.

Il bandait, maintenant ; et les mains de Mimi s'amusaient tout leur soûl, elles rabattaient le prépuce, puis le faisaient à nouveau reculer. À chaque réapparition du gland, il devenait plus rouge, il grossissait. Tibère se dandinait pour accentuer les sensations que lui procuraient les doigts de Mimi, ce qui la faisait rire. Elle éprouvait un délicieux sentiment de revanche. C'était son tour, à lui, d'être un morceau de viande, de se faire consommer, et la satisfaction teintée de cruauté que ça lui donnait la surprenait.

« Oh oui, on aime ça, hein, se faire tripoter la quéquette par une dame. Petit vicieux, oh, tu peux te tortiller ! Ah, tu ne fais plus ton fier, hein ? »

Après l'avoir tourmenté plusieurs minutes, quand il fut bien énervé, Mimi se décida à le mettre entièrement nu. Elle prit beaucoup de plaisir à le déshabiller. Elle lui retira même ses souliers. Et quand il fut nu comme un ver, devant elle, les mains derrière la nuque, ce fut un plaisir différent qui l'envahit, et un autre désir. Il lui fallait autre chose que des agaceries pour assouvir la faim qui s'éveillait en elle ; ce n'était plus seulement avec ses mains qu'elle voulait s'approprier ce corps d'éphèbe. Elle en avait envie entre ses cuisses, maintenant, et la

question qu'elle se posait était de savoir de quelle façon elle allait pouvoir le consommer. De quelle façon elle allait pouvoir le dévorer, « se l'envoyer ».

Ce fut la présence du garde qui lui fournit la solution.

« Oh, vous savez quoi, Gilles ? Vous allez me le donner ! C'est vous qui allez me le donner ! Vous vous souvenez comme vous avez fait, quand vous m'avez donnée à lui pour qu'il se dépucelle dans mon trou ? Mettez-vous derrière lui et soulevez-le en le tenant sous les genoux... Ce sera son tour d'être offert en pâture ! Voilà, comme ça... Oh que ça me plaît ! N'ayez pas peur de bien lui écarter les cuisses... C'est ce qu'il y a entre elles qui m'intéresse... »

Elle applaudit en riant quand Gilles s'avança pour lui proposer la bite de l'adolescent, dont elle reprit possession. À nouveau, elle joua à faire disparaître et reparaître le gland ; à nouveau, elle lui tâta les couilles.

« Vous devriez peut-être vous mettre en tenue, vous aussi, suggéra Gilles, et retirer cette robe ridicule... Et il faudrait peut-être que vous vous mettiez debout pour que votre con soit à bonne hauteur... Vous n'aurez plus qu'à prendre sa queue d'une main, à vous ouvrir le vagin de l'autre... Et moi, je le pousserai pour que vous le fassiez entrer en vous... Ensuite, vous le prendrez par les fesses et c'est vous qui ferez le va-et-vient... À moins que vous ne préfériez que ce soit moi qui le fasse aller et venir d'avant en arrière comme à l'escarpolette, et vous vous agripperiez à mes épaules... En somme, ce serait alors comme si je vous baisais avec sa bite... »

« Je vous remercie pour vos conseils, mon cher Gilles. Mais il n'est pas question que je retire ma robe, vous vous rincerez l'œil un autre jour... Je me mettrai à table tout habillée. Et quand j'aurai envie d'absorber ce ridicule bâton de viande avec la bouche poilue que j'ai au bas du ventre, il suffira que je retrousse le devant de ma robe, sans rien vous montrer... Et vous n'aurez rien à faire, je me chargerai de tout ! Je suis assez grande pour manger toute seule... »

Mais pour le moment, Mimi n'était pas pressée de se mettre la queue de l'éphèbe entre les cuisses ; chaque chose en son temps ; elle préférerait d'abord le savourer autrement. Autrement dit, avec sa bouche du haut. C'est une envie qui trotte dans sa cervelle depuis quelque temps.

Si paradoxal que ça paraisse, au cours de ses anciens amusements avec Gilles, et ensuite au cours des séances d'adoration avec Tibère, si elle s'était souvent fait lécher, en revanche, elle n'avait encore jamais mis un pénis dans sa bouche. Elle était curieuse de savoir à quoi ça ressemblait.

Elle demanda donc à Gilles de soulever Tibère un peu plus, de façon que ses parties sexuelles se trouvent à environ cinquante centimètres

de son visage ; et de la sorte, elle fit à nouveau émerger le gland au bout de la tige et tira la langue pour le goûter prudemment. Elle n'était pas du tout sûre d'aimer ça, sucer un homme. Mais il y avait dans le gland de Tibère quelque chose de si délicat, il était d'un rose si cru, presque nacré, qu'il avait tout d'une friandise. Après l'avoir goûté, intriguée par la saveur vaguement alcaline de la muqueuse, elle consentit à entourer doucement le gland de ses lèvres. Elle avait fermé les yeux pour mieux analyser ce qu'elle ressentait. Au début, ce fut une sorte de baiser ; un baiser très mouillé, certes ; mais ce n'était pas encore une pipe. Ce fut très progressivement qu'elle engloutit la totalité du gland, et même une bonne partie de la bite.

Et ça ne lui déplut pas du tout, loin de là, d'avoir ça dans la bouche ; de faire tourner sa langue autour pour bien se l'approprier. Et quand, sans qu'elle l'ait vraiment décidé, ça devint de la succion, qu'elle aspira vraiment en elle ce morceau de viande insolite, un simple va-et-vient suffit, comme magiquement, à transformer l'opération : d'un coup, ce qu'elle ressentit, ce fut presque de l'amour. De l'amour pour ce morceau de viande si sensible ! Quelque chose qui ressemblait au rapport d'une mère avec un nourrisson à qui elle donne le sein, sauf que c'était elle qui tétait, et que le sein, c'était la bite.

Quand deux mains se posèrent sur ses cheveux, elle rouvrit les yeux et vit le visage que l'adolescent inclinait vers elle pour la regarder le sucer. Ce visage n'avait jamais été aussi enfantin ! Les coins de sa bouche s'étaient affaissés comme s'il était sur le point de pleurer, et ses mains caressaient les cheveux de Mimi, au même rythme que les glissements de la bouche autour du gland...

Et quand ça jaillit enfin dans sa bouche comme du lait qui s'échappe d'un téton, ce fut au tour de Mimi de retomber en enfance et de se nourrir de lui, de boire sa sève qui jaillissait par pulsions successives et qu'elle avalait au fur et à mesure, comme si elle ingurgitait sa substance. Quand ça cessa de gicler, et que la verge se ramollit, elle continua à comprimer le gland entre ses lèvres, et appuya dessus de sa langue, l'écrasant sur son palais, pour aspirer de sa chair flasque les dernières gouttes de sa vie... et cela se transforma en une forme d'agonie... elle sentit le gamin mourir dans sa bouche...

Que faire maintenant de cette chose sans vie, de ce mollusque qui pendouillait entre les cuisses de Tibère ? Il n'y avait plus rien à en tirer et lui, Tibère, n'était plus bon à rien... alors, elle repoussa des deux mains son corps inutile et se leva du fauteuil. Comprendant qu'elle en avait fini avec l'adolescent, Gilles le remit sur ses pieds. Il vit du coin de l'œil que Mimi s'essuyait la bouche du dos de la main, puis qu'elle s'apprêtait à partir. Mais à peine avait-elle fait deux pas qu'elle revenait droit sur lui, Gilles, tandis que Tibère, aussi flasque

que son pénis, s'affalait mollement dans le fauteuil qu'elle venait de quitter.

« Vous ne bougez pas, dit Mimi au garde. Vous ne dites rien, vous ne faites rien. C'est bien compris, Gilles ? »

Le guidant vers le fauteuil, elle le fit s'y asseoir. Puis elle lui ouvrit son pantalon et fit sortir sa queue. À son habitude, il bandait. Elle put donc l'enfourcher, en lui faisant face, et, sans rien lui montrer de sa personne, glisser une main sous sa robe pour introduire sa bite dans son vagin. Après quoi, elle ne le baisa pas, non, disons qu'elle se baisa avec sa bite ; le tenant par les épaules, elle prit le trot sur lui, faisant coulisser son vagin autour de lui. Lui avait deviné ce qu'elle voulait ; il avait posé ses bras sur les accoudoirs et la laissait se servir de lui. Car il ne s'agissait de rien d'autre ; on ne pouvait pas dire, en effet, qu'elle le possédait. Elle l'utilisait : sa queue n'était qu'un outil avec lequel elle ramonait son vagin. Par la suite, elle lui répéterait souvent que le corps de Tibère était pour elle l'objet du désir, mais que lui, Gilles, n'était que l'instrument du plaisir.

Cela dit, ça ne lui faisait ni chaud ni froid, à lui, du moment qu'il pouvait fourrer sa bite dans un trou humide et chaud, et s'y vider les couilles...

À un moment, prise d'un caprice lubrique, voulant retarder le plaisir, elle le sortit de son vagin et lui coiffa le gland de son anus, puis, laissant la pesanteur faire son office, elle s'empala dessus, l'engloutit dans son cul...

Ce faisant, elle ne lui accordait pas le moindre regard ; ses yeux caressaient le corps alangui de Tibère qui venait d'allumer un pétard et qui, la chair en paix, n'était plus qu'un objet décoratif, un bibelot vivant qui ne s'intéressait pas à eux...

Autour d'eux, les bruits de la nuit s'installaient...

Ils ne savaient pas encore, tous les trois, même s'ils commençaient à le pressentir, qu'ils inauguraient une nouvelle phase de leurs relations. Certains des soirs qui suivraient, Gilles et Tibère ne seraient que des bites ; qu'ils laisseraient sortir de leurs pantalons, assis dans leurs fauteuils, un verre à la main, et qu'ils mettraient à la disposition de Mimi. Accroupie devant eux (on peut même dire devant elles) pour les déguster, elle passerait de l'une à l'autre ; eux ne compteraient pas, il n'y aurait plus que leurs bites qu'elle consommerait tantôt de sa bouche du haut,

tantôt de sa bouche du bas...

Le plus souvent, Tibère devrait être nu quand elle arriverait, la première chose qu'elle devrait voir, ce serait son corps nu et lui en train de caresser sa queue pour la lui proposer. D'autres soirs, encore, ils devraient être nus tous les deux, ils seraient les corps d'homme qu'elle viendrait consommer... Mais que ce soit d'une façon ou de l'autre, dorénavant, les jeux étaient faits, Tibère et Gilles seraient ses valets, ses valets et ses proies. Elle viendrait tous les soirs se nourrir d'eux comme un vampire, sous l'arbre qui deviendrait son garde-manger...

*

* *

Et si nous changions de disque ? Si, après ce long séjour sous l'arbre en question, nous allions un peu voir ce qui se passe ailleurs, tenez, du côté de Dame Hermeline, par exemple.

D'ailleurs, en lui rendant visite, il n'est pas dit que nous ne rencontrions pas à nouveau notre ami Gilles ; car vous allez pouvoir constater dans la suite de ce roman qu'il a plus d'une corde à son arc. Et même, mais oui, voyez comme le hasard fait bien les choses, peut-être même que nous croiserons à nouveau ce coquin de Tibère et qu'il n'a pas fini de nous surprendre, nous, même s'il a de plus en plus de mal à surprendre Mimi...

CHAPITRE VII

LE MARTINET N°8

« À quoi pensez-vous, Hermeline ? » demanda Mme Grimaldi.

Perdue dans ses pensées, la secrétaire sursauta. Elle ne chercha pas à mentir.

« Aux deux visiteurs d'avant-hier, Madame... ceux de l'hypothèque... »

Elle baissa le nez sur son clavier, les joues roses. Mme Grimaldi sourit d'un air amusé.

« Et votre culotte ? Elle vous rentre toujours dans la fente ? »

Hermeline acquiesça d'un geste bref, les yeux baissés.

« Vous pouvez l'enlever, nous n'en aurons plus besoin ce soir, Hermeline. Le visiteur que j'attendais n'est pas venu... »

Mme Grimaldi bâilla derrière sa belle main et s'approcha de la fenêtre. L'après-midi touchait à sa fin. Elle vit le garde chargé du courrier, Gilles, le vaguemestre, qui traversait la pelouse de son pas martial, avec ses belles bottes de cuir rouge bien astiquées qui flambaient dans les derniers feux de l'après-midi. Elle sentit un pincement dans ses entrailles et ses narines frémissaient. Derrière elle, Hermeline se déculottait. Elle l'entendit fourrer sa culotte dans un tiroir, puis se rasseoir.

« Vous pouvez ranger le bureau et rentrer m'attendre dans mon appartement ; je vous garderai peut-être avec moi cette nuit, Hermeline. Je me sens un peu de vague à l'âme... »

« Bien, Madame. »

« En attendant, je vais aller faire une promenade hygiénique dans le parc, histoire de prendre un peu d'air... »

Hermeline eut un sourire entendu. Elle avait bien vu de quelle façon la directrice avait suivi du regard la silhouette du vaguemestre, qui s'éloignait entre les arbres. Se retournant vivement, Mme Grimaldi surprit son expression.

« Qu'avez-vous à prendre ce petit air supérieur, Hermeline, quand je dis que j'ai envie de me dégourdir les jambes ? »

Le sourire de la secrétaire s'effaça et une lueur apeurée passa dans ses yeux.

« Allez décrocher le martinet numéro huit... et mettez-vous en

position sur le bureau ! Je m'occuperai de vos fesses quand je reviendrai de ma promenade. »

« Le huit, Madame ! s'écria Hermeline en ouvrant des yeux effrayés. Oh, non, je vous en prie, pas le huit ! Les lanières sont beaucoup trop grosses ! Et elles sont encore neuves, le cuir est raide, il mord de façon atroce ! »

« Tant mieux ! Cela vous apprendra à sourire d'un air finaud ! »

Toute penaude, Hermeline alla tirer du placard un énorme martinet flambant neuf, un véritable chat à neuf queues. Le maître bottier attaché à l'établissement venait de le confectionner tout spécialement, sur les instructions expresses et détaillées de la directrice : il s'agissait du martinet destiné à traiter les cas rebelles. Hermeline alla le poser sur le bureau. Puis elle interrogea la directrice d'un regard suppliant.

« Eh bien, qu'attendez-vous ? Il faut tout vous dire ? Allons, en position ! À genoux sur mon bureau, robe troussée sur les reins, le cul entièrement découvert, tourné vers la fenêtre, et n'ayez pas peur de vous cambrer et d'écarter les fesses, pour que votre nature soit bien ouverte... Le front appuyé sur le buvard, absolument immobile, vous attendrez mon retour ! C'est une position particulièrement propice à la méditation ; vous pourrez réfléchir à loisir sur les inconvénients de certains sourires. Je veux vous trouver bien ouverte et prête à être fouettée quand je reviendrai... Même si je ne reviens que dans la nuit. Si vous trouvez le temps long, vous n'aurez qu'à penser que vous faites un exercice de yoga ! »

Sanglotante, Hermeline retroussa donc son épaisse jupe de tweed, montrant son gros sexe glabre dont les lèvres épilées laissaient dépasser les nymphes.

« Au moins, Madame, laissez-moi fermer la fenêtre, plaida-t-elle. (Le bureau se trouvait au rez-de-chaussée.) Vous n'avez pas oublié que les jardiniers doivent élaguer les rosiers de la façade... Ils vont certainement me voir, curieux comme ils sont ! »

« Et après ? Que voulez-vous que ça me fasse, s'ils voient votre cul ? »

Mme Grimaldi eut un petit rire espiègle. C'était bien son tour !

« Je suppose qu'ils se rinceront l'œil, et que les rosiers seront particulièrement bien taillés autour de la fenêtre du bureau ; que voulez-vous, quand un homme voit un cul de femme, il le regarde, c'est dans la nature des choses. »

Mortifiée, Hermeline, la croupe nue, escalada le bureau. Elle s'y agenouilla, puis se prosterna comme un musulman en prière, le cul tourné vers la fenêtre. Amusée, Mme Grimaldi remarqua que ses fesses, encore marquées par les coups de martinet des deux envoyés de la banque, rosissaient d'émotion. La nature protubérante d'Hermeline, sur les lèvres rasées de laquelle repoussaient quelques poils follets,

bâillait comme une grosse huître de chair rosâtre. Le clitoris était entièrement visible ; il s'érigait lentement. La salope commençait déjà à s'exciter...

« Je la fouetterai jusqu'au sang à mon retour, pensa Mme Grimaldi. Cela lui apprendra à se surveiller ! »

« Madame... au moins, fermez la porte à clef... »

« Et pourquoi donc ? Je ne vois pas pourquoi j'empêcherai quiconque de profiter de la situation... votre nature ouverte est à qui veut la prendre, voilà ce que j'ai décidé ce soir. Et vous connaissez les consignes, quand vous attendez la punition, Hermeline ? Si quelqu'un entre dans le bureau, vous devez garder la pose. Vous ne devez vous retourner sous aucun prétexte pour voir de qui il s'agit. Celui qui se servira éventuellement de vous doit rester totalement inconnu. Pour lui, vous n'êtes qu'un trou, ne l'oubliez pas ! Il n'est pas dit que je n'enverrai pas un client s'en servir... »

« Oh, Madame ! Je vous en supplie... c'est si humiliant... »

« Quoiqu'il vous fasse, vous ne devez pas vous retourner. Vous ne devez pas chercher à savoir de qui il s'agit. »

Hermeline ravala un gémissement de honte. Mme Grimaldi enfila son loden, puis, avant de quitter le bureau, elle vint ouvrir des deux mains la vulve d'Hermeline. D'un doigt qu'elle fit aller et venir dans la fente, elle la branla pendant quelques secondes. Quand elle vit que le clitoris était entièrement érigé et que la mouille commençait à baver, elle claqua du plat de la main une fesse de sa secrétaire, y imprimant la marque de ses doigts.

« Et je vous interdis de vous tripoter en mon absence, compris ? Vous ne vous touchez pas : ce sont les autres qui vous touchent. »

« Oh, Madame... que vous êtes méchante avec moi ! » sanglota Hermeline.

Mouillant son index, Mme Grimaldi le lui vissa dans l'anus le plus loin possible, pour vérifier l'absence de tout hôte indésirable. N'ayant rien rencontré, elle ressortit son doigt et caressa le beau derrière rose de son esclave. S'inclinant, elle posa un léger baiser dessus.

« À tout à l'heure, ma chérie, dit-elle doucement. Pensez à ce que je vous ferai à mon retour... et à ce que je vous permettrai de me faire... »

Ravalant ses sanglots, Hermeline ferma les yeux.

Comme elle traversait la pelouse, Mme Grimaldi aperçut au bout de l'allée le jardinier et son aide qui arrivaient avec leurs brouettes. Elle fit semblant de ne pas les voir et se tourna vers la fenêtre par laquelle on pouvait admirer le cul somptueux d'Hermeline qu'illuminait glorieusement le couchant.

« N'oubliez pas que vous êtes punie, Hermeline ! Et que vous n'avez pas le droit de bouger ! » dit-elle d'une voix qui portait loin.

Elle eut le temps de voir, du coin de l'œil, les deux hommes se dissimuler derrière une haie. Un sourire aux lèvres, elle se dirigea vers le parc, dans la direction qu'avait empruntée le vaguemestre. À peine eut-elle disparu que les jardiniers sortirent de leur cachette, et, s'efforçant de faire le moins de bruit possible, se dirigèrent vers la fenêtre du bureau...

CHAPITRE VIII

OÙ IL EST QUESTION DES KILOS SUPERFLUS DE KAREN...

ET D'UNE CAROTTE

Ce jour-là, Kokoschka, la préfète de discipline, avait décidé de faire nettoyer à grande eau et aux détergents le vestibule et l'ancienne salle de classe désaffectée où l'appariteur donnait souvent rendez-vous à ses favorites. Aussi, Max, ne pouvant disposer du cul de Karen dans les lieux habituels, fuyant les odeurs de Javel, avait entraîné celle-ci dans les cuisines de l'institution. À cette heure-ci, en début d'après-midi, les filles de cuisine, ayant achevé de faire la vaisselle, étaient montées se reposer dans leurs chambres, sous les toits.

« Nous serons mieux ici pour faire un brin de causette, mademoiselle Scott. Allons nous asseoir derrière cette table. Si quelqu'un arrive, nous aurons le temps d'aviser. »

L'appariteur avait désigné à l'héritière une chaise de paille derrière la table de la cuisine. Sur cette table, dans un panier de métal, quelques kilos de carottes attendaient le couteau des éplucheuses.

« Est-ce bien prudent, cher Max ? demanda Karen, en montrant les carottes. Les filles vont certainement revenir d'un moment à l'autre pour éplucher les légumes de la soupe ! »

« Elles font leur sieste, à cette heure. Et si jamais elles descendent, vous n'aurez qu'à baisser votre jupe ! »

Karen lui lança un coup d'œil en coin.

« Baisser ma jupe, Max ? Mais je croyais qu'il s'agissait d'un entretien... Il faudra donc que je la relève ? »

Souriant d'un air goguenard, l'appariteur tira la chaise et s'y installa. Puis il fit signe à l'Américaine de venir s'asseoir sur lui. Elle s'approcha en hésitant.

« Sur vos genoux, Max ? » demanda-t-elle coquettement.

Avec une moue mutine, elle s'apprêta à poser ses fesses sur les cuisses de l'appariteur.

« Mais que faites-vous, idiot ? lui demanda celui-ci, en lui donnant une tape sur le derrière qui la fit sursauter. Est-ce ainsi qu'une future épouse bien dressée s'assoit sur un monsieur ? Ne vous ai-je pas appris que vous devez me tourner le dos... et relever votre robe avant de vous asseoir sur moi ? »

« Oh Max... minauda Karen, mais... je croyais que nous devions simplement parler... voyons... et si une fille de cuisine entrait ? »

« Elle vous verrait assise sur mes genoux, comme une gentille amoureuse avec son amoureux. La table vous cachera le bas du corps... »

Avec une moue chagrine que démentait la lueur sournoise qui venait de s'allumer dans ses yeux, Karen tourna donc le dos à Max et releva sa robe au-dessus de ses fesses nues ; puis, reculant, elle plia les genoux pour s'asseoir à califourchon sur lui. Pour cela, se doutant de ce qu'il avait en tête, elle veilla à ne le faire qu'avec une infinie lenteur. De sorte que Max, qui bandait déjà comme un diable, ait le temps d'ouvrir sa braguette et de sortir son pénis. Il prit alors à pleines mains les fesses somptueuses de son élève préférée, et les écarta pour bien dégager l'anus. Tenant ainsi la croupe de Karen, il la guida vers sa virilité. Dès qu'elle sentit le gland toucher sa chair, Karen se souvenant qu'elle devait toujours jouer les pudibondes, Karen, donc, poussa un petit cri scandalisé.

« Oh, Max... vous avez sorti votre pénis ! Vilain pervers que vous êtes... comme il est dur ! Vous avez donc des pensées lubriques ? »

Écartant les cuisses pour mieux s'ouvrir, elle faisait en sorte de faciliter l'opération et venait de coiffer de son vagin l'extrémité du pénis quand Max, qui avait autre chose en tête, la souleva à nouveau et la propulsa de quelques centimètres vers l'avant de façon que son gland se pose sur l'anus. Elle eut alors, comme chaque fois qu'il s'apprêtait à l'enculer, le rituel soubresaut indigné.

« Mais... Max... protesta-t-elle... vous... vous trompez de trou... »

Sans se donner la peine de répondre, Max lui introduisit son gland dans l'anus, et, quand ce fut fait, il la prit par les hanches pour bien l'empaler. En un instant, Karen, ravie, se retrouva donc assise sur lui avec le pénis enfoncé dans le cul jusqu'à la garde.

« Max... oh, vous êtes un vilain... savez-vous que la sodomie est interdite par l'Église ? Mon Dieu, si mon daddy me voyait... »

Chaque fois qu'il l'enculait, elle convoquait son daddy pour qu'il assiste au sacrilège. Rien ne l'excitait autant qu'imaginer qu'il pouvait la voir se livrer à la débauche...

Glissant les mains sous le corsage de Karen, Max empoigna ses belles mamelles. Dès que ses doigts lui pincèrent les tétins et tirèrent dessus comme pour la traire, elle soupira et ses entrailles se relâchèrent, se faisant onctueuses pour mieux envelopper l'intrus qui les profanait.

Sur la table, près du panier de carottes, une bouteille de vin rouge entamée voisinait avec deux verres. Les filles de cuisine avaient dû l'oublier là. Tout en prenant ses aises dans le cul plantureux de Karen, Max lui désigna un verre. Docile, elle se pencha pour le remplir. Dans

sa main, la bouteille tremblait légèrement. Quand elle avait un pénis dans l'anus, Karen se sentait délicieusement sale, et elle en éprouvait une sournoise satisfaction qu'elle s'efforçait de se cacher, car son éducation puritaine lui avait appris qu'il s'agissait d'une pratique contre nature. Ayant rempli le verre, elle le tendit par-dessus son épaule à l'homme qui insultait aussi délicieusement son « troufignon », et elle s'en versa un pour elle. Boire du vin rouge dans une cuisine en se faisant enculer par un individu de basse caste, voilà qui était pour elle le comble du vice (et du raffinement) !

D'une main hésitante, elle porta le verre à ses lèvres et but une gorgée. Dans son cul, elle sentait la verge dure de Max bouger doucement, comme un gros serpent raide. Elle ne parvenait pas à savoir comment il s'y prenait, car il restait parfaitement immobile, mais elle sentait le gros cylindre de chair coulisser doucement d'avant en arrière, et son derrière s'ouvrait avec délices, comme une fleur que butine la trompe d'un énorme papillon. Cette comparaison qui lui vint à l'esprit la fit pouffer stupidement. Le vin commençait à produire son effet.

« Pourquoi riez-vous, mademoiselle Scott ? demanda poliment Max. Cela vous fait rire qu'on vous encule ? »

« Oh, Max... pas du tout... ça me scandalise, au contraire ! Si je ris, c'est à cause du vin... il me monte à la tête... et ça me fait penser à des bêtises... »

« Quel genre de bêtises ? Allons, parlez ! Vous savez qu'une future épouse ne doit rien cacher à l'homme qu'elle laisse jouir de sa chair... »

Dans les mains de Max les seins lourds de Karen s'épanouirent. Elle soupira, et cela produisit un relâchement dans ses entrailles ; si bien que Max eut l'impression qu'il s'enfonçait encore plus loin.

« Je pensais à Gaspard, Max. Vous savez ? L'éducateur physique ! »

« Le prof de gym ? Ce connard ? Et alors ? Pourquoi pensiez-vous à lui ! »

Karen fit une moue chagrine et se versa un autre verre de vin. La veille, à la pesée, qui avait lieu en public, dans le gymnase, et qui était effectuée une fois par semaine sous la surveillance de Mme Grimaldi, de Kokoschka, la préfète de discipline, et de la secrétaire Hermeline, Karen, qui avait tendance à manger trop de sucreries, avait accusé une augmentation de poids de deux kilos. Chaque semaine, en effet, les futures épouses étaient pesées comme des pouliches, et l'on vérifiait leurs mensurations. Pour cela, elles devaient se mettre intégralement nues, en présence de l'éducateur physique, Gaspard, et ce dernier, ainsi que la directrice et ses assistantes, prenaient ensuite leurs mensurations : tour de poitrine, tour de taille, tour de hanches.

À se sentir ainsi nues et tripotées en public par Gaspard et Mme

Grimaldi, qui ne se gênaient pas pour émettre des commentaires désobligeants sur leur anatomie, les futures épouses étaient tout émoustillées. Ensuite, dans les douches, sous prétexte de se savonner mutuellement, elles se masturbaient l'une l'autre en se confiant ce qu'elles avaient éprouvé en sentant les mains de l'éducateur sur leurs seins ou sur leurs fesses. Et surtout en voyant ses yeux salaces plonger dans leurs secrets les plus intimes.

« Ma chère, quand il vous mesure le haut des cuisses, il a une façon de vous regarder le sexe, cet homme... Madame Grimaldi ne s'aperçoit-elle donc pas qu'il s'agit d'un obsédé ? »

« C'est comme moi... chaque fois qu'il me mesure la poitrine, il en profite pour me peloter les seins... Et il le fait ouvertement ! Je vous assure, c'est horriblement gênant d'être traitée de la sorte... Obligée de se montrer nue à un homme qui ne sera jamais votre mari ! Et qui n'a pas les yeux dans sa poche... »

« Ni les mains ! Ma chère, si j'osais vous demander... »

« Vous voulez que je vous frotte le dos ? »

« Si ce n'est pas abuser... Oh, ce maudit Gaspard m'a mise dans un état... »

Pour bien se faire frotter le dos, la fille se penchait en avant, et les mains de la savonneuse descendaient mine de rien vers son fessier. Naturellement, cela ne tardait pas à dégénérer. Les doigts savonneux se faufilaient dans la raie des fesses, puis descendaient encore plus, pénétraient entre les poils.

« Vous voulez que je vous lave la fente vulvaire, ma chérie ? »

« Oh oui... lavez-la-moi doucement... surtout en haut, fouillez bien dans les replis... je vous rendrai la pareille... »

« Voulez-vous que je vous suce ? entendait-on dans la cabine de douche voisine, où les choses étaient déjà nettement plus avancées. Ou préférez-vous que je vous lèche ? »

« Suivez votre inspiration, ma chérie. Oh, quelle tristesse, quand même, à notre âge, d'en être réduites à des jeux de collégiennes... Surtout, enfillez bien la langue au fond, c'est ce que je préfère. »

Bref, ces séances de pesage dégénéraient immanquablement en orgies de vestiaire, mais pour ce qui concernait Karen, le verdict était tombé comme un couperet sur la nuque d'un condamné.

« Deux kilos superflus, mademoiselle Scott. Je veux qu'ils aient disparu à la prochaine pesée ! »

« Tu n'as qu'à manger moins de bonbons ! » dit Max, à qui Karen venait de raconter tout ça.

« S'il ne s'agissait que de ça ! Mais madame Grimaldi a exigé que je fasse deux heures de jogging et de gymnastique amaigrissante tous les après-midi, avec ce maudit Gaspard ! Au lieu d'herboriser dans la garenne pour la leçon de botanique, comme les autres élèves... »

C'était d'autant plus contrariant, expliqua Karen (en s'ouvrant le plus qu'elle pouvait), que ce diable de Gaspard avait une étrange façon de lui faire faire son jogging. Tout d'abord, pour bien voir fondre sa graisse à vue d'œil et pour bien étudier le fonctionnement de sa musculature, il exigeait, figurez-vous, dear Max, qu'elle fasse son jogging et sa gymnastique nue comme un ver.

« Il te fait courir à poil ? Déconne pas. Complètement nue ? Oh, le fumier. Pour sûr qu'il doit se rincer drôlement l'œil. Mais dis-moi, toi, telle que je te connais, ça ne t'excite pas un peu ? »

« Oh, *my dear* Max, cela me rend terriblement honteuse, vous n'avez pas idée ! Quand je cours devant lui, dans les allées du parc, et que je sens mes seins et mes fesses sautiller... Je ne peux pas vous dire l'impression que ça me fait ! Mais je ne vous ai pas tout dit, Max chéri. Si encore il se contentait de regarder, mais il me touche ! »

« Il te touche ? Oh, l'ordure ! Toucher une fille toute nue, qui court devant vous... Eh bien, dis donc, il ne s'emmerde pas, ce fils de pute ! »

Karen sentit la verge de Max vibrer au fond d'elle comme s'il s'apprêtait à éjaculer. Elle retint son souffle et s'affaissa contre lui, tout amollie.

« Il me touche, haleta-t-elle, parfaitement... Pour vérifier, qu'il dit ! Il me tâte pour voir si ma graisse fond bien. Et c'est surtout ici qu'il me tâte. »

De la main, Karen se toucha la fesse, puis la poitrine.

« Et même, le croiriez-vous ? Souvent il me tâte entre les cuisses, devant, en plein sur mes parties sexuelles ! Je n'osais pas vous le dire, mais les parties sexuelles, c'est ce qu'il me tâte le plus souvent, et le plus longtemps. Avez-vous idée de ça ? Je trouve qu'il me tâte vraiment beaucoup, cet éducateur physique. Je vous assure, ce n'est pas normal. Et c'est très gênant pour moi, car, vous me connaissez, je ne suis pas de bois, et il me sexuellement excite... je veux dire, il m'excite sexuellement, comprenez-vous ? Sensuelle comme je suis devenue avec tout ce que vous me faites faire ! Et ensuite, il abuse de la situation. Comme vous... »

Poursuivant ses confidences sur la gymnastique amaigrissante que lui faisait faire Gaspard, Karen expliqua à Max qu'il l'obligeait très souvent, entre deux tours de jogging, alors qu'elle baignait dans sa sueur, à se coucher sur la pelouse et à relever les jambes pour pédaler dans le vide. Lui se mettait bien en face pour la regarder faire. Karen se sentait horriblement honteuse (disait-elle), de se démenier ainsi toute nue sous les yeux de cet homme vêtu d'un survêtement de sport. Quand elle avait bien pédalé, il lui demandait d'écartier les cuisses le plus possible, très lentement, puis de les ramener l'une contre l'autre. Et de recommencer... Les ouvrir... très lentement... le plus possible...

rester ainsi, ouverte, en comptant jusqu'à dix, très lentement, puis les ramener... et recommencer...

C'était un exercice très éprouvant. Surtout quand Karen devait rester avec les cuisses bien écartées et que Gaspard, pour s'assurer qu'elle faisait correctement son exercice s'accroupissait devant elle, les yeux fixés sur sa corolle béante. Évidemment, se sentir regardée à cet endroit stratégique, s'exhiber d'une manière aussi impudique devant lui, faisaient qu'elle mouillait à profusion.

« Pourquoi regardez-vous mes parties sexuelles comme ça, Gaspard ? se plaignait-elle d'une voix étranglée. Cela me gêne atrocement, vous savez ! »

Il lui expliquait que c'était pour voir si ses orifices conjugaux s'ouvraient correctement. Une future épouse doit avoir le vagin souple.

« Cela vous excite donc, mademoiselle Scott ? » demandait-il.

« Évidemment que cela m'excite... Oh, je vais me plaindre à madame Grimaldi. Ce n'est pas correct de me faire faire des mouvements aussi indécents... toute nue ! »

« Alors, expliqua-t-elle d'une voix tremblante à Max, il m'autorise à masturbate... à masturbationner... à me... »

« À te branler, quoi ! »

« Voilà, c'est ça, à me branler devant lui, pour calmer mon excitation sexuelle. Et, pendant que je masturbe, figurez-vous, il regarde ce que je fais. Il ne quitte pas des yeux mes doigts et mon sexe. C'est affreusement gênant pour ma pudeur, Max, vous devez bien l'imaginer. Être obligée de solliciter *my clit in front of him*... solliciter mon clitoris devant lui... C'est honteux, honteux, d'obliger une jeune fille à faire des choses aussi « inconvenantes ! »

Toute rouge, haletante, s'appuyant des avant-bras sur la toile cirée de la table afin de soulever légèrement sa croupe, puis de la rabaisser, de façon à bien sentir coulisser la verge de Max dans son anus, Karen poursuivait ses confidences scabreuses. Elle avait bu un troisième verre de vin et ne mesurait plus très bien la portée de ses paroles. Souvent, apprit-elle à Max, l'éducateur physique ne se contentait pas de la regarder se masturber devant lui. Il venait la masturber lui-même, des deux mains, afin de « vérifier » le bon fonctionnement de ses « organes de reproduction ».

Il prétendait qu'elle n'avait pas à s'en formaliser, qu'il était un éducateur physique, une sorte de médecin, en somme. Chez le médecin, les femmes se laissent bien toucher le vagin ? Ici, c'était la même chose. Et pour bien vérifier que son vagin était en bonne condition, il en venait même à payer de sa personne en y introduisant son pénis.

« Déconne pas ! Il te baise ? »

« C'est bien l'impression que j'ai, moi aussi, mais lui prétend que non, il dit qu'il fait l'acte conjugal avec moi... d'une façon uniquement thérapeutique... pour vérifier que je me comporte correctement... et, en le faisant, il me pose des questions... est-ce que je sens bien le pénis... est-ce que j'éprouve des sensations érotiques... est-ce que je préfère qu'il enfonce dans le vagin ou qu'il frotte sur le clitoris... Je lui réponds, bien sûr, puisqu'il s'agit d'un examen médical. Mais je vous assure, Max chéri, c'est affreusement gênant, car j'ai bien l'impression qu'il me baise, pour parler comme vous ! J'en suis toute révolutionnée dans l'anatomie ! Et c'est encore pire quand il me sodomise pour tester l'élasticité de mon anus, c'est encore pire, Max, je suis morte de honte ! »

« Mais tu jouis quand même, non ? »

Karen baissa la tête ; elle sentait le pénis de Max aller et venir entre ses fesses ; en ce moment aussi, elle éprouvait du plaisir. Le plaisir excuse-t-il tout ?

« Certes que j'ai du plaisir... C'est bien le plus humiliant de la chose ! Beaucoup de plaisir, Max. Beaucoup plus qu'avec le garçon que je dois épouser quand je rentrerai à Boston, mon stage terminé ! Croyez-vous que je suis anormale ? »

« J'en suis intimement convaincu, mademoiselle Scott ! »

« Oh, vilain Max, vous me taquinez toujours, et moi je marche. Vous parlez d'un ton si sérieux, quand vous taquinez moi que je sais plus si c'est du lard ou du cochon. Ici, les hommes français, comme Gaspard et vous... vous êtes tous d'affreux taquins qui profitez de moi... parce que je suis trop gentille ! »

« Est-elle vraiment aussi gourde que ça ? Ou se paie-t-elle ma tête ? »

Voilà ce que Max se demandait, de son côté. Par moments, elle lui faisait perdre pied. Il avait l'impression de voir pointer une furtive lueur malicieuse dans les candides yeux bleus de son ingénue lubrique. Et il se demandait si, en fait, le dindon de la farce, ce n'était pas lui, Max ? S'il n'était pas, comme Gaspard, qu'un pantin dont cette riche héritière à la sexualité corrompue se servait pour amuser sa libido ?

Et ça le rendait fou, Max, car il n'était pas loin d'en tomber amoureux !

Alors qu'il s'interrogeait ainsi, avec sa bite dans le cul de Karen, la porte s'ouvrit, et Lulu, une des éplucheuses de service, entra dans la cuisine. En découvrant Karen assise à califourchon sur l'appareteur, elle eut un rire vulgaire.

« Alors, l'héritière, on vient se faire tripoter par la valetaille ? » lança-t-elle.

Karen tira pudiquement sa jupe sur ses genoux pour cacher ses cuisses et pinça les lèvres de mépris. Elle détestait cette Lulu, petite blondasse bouffie, au nez retroussé, qui avait une coquetterie dans l'œil. Elle et l'autre souillon, Fifi, une brune aux dents de lapin, exécraient les jeunes bourgeoises qui fréquentaient l'établissement. Par leur faute, les hommes qui travaillaient ici ne s'occupaient pas de leurs charmes à elles autant qu'elles l'auraient souhaité.

« Oh, tu peux tirer ta jupe sur tes genoux... si tu crois que je sais pas ce qu'il est en train de te faire, tu te trompes. Et si j'allais le dire à la préfète, hein, que vous faites des cochonneries dans la cuisine ? »

Cramoisie, Karen se demandait comment se tirer d'une situation aussi gênante. Peut-être que si elle se levait lentement, la verge de Max glisserait discrètement de son anus comme un étron, et qu'il aurait le temps de la rentrer dans son pantalon. Mais voilà, alors qu'elle commençait à appuyer sur ses pieds pour se dégager, elle sentit, effarée, qu'il la retenait par les hanches. Avec un mauvais sourire, Lulu était en train de choisir une grosse carotte dans le panier. Elle se mit à l'éplucher, grattant la peau fine avec le couteau. Quand la carotte fut entièrement nette, elle la montra à Karen.

« Paraît que t'as des kilos superflus, m'a dit Gaspard, ricana-t-elle. Tu devrais te mettre au régime carotte... rien de tel pour maigrir ! »

« Je déteste les carottes ! » laissa tomber Karen, affreusement mortifiée à l'idée que Lulu savait parfaitement ce que Max était en train de lui faire. Mais déjà, elle sentait se rallumer l'ignoble curiosité...

Qu'allait-il se passer, maintenant ?

« Tu as tort, dit Lulu, en s'approchant, l'énorme carotte à la main. Tu as tort... »

Elle montra la pointe effilée du légume à Karen.

« Tu as tort, et si tu ne veux pas que j'aille raconter à madame Grimaldi ce que tu fais... tu vas me laisser te le montrer ! »

Tombant à genoux devant la chaise, elle souleva la jupe de Karen. Celle-ci, poussant un cri perçant, voulut la rabaisser. Mais voilà que ce traître de Max, se faisant le complice de la domestique, lui saisissait les poignets.

« Tiens-la bien, Max, mon chou, gloussa Lulu, en louchant de bonheur. Que je voie un peu sa petite boutique poilue de fille riche ! »

Elle releva la robe de Karen au-dessus du nombril et avança le cou pour bien regarder ce qui se passait entre ses cuisses. Le sexe ouvert s'offrit alors à ses yeux ravis, cerné de délicats poils blonds lisses comme du duvet d'oiseau. Quelle belle fente vermeille elle avait, cette garce d'Américaine. Baissant la tête, elle gloussa d'aise en constatant

que Max la prenait par l'anus, ce qui laissait le vagin disponible. Ouvrant les lèvres de la vulve de Karen, elle introduisit le bout de la carotte dans le vagin de cette dernière. Puis, avec un rire égrillard, elle commença à pousser.

« Oh... Oh... »

Horriifiée, Karen sentait la carotte entrer en elle. Entre ses fesses, la verge de Max était brûlante. Un voile rouge passa devant ses yeux.

« *Oh my God...* chevrota-t-elle, *oh my God...* oh comme je suis abjecte ! Comme je suis infâme ! Si mon daddy savait ça... Je laisse une fille de cuisine mettre une carotte dans mon pussy pendant qu'on me sodomise ! »

Lulu faisait aller et venir la carotte, l'enfonçant chaque fois un peu plus.

« Tu vas voir, lui disait-elle, avec un sourire presque amoureux, tu vas voir... c'est très bon pour le teint, les carottes... Moi, chaque fois que je les épluche, je me fais un petit massage interne. Y a rien de meilleur pour la santé des filles qu'une grosse carotte fraîche bien raide ! »

CHAPITRE IX

UNE ROSE POUR HERMELINE

Comme des chiens à l'arrêt, les deux jardiniers, bouche bée, restaient pétrifiés devant l'incroyable spectacle. Prosternée sur le bureau de la directrice, la robe retroussée, la secrétaire, Dame Hermeline, exposait avec une tranquille obscénité son cul plantureux et ses orifices les plus intimes.

« Tu vois ce que je vois, Titi ? » chuchota Philémon, le plus vieux des deux, qui était atrocement bossu.

Quant à ce garnement de Tibère, que nous avons vu plus haut poursuivre son éducation amoureuse, il aurait dû être dégrossi, après avoir partagé Mimi de Champigny avec Gilles, eh bien, cela ne l'empêchait pas d'avoir, lui aussi, les yeux qui sortaient de la tête.

Il faut dire que le petit cul distingué de Mimi faisait pâle figure devant la croupe plantureuse de la secrétaire et tout ce que laissait voir l'impudeur de sa posture. S'y ajoutait une certaine crainte, vu qu'Hermeline était leur supérieure

hiérarchique, et que c'était à elle, chaque semaine, qu'ils venaient réclamer leur enveloppe.

« Elle attend que la directrice vienne la fouetter ! »

« Et comment sais-tu cela, toi ? » demanda le bossu avec méfiance.

Tibère parut regretter d'avoir parlé trop vite ; il se mordit la lèvre et avoua :

« Un soir, j'ai entendu Hermeline crier d'une drôle de façon... Je suis venu voir ce qu'elle avait. Les persiennes étaient fermées, mais on peut voir par les fentes... Elle était comme maintenant, sauf qu'elle avait même retiré le haut, Philémon, toute nue, qu'elle était, et vous auriez dû voir cette paire de nichons qu'elle a ! Et la directrice la fouettait sur le cul avec une baguette ! »

Philémon ravalait sa salive.

« Ensuite, poursuivit à voix basse l'adolescent, la dirlo l'a fait se retourner, et elle l'a fouettée sur les seins. Elle obligeait Hermeline à les lui tendre, en les tenant dans ses mains. Elle criait, qu'est-ce qu'elle gueulait ! Mais ce n'est pas tout... »

Tibère baissa encore la voix.

« Continue ! » fit le bossu, d'une voix rauque.

Pendant qu'ils chuchotaient ainsi, les deux hommes dévoraient du regard le cul de la secrétaire. Ses genoux étaient tellement éloignés l'un de l'autre, elle creusait les reins d'une manière si effrontée, qu'aucune parcelle de son intimité la plus secrète ne pouvait échapper à leurs regards. Sa nature épilée, grande ouverte, s'écarquillait comme une large plaie rose d'où surgissaient les pétales des nymphes. Au-dessus, l'anus s'arrondissait, point de chair rose au centre d'une auréole couleur de vieux bronze. Ce qui fascinait le plus les deux hommes, c'était l'absence de poils sur les organes sexuels de la secrétaire. Sa grosse vulve était aussi chauve qu'un sexe de petite fille, mais scandaleusement hypertrophiée.

« Après lui avoir bien fouetté les seins, la directrice l'a fouettée entre les cuisses... sur la fente. Hermeline criait comme une folle, mais elle se laissait faire... et après... »

« Après ? »

« Vous allez pas me croire, Philémon ! »

« Dis toujours... »

« Eh bien, la directrice a retiré sa robe, elle s'est mise toute nue, et elle s'est couchée sur Hermeline, mais dans le sens contraire. Je pouvais pas voir ce que lui faisait Hermeline, mais je voyais très bien ce qu'elle faisait, elle ! Elle lui léchait la fente, c'est comme je vous le dis. Elle la lui écartait avec les doigts, et elle enfilait sa langue dedans ! »

« Oh, bonne mère, soupira le bossu. Alors, comme ça, tu as vu la patronne à poil. Et tu l'as vu se gouiner avec celle-là... »

Il resta songeur, ses yeux émerveillés fixés sur la large entaille de chair mauve qui béait entre les cuisses de la secrétaire.

Les deux hommes avaient parlé à voix très basse, mais Hermeline, qui avait l'ouïe fine, avait vaguement perçu un bruit de murmure. Un frisson lui parcourut l'échine et elle sentit sa « nature » devenir brûlante. Elle en était sûre, on était en train de la regarder par la fenêtre. Et ils étaient au moins deux, puisqu'ils parlaient... Elle ravala un sanglot de honte et ses fesses se crispèrent d'émotion, puis se relâchèrent aussitôt quand elle comprit l'inutilité de ce réflexe. Comment aurait-elle pu dissimuler ses orifices dans une position pareille ? Elle sentit ses seins s'alourdir et toute sa chair fut parcourue de picotements diaboliques.

Les manifestations physiques de ses émotions n'avaient pas échappé aux deux voyeurs. En effet, Hermeline se trouvait en plein sous la lampe du plafonnier que sa garce de patronne avait allumé avant de sortir (je ne veux pas que vous ayez peur dans le noir, ma chérie), et la lumière crue éclairait les moindres détails de son anatomie secrète.

« Elle sait que nous sommes ici, chuchota Philémon. Elle a dû nous entendre... t'as vu comme elle a serré le trou du cul ? »

« Et maintenant... elle l'ouvre encore plus ! » s'extasia Tibère.

Ils échangèrent un clin d'œil de connivence, puis Philémon se gratta la gorge, et, à voix très distincte, s'exclama :

« Ma parole, je rêve ! Qu'est-ce que je vois là ! Mais c'est la lune en plein jour ! »

La secrétaire sursauta violemment et poussa un cri désolé. Mais elle ne changea pas de position.

« Allez-vous-en ! Vous n'avez pas le droit de rester là. Allez-vous-en immédiatement, vous m'entendez ! »

« Nous en aller ? rétorqua le bossu, mais, ma chère dame, si vous voulez pas qu'on regarde votre cul, rien ne vous empêche de fermer la fenêtre. Si vous la laissez ouverte, c'est que vous voulez le montrer. Et si vous le montrez, on le regarde... »

Cette argumentation sans faille laissa la secrétaire muette. Les joues en feu à l'idée du spectacle qu'elle offrait, elle se mordit sauvagement les lèvres.

« T'as vu ça, Titi, entendit-elle, cette cochonne s'est rasé la fente. On lui voit tout, absolument tout ! Regarde un peu comme elle est bien ouverte, sa grosse moule ! Et ce petit trou du cul, tout mauve, bien écarquillé, il te fait pas envie ? »

« Moi, répondit Tibère, c'est son sexe qui m'intéresse, j'en ai encore jamais vu qui était rasé comme ça... qu'est-ce qu'il est ouvert, dites donc, entre parenthèses, regardez, Philémon, vous avez vu comme on voit bien le trou rouge qui s'enfonce comme un petit tunnel ? »

« C'est vrai, elle n'est pas mal, sa fente, mais... Tu es bien placé pour le savoir : j'ai un faible pour les troufignons. Et veux-tu que je te dise, si elle continue à rester comme ça, je sens que je vais aller m'en occuper, du sien. Car enfin, tu en conviendras ? C'est de la provocation de montrer son trou du cul de cette façon ! »

« C'est vrai ! » admit Tibère, d'une voix qui tremblotait.

Certes, il avait parfaitement entendu la directrice ordonner à sa secrétaire de ne bouger sous aucun prétexte, mais néanmoins, il ne laissait pas de s'ébahir qu'elle continue à s'exhiber aussi effrontément, maintenant qu'elle savait à qui elle avait affaire.

« Vous avez entendu, ma jolie ? fit le bossu, d'un ton vaguement menaçant. Si vous ne baissez pas votre robe et si vous restez comme ça, ne vous en prenez qu'à vous-même ! C'est de la provocation, ni plus ni moins ! Je dirai mieux : c'est un attentat à la pudeur, et ça mérite une punition ! »

« Mais je suis punie, bêla Hermeline d'une voix lamentable. Je n'ai pas le droit de bouger... Oh, je vous en supplie, allez-vous-en, messieurs. C'est atrocement humiliant, pour moi, de savoir que vous

me regardez le... les... mes parties intimes... Oh, mon Dieu ! »

Ce dernier cri lui avait été arraché par le craquement d'une latte du plancher, tout près. Elle venait de réaliser qu'un des deux hommes, sans doute le plus vieux, car il semblait le plus décidé, avait enjambé la fenêtre et était entré dans le bureau. Il devait se tenir derrière, tout près, et sans doute scrutait-il l'intérieur de sa « nature ». Cette idée la révolta, elle sentit une boule brûlante remonter dans son ventre et elle eut l'impression qu'elle allait s'évanouir.

Philémon était entré, en effet ; pour ne pas faire de bruit, il avait retiré ses grosses godasses aux semelles cloutées et, en chaussettes, il était venu s'accroupir devant le bureau. Ses yeux plongeaient avec délices dans les profondeurs du calice sexuel de la femme prosternée.

Il avait le sang à la tête et une lueur de folie scintillait dans ses petits yeux noirs à l'idée que ce soir, au lieu d'enculer son apprenti, comme les autres soirs, il allait se taper ce somptueux cul de femme.

« Une petite feuille de rose, ça ne vous dirait pas ? chuchota-t-il, d'un ton plein d'invite. Juste avec le bout de la langue ? Ici ? »

Son doigt calleux se posa délicatement sur la corolle violette de l'anus. Hermeline poussa un cri strident.

« Je vous interdis, vous entendez ! Vous n'avez pas le droit de me toucher...

Un sourire niais sur les lèvres, le bossu appuya sur la rondelle élastique de l'anus et sentit la chair onctueuse céder. Après une brève résistance, la corolle s'ouvrit, et son doigt entra dans une zone brûlante et avide. Il frémit de délices et enfila son doigt nouveau tout au fond. Comme le cul s'ouvrait docilement ! Il en avait le vertige. Retirant son doigt, il se tourna vers la fenêtre et s'adressa à son apprenti qui se tenait à la fenêtre, accoudé, comme un spectateur dans une loge de théâtre.

« Tas vu comme elle se laisse faire ? Je lui mets le doigt au fond du cul, et elle reste toujours comme ça. Et regarde, dans l'autre trou, maintenant, regarde... »

Réunissant deux doigts, le bossu les introduisit dans l'entonnoir de chair lisse et rose qui délimitait l'orifice vaginal. Ses doigts disparurent en un instant. Hermeline émit un long miaulement désolé. Cette plainte insolite fit rire les deux jardiniers. Philémon retira ses doigts et tira la langue. Saisissant les fesses d'Hermeline, il les écarta le plus possible pour faire s'arrondir l'ouverture de l'anus, et du bout de la langue, il se mit à taquiner la minuscule ouverture. Nouveau gémissement d'Hermeline encore plus désolée.

« Vous n'avez pas le droit, pas le droit... »

La langue pointue pénétrait dans l'orifice. Elle écarquilla les yeux d'horreur. Toute sa chair répondait à l'insidieuse caresse, sa nature mouillait, sa chair fondait... Comment ce phénomène pourrait-il

échapper au salaud qui lui léchait l'anus avec autant de sagacité ?

« Une petite feuille de rose, il n'y a rien de tel pour vous ouvrir l'appétit ! » dit Philémon, d'une voix rêveuse, en regardant se contracter spasmodiquement la petite rondelle rose de l'anus, toute luisante de salive.

Se redressant, il ouvrit son pantalon et produisit une virilité monstrueuse. Son pénis aux veines gonflées ressemblait à un cep de vigne. Il tira sur la peau grisâtre pour dégager le gland, puis s'approcha du beau fessier béant et appuya l'extrémité de sa chair sur la corolle épanouie qu'il venait de lécher. Hermeline retenait son souffle. Au point où en étaient les choses, protester ne servirait à rien. Elle ouvrit donc sa chair le plus possible, en poussant dans son ventre comme pour chier, afin que les choses soient plus faciles et finissent plus vite.

« Vous l'enfilez, Philémon ? » demanda Tibère.

« Comme tu vois, petit... comme tu vois... »

Tirant la grassouillette secrétaire par les fesses, le bossu poussa sa verge raide vers l'avant... et s'enfonça jusqu'aux couilles dans la chair onctueuse qui s'ouvrait à lui. Il émit un râle d'extase. Tudieu, c'était autre chose que le fion du gamin ! Jamais pénétrer un cul ne lui avait donné un plaisir aussi prodigieux. Il en était ébloui. Après un premier resserrement, il sentait la cavité interne s'élargir, puis venait un second goulet qu'il força à son tour, et dans lequel son gland resta délicieusement coincé. C'était chaud, humide, ça palpitait autour de lui, ça l'aspirait.

« Oh, mon Dieu ! » râla-t-il, bien qu'il fût mécréant.

« Oh, mon Dieu... » murmura en écho, avec un accent d'infinie stupeur, la secrétaire.

Et il sentit que, loin de se refuser à l'outrage, elle reculait sa croupe pour être pénétrée encore plus profondément. Il aurait voulu faire durer ce plaisir divin, mais cela lui fut impossible. Une décharge le prit dans les reins, comme un coup de fouet brûlant, et il se vida avec violence dans les tripes de la secrétaire. Elle accueillit la salve d'un petit miaulement ravi et ses ongles griffèrent le buvard du sous-main avec un bruit rêche.

« Oh, punaise... Oh, punaise... » répétait le bossu, en sanglotant presque d'émotion.

Tout tremblotant, il se relira, extirpant son gros sexe flasque d'entre les fesses d'Hermeline. Il contempla l'orifice qui restait béant, tout rose, tout palpitant. Il n'en revenait pas ! Ce n'était pas un rêve ! Il venait bel et bien d'enculer la secrétaire de la patronne. Un peu inquiet, tout à coup, à l'idée

des conséquences possibles, il reboutonna hâtivement son pantalon.

« C'est de votre faute, aussi, madame Hermeline, maugréa-t-il. On

n'a pas idée de montrer son cul comme ça... Si vous le dites à la patronne, je dirai que vous m'avez provoqué ! »

« Je dirai rien, vous pensez bien, répondit sottement Hermeline. Elle me punirait encore davantage ! »

Cela ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

« Vous avez entendu, Philémon ? Laissez-moi y aller moi aussi, supplia Tibère. Puisqu'elle dira rien, autant que j'en profite, non ? »

Comprenant sa bévue, Hermeline se mordit les lèvres. Alors que le bossu enjambait la fenêtre pour sortir, Tibère l'enjambait dans l'autre sens. En un tournemain, il ouvrit son pantalon et extirpa sa jeune virilité.

Son cœur tremblait d'angoisse à l'idée de ce qu'il allait faire. Pour la deuxième fois, il allait pénétrer une femme. Et quelle femme ! Rien à voir avec la gracile créature qui batifolait avec lui sous les branchages, comme une nymphe. L'importance des appas de la secrétaire le sidérait. C'est presque avec crainte qu'il la pénétra. Et voilà ! Un deuxième vagin de femme s'ouvrait à lui... Émerveillé, il entendait Hermeline gémir et sentait son vagin se crisper sur sa queue comme faisait celui de Mimi à l'approche de l'orgasme. Dans un éclair de lucidité, il réalisa que Philémon ignorait tout de ses jeux avec Gilles et Mimi, il était donc censé être puceau...

« Pourquoi pleure-t-elle ? Philémon, feignit-il de s'étonner. Je lui fais mal ? Pourtant, le trou est large, je vous assure... »

« Elle pleure pas, elle jouit. Continue. Donne-lui ce qu'elle veut... »

« Elle jouit ? Que faut-il que je fasse, Philémon ? Ce n'est pas le trou de derrière, si je lui envoie la sauce, elle ne va pas tomber enceinte, quand même ? »

« Une salope pareille ? Tu veux rire... »

« Madame Hermeline... Madame Hermeline... C'est en train de venir... vite... expliquez-moi ce que je dois faire... dois-je me retirer ? Me permettez-vous de laisser sortir ma semence dans votre ventre ? Préférez-vous que je fasse dans l'autre trou comme mon patron ? »

« Tu peux rester, murmura alors la secrétaire, d'une voix honteuse. Je prends la pilule... »

Le bossu s'esclaffa sans retenue, à la fenêtre. Il s'était remis à tailler les roses grimpantes, tout en faisant le guet, dressé sur son escabeau. Il vit son jeune assistant se cambrer, le visage grimaçant, et il entendit râler Hermeline, ce qui le vexa un peu, car elle n'avait pas crié avec lui, puis il haussa les épaules, ce qui fit ondoyer sa bosse, et se fit une raison. Il avait joui, lui, en tout cas ; n'était-ce pas l'essentiel ? Il se sentait les couilles délicieusement vides et l'esprit léger. Ses doigts agiles maniaient délicatement les sécateurs, et les surgeons inutiles pleuvaient au pied de l'escabeau.

Dans le bureau, le jeune Tibère se retirait de la nature humide qui

l'avait si bien accueilli. Pour la remercier, il caressa d'une main respectueuse les larges fesses de la secrétaire qui se couvrirent aussitôt de chair de poule. Puis, rentrant son pénis dans son pantalon, il sortit tailler les rosiers lui aussi.

Tout en les taillant, les deux jardiniers continuaient à admirer la croupe ouverte de la secrétaire. Un mince filet de sperme coulait entre les lèvres de sa nature, laquelle était si écarquillée maintenant qu'elle exposait à la vue toutes ses roseurs internes aux formes bizarres de mollusques.

« C'est quand même bizarrement fait, une femme, feignit de s'étonner Tibère. Vous ne trouvez pas ? »

Philémon se contenta de grogner. Ils avaient entièrement dégagé la fenêtre du bureau, pourtant ils ne se décidaient toujours pas à aller s'occuper des autres fenêtres du rez-de-chaussée.

« On pourra revenir quand la patronne la fouettera, proposa le bossu. Sans doute qu'elle fermera les volets, et qu'on pourra tout voir. Vois-tu, y a rien qui m'excite autant que de voir deux gouines s'amuser entre elles. Surtout quand il y en a une qui fouette l'autre ! »

« Moi, c'est pareil, avoua Tibère. Mais expliquez-moi, Philémon, vous qui avez de l'expérience, pourquoi Dame Hermeline accepte-t-elle d'être traitée de cette façon ? Une femme de près de quarante ans... drôlement bien roulée, et tout. Je comprends pas ! »

« Tu comprends pas ? Et où pourrait-elle trouver une place où on s'occuperait aussi bien de ses fesses, tu peux me le dire ? Et dans la discrétion la plus absolue ! »

« Mais les coups de fouet, Philémon ! Les coups de fouet ? »

« Elle aime ça, ducon ! Les coups de fouet, c'est peut-être ce qu'elle préfère, si bizarre que ça te paraisse. C'est une "marsochiste", ou quelque chose comme ça... c'est des choses qu'elles ont dans la tête, ces femmes-là ; plus on les fouette, et plus ça les excite ! »

Une « marsochiste » ! Quel analphabète, se dit Hermeline. Elle avait envie de rire, maintenant, en écoutant les deux imbéciles. Sa chair était en paix, elle se sentait bien. Elle soupira d'aise, puis frissonna. Sans doute que la « patronne » (comme ils disaient), quand elle aurait fini de s'envoyer en l'air avec Gilles la fouetterait jusqu'au sang à son retour, mais c'était tant pis pour elle ; elle ne l'avait pas volé ; et d'ailleurs, ensuite, Mme Grimaldi saurait bien la consoler...

« Tous les goûts sont dans la nature ! conclut le bossu, jouant les philosophes. Maintenant, je crois qu'il serait plus prudent de quitter les parages... J'aime autant ne pas être là quand la patronne rappliquera... allez, chéri, amène tes petites fesses... »

Mais au dernier moment, une idée cocasse germa dans son esprit. D'un coup de sécateur, il trancha une rose superbe. Puis, délicatement,

il retira les épines tout le long de la tige.

« Va mettre cette fleur dans le vase qui est sur le bureau, dit-il à Tibère. Un petit cadeau pour la directrice. Un humble cadeau de la part de ses fidèles jardiniers... »

Une lueur d'intelligence passa dans les yeux de Tibère. Avec un sourire ravi, il enjamba à nouveau la fenêtre, sa rose à la main, et se dirigea vers le vase de chair blanche qui ornait le bureau. Mouillant de salive la tige de la rose, il l'introduisit dans l'anus d'Hermeline. Elle sursauta de surprise, ne réalisant pas tout d'abord ce qu'on lui faisait. Quelque chose de mince et de souple entra dans son cul. Puis elle comprit...

Une rose, les infâmes salopards lui avaient planté une rose entre les fesses ! La première chose que verrait Mme Grimaldi, en entrant, ce serait cette rose scandaleuse Comment lui faire croire après ça qu'il ne s'était rien passé en son absence ?

« Oh, mon Dieu ! Mais elle va savoir... elle va savoir... Et elle me fouettera encore plus fort ! »

Une délicieuse épouvante s'empara de son corps et elle se mit à pleurer à chaudes larmes, en pensant à ce qui l'attendait. Mme Grimaldi ne lui ferait pas de quartier, quand elle comprendrait qu'on s'était servi d'elle. Entre ses belles fesses blanches la rose rouge tremblait au gré de ses sanglots désespérés. Attiré par son parfum, un papillon de nuit entra dans le bureau en voletant et vint se poser gracieusement dessus.

CHAPITRE X

LES AMOURS DE TIBÈRE ET DE QUASIMODO

Laissons le papillon butiner à loisir la rose d'Hermeline, et suivons les jardiniers qui regagnent leur cabane en échangeant leurs impressions sur la scène qu'ils viennent de vivre. Et Philémon de féliciter son apprenti en lui assenant sur l'épaule une claque à assommer un bœuf :

« Alors, petite crapule, tu es content ? Tu n'es plus puceau ! Tu t'es bien régalé avec le cul de la grosse dame ? Veux-tu que je te dise, moi aussi. Mais ce n'était qu'un début, chéri, ça m'a ouvert l'appétit, tu vas voir maintenant ce que tu vas déguster ! Laisse-moi te dire que tu n'as pas fini de miauler ! »

Le temps est venu, en effet, de révéler au lecteur ce qu'il a peut-être déjà deviné, à savoir que Tibère partageait la couche de Quasimodo (c'est le surnom que les filles qui le détestaient avaient donné au jardinier bossu). Nuit après nuit, depuis qu'il était entré en apprentissage à l'institut, en dépit de sa rage et de son dégoût, il s'était vu contraint de livrer son anus et son « clitoris » aux lugubres caprices de son acolyte...

Précisons qu'il n'avait pas le choix. Son emploi dépendait en effet entièrement du bon vouloir de Philémon, qui avait l'oreille de la directrice. Un mot de lui aurait suffi à le faire renvoyer, et c'était le sort que Tibère redoutait par-dessus tout ! Il se trouvait trop bien, seul garçon de son âge parmi toutes ces filles. Le bossu qui le savait, abusait cyniquement de la situation.

Certes, n'étant pas pédé, Philémon aurait préféré une fille, mais disgracié par la nature comme il l'était, il ne pouvait s'en procurer, alors, comme il avait Tibère sous la main, il faisait avec. Quand il avait bu un bon coup, et obligé le gamin à se maquiller et à s'habiller en fille, il finissait presque par croire que c'en était une.

« Un trou est un trou, pas vrai Titi ? Toi, tu as ton vagin entre les fesses, c'est mieux que rien... »

Au début, bien sûr, il avait fallu dresser le petit. Lui faire comprendre où était son intérêt. À cet âge-là, les garçons que les filles intéressent, et les filles intéressaient visiblement Tibère (il suffisait de voir luire ses yeux quand il en regardait une !), ces garçons-là, donc,

n'aiment guère donner leur cul à un monsieur. Ils se font encore des idées très étranges sur leur virilité, ignorent que sommeille au fond d'eux une petite épouse qui ne demande qu'à se réveiller...

Aussi, au début, avec ses aides, Philémon y allait toujours progressivement. Il tâtait le terrain. Mais avec Tibère, qui était flemmard comme une couleuvre, il n'avait pas gaspillé trop de salive. Sa salive, elle lui avait vite servi à autre chose ! Car il n'avait guère fallu de temps pour que le rouquin entre dans ses vues. Ou plus exactement, le laisse entrer dans son cul.

Chaque fois que le bossu avait envie de se l'envoyer, maintenant, il n'avait qu'un signe à faire. Et l'autre se déculottait. Bien sûr, il faisait plutôt grise mine, le mignon avait sa dignité. Mais après un ou deux verres de pinard, il finissait par y passer.

« Tu as la peau aussi douce qu'une fille ! » lui disait le bossu.

Ce compliment n'était guère du goût de « Titi » qui se rebiffait hargneusement quand l'autre lui passait la main sur la joue.

« Une vraie peau de pêche, ricanait Philémon. Je suis sûr que madame Hermeline n'a pas la peau des fesses aussi douce que toi ! »

Et pour le vérifier, il obligeait Tibère, tout tremblant de rage contenue et de honte, à baisser son pantalon et à lui offrir son cul.

« Viens, ma petite femme, viens plus près, je vais bien t'épouser, ma chérie. Tu vas voir comme tu pourras faire caca sans forcer, demain matin. Ton trou du cul sera encore tout dilaté ! »

Cela se passait généralement à la nuit tombée, quand ils avaient regagné leur clapier. Ils étaient bien tranquilles, là, au fond du potager, pour faire leurs saloperies.

Philémon s'ouvrait l'appétit en compulsant des revues pornos que Maxime, le chauffeur, lui achetait en ville, puis, sous un prétexte, il appelait « Titi » et commençait à « lui chercher des poux dans la tête ».

Il lui reprochait de mal faire son travail, de ne penser qu'aux filles, etc. Tout en lui adressant ces reproches, il s'envoyait des petits coups de vin rouge derrière la cravate.

Cela finissait toujours de la même façon. Philémon annonçait qu'il allait demander à Mme Grimaldi de le renvoyer, car il n'était bon à rien, et Tibère se voyait contraint de mettre sa dignité dans sa poche et de le supplier sans vergogne. Il promettait que dorénavant il ferait de son mieux... pour lui donner « toute satisfaction ».

Avec un sourire odieux, le bossu s'essuyait les lèvres avec le dos de la main et lui faisait signe d'approcher.

« C'est bon, petite fripouille. Je veux bien passer l'éponge cette fois encore. Tu sais que je suis trop bon avec toi, hein, et t'en profites ? Allez, ne boude plus, viens sur les genoux de papa, on va regarder les photos ensemble. Regarde, regarde un peu toutes ces femmes à poil,

ça t'excite pas ? »

Rongeant son frein, Tibère s'asseyait sur le bossu, et tous les deux regardaient les photos obscènes. C'est Tibère qui tournait les pages. Sous la table, les mains du bossu lui caressaient les cuisses. Entre ses fesses, Tibère sentait durcir le sexe du jardinier. Un sentiment de salissure et de dégoût l'envahissait. Il se crispait de rage quand l'autre commençait à lui déboutonner la braguette. Philémon ne se pressait pas, savourant le moment.

Le pantalon glissait aux pieds de l'apprenti. Le slip suivait le même chemin. Et Tibère se retrouvait le cul nu, assis sur les cuisses du bossu qui lui caressait doucement les couilles du bout des doigts.

« Elles sont drôlement grosses, ce soir, tes roubignoles, ma petite femme. Je vais bien te les traire, mon petit Titi. Tu vas voir. Tu vas voir, Philémon va te faire cracher tout ton jus ! »

Il saisissait le pénis érigé entre ses doigts calleux et commençait à masturber son jeune assistant. Et bientôt, en dépit du dégoût que lui inspirait le bossu, laissant ses yeux errer sur les chattes béantes des photos pornos, Tibère sentait le plaisir pointer. Les doigts de Philémon lui taquinaient le gland.

« Tu aimes ça, petite crapule, hein ? Tu es pressé d'avoir la suite ? Pour tailler les rosiers, tu n'es guère doué, mais pour te faire sucer ton petit clito, tu es le champion... allez, lève-toi, crapule, et donne ton sucre d'orge à papa... »

Le sang aux joues, Tibère se relevait et se retournait, Philémon contemplait la jeune verge érigée, avec son bout rouge cerise, et les belles couilles lisses, à peine velues. Pour lui, c'était une véritable friandise, il s'agenouillait comme un homme en prière et se mettait à téter voluptueusement la petite pine pointue du chérubin.

Quoiqu'il en eût, celui-ci finissait par se laisser aller, et son sperme fusait dans la bouche du jardinier. Pantelant de plaisir, des larmes de rage aux yeux, Tibère devait alors se retourner pour donner son cul. Le pire restait en effet à venir.

Tout en chiffonnant le pénis amolli du gamin entre ses doigts, le bossu lui léchouillait l'anus.

« Une vraie petite femme... ricanait-il, entre deux coups de langue, ton trou du cul a le goût du cachou ! Quel délice, ça va être de t'enculer, mon mignon... oui, ouvre bien les fesses... couche-toi sur la table, c'est ça, et soulève bien le cul. Voilà, comme ça, donne-le bien à papa. Papa va t'arrondir la rondelle, ma mignonne ! »

Lui ouvrant les fesses des deux mains, Philémon lui introduisait lentement sa longue verge noueuse dans l'anus. Ce qui emplissait Tibère de rage, c'était de sentir à quel point il s'ouvrait, et comment, à son corps défendant, sous les va-et-vient de la verge dans son cul, l'excitation le regagnait. C'était comme une sale fièvre qui lui

embrasait les couilles, il sentait son cul s'amollir et s'ouvrir, et par-devant, sa bite se remettait à bander.

« Avec toi, y en a pour tous les goûts, le complimentait le bossu, en recommençant à le branler. Tu es monsieur par-devant et madame par-derrrière ! Un garçon pour les filles, et une fille pour les hommes ! »

Certains soirs, se sentant d'humeur particulièrement salace, et quand Tibère avait vraiment un peu trop tiré sa flemme, Philémon l'obligeait à se travestir. Il fermait soigneusement les persiennes et ouvrait une petite mallette de carton mâché qu'il planquait sous son lit.

Il obligeait Tibère à se mettre tout nu, et lui enfilait des bas noirs à résille. Puis il lui mettait des chaussures de femme à talon très haut, de vrais outils de putain. Après quoi, il le maquillait, lui barbouillant les joues de rouge, lui dessinant une grosse bouche obscène, lui noircissant les paupières. Puis il le faisait aller et venir, devant lui, sur ses talons hauts.

Sur un ordre, Tibère devait se branler pour bien faire se raidir « son clitoris ». Puis, le gland décalotté, il devait prendre les postures les plus grotesques. Une jambe en l'air, comme une danseuse de french cancan, il devait offrir son sexe érigé, ses couilles glabres et son anus écarquillé à la curiosité et aux doigts ou à la langue du bossu.

D'autres fois, celui-ci l'embrassait sur la bouche, le barbouillant de salive et de rouge à lèvres. Puis il le faisait monter sur la table et Tibère devait se prosterner dessus, en lui tournant le dos et en écartant ses fesses de ses mains.

(À chacun de ses doigts, ses ongles vernis luisaient comme des pétales de fleur, et des bagues ignobles, de la pacotille, scintillaient !)

Avec le tube de rouge, Philémon lui colorait le trou du cul et les couilles. Cela durait longtemps, il lui enfonçait la langue dans l'anus... Tibère, le visage baigné de larmes, sanglotant de dégoût, s'offrait passivement aux profanations.

Enfin, le bossu se déboutonnait et Tibère devait s'accroupir à ses pieds pour « lui en tailler une ».

« Tu te régales, hein, Titi. Tu me sucés bien, petite pute. On sent que tu aimes ça, la bite, toi ; c'est pas comme les putes de l'autoroute ! Ah, si tu pouvais voir comme tu es jolie, avec tes yeux maquillés et mon mandrin dans la bouche, je suis sûr que tu me remercierais. Tu dois admettre que je te fais des souvenirs, pour plus tard, quand tu seras marié, et que

ce sera ton tour de faire le mec ! Tu sauras exactement ce que ta femme ressentira, quand tu lui demanderas de te sucer le poireau ! Allez, je sens que ça vient. Avale tout, coquin, c'est du belge. Ensuite, on va se reposer un peu et quand j'aurais repris un peu de cœur, sois tranquille, je t'enculerai comme tu en meurs envie ! »

Cela faisait plusieurs mois qu'ils jouaient ainsi au mari et à la femme, ou au client et à la pute ; et pourtant, chaque fois, l'adolescent était toujours aussi humilié. C'est sans doute pour cette raison que Philémon, bien qu'il aimât le changement, ne parvenait pas à se séparer de lui.

C'était si amusant pour lui de voir les mines offensées de cette petite fripouille quand il l'obligeait à dilater son anus pour bien lui donner son cul !

Vous comprenez mieux, après ça, à quel point servir de jouet à Mimi pouvait être pour lui un véritable enchantement. Pour ce qui concerne Gilles, comme je l'ai dit plus haut, il avait d'autres cordes à son arc.

CHAPITRE XI

MADAME EST SERVIE

À l'instar de l'appariteur, il recrutait ses favorites parmi les pensionnaires. Maxime, le chauffeur, et lui, qui emplissait outre son emploi de garde, la fonction de vaguemestre, régnaient sur un véritable harem. Tout un cheptel de jeunes délurées était à leur disposition. Autant de jouets dont ils en usaient à leur fantaisie, comme de vrais pachas.

Comme Max, ils avaient parfois dû exercer certaines pressions morales pour convaincre les élues de leur cœur de leur accorder leurs faveurs. La plupart du temps, pour parvenir à leurs fins il leur suffisait de menacer ces jeunes personnes de révéler à leurs parents certains écarts de conduite, et l'affaire était entendue.

Mais il arrivait qu'ils aient recours à des manœuvres plus subtiles... et qu'ils en viennent à attirer leurs futures proies dans des pièges soigneusement élaborés. Voyons un peu, à titre d'exemple, comment Gilles, le vaguemestre, s'y prend pour dresser ses batteries.

La personne sur laquelle il a jeté son dévolu est une toute nouvelle arrivée, pas encore au fait des usages de la maison. Elle s'appelle Amandine Chartier, est âgée d'un peu plus de dix-huit ans, et son père, qui est avocat, l'a bouclée ici pour l'éloigner de son amant, un autre avocat, maître Ferdinand Laurel, grand amateur de fruits verts.

Il y avait déjà six semaines qu'Amandine avait été séparée de son amant et qu'elle se morfondait à Sainte-Estèphe, quand Rébecca, la délatrice préférée de Gilles, était parvenue à lui extirper ses confidences, après une séance de frotti-frotta carabinée entre filles. Les confidences sur l'oreiller, c'était la grande spécialité de Rébecca. Quand elle avait bien léché une nouvelle, quand elles s'étaient bien frottées, vulve contre vulve, cette dernière finissait toujours par lui révéler ses petits secrets. Petits secrets que Rébecca allait ensuite négocier avec les gardes, en échange de leurs faveurs.

Voilà donc comment Gilles avait été mis au courant.

Vous allez lire maintenant comment il entama les hostilités. Ou, si vous préférez, comment il amorça sa future proie. Assise sur un banc du jardin, au crépuscule d'un beau jour de mai (ce fameux soir, justement, où l'on vient de voir Dame Hermeline se faire orner l'anus

d'une rose), ladite Amandine était occupée à lire un gros manuel sur la meilleure façon d'élever ses enfants. Cette lecture ne l'enchantait guère, vous vous en doutez, et elle bâillait à se décrocher la mâchoire en laissant ses beaux yeux errer sur la pelouse

À l'autre bout de la pelouse, les jardiniers, Philémon et son aide, taillaient les rosiers de la façade. Un peu intriguée, Amandine les avait regardés entrer à tour de rôle par la fenêtre dans le bureau de la directrice, d'où ils étaient ressortis un peu plus tard, en échangeant des plaisanteries qui paraissaient beaucoup les amuser. Mais elle était trop loin pour entendre ce qu'ils se disaient, et à vrai dire, cela ne l'intéressait pas beaucoup.

Elle avait auparavant vu passer la directrice, Mme Grimaldi, qui semblait rire sous cape, ce qui était assez surprenant, car c'était une personne assez sévère. Et maintenant, c'était le vaguemestre, Gilles, l'un des trois gardiens, celui qui était chargé de distribuer le courrier, qui attirait son attention. Il était en train de revenir par l'allée centrale, après être allé ramasser le courrier du soir dans la boîte. Amandine ne nourrissait guère d'illusions, il n'y en aurait pas pour elle, car ses parents la boudaient depuis son aventure avec maître Laurel, et celui-ci était bien trop prudent pour lui écrire ici, sachant qu'il arrivait qu'on ouvre le courrier des filles avant de leur donner leurs lettres.

Cependant le garde arrivait, assez bel homme, dans son genre, mais un peu trop vulgaire au goût d'Amandine. Il avait son chien, un dogue allemand, en laisse, et il s'éventait avec les lettres qu'il tenait à la main.

Amandine, pour éviter d'avoir à lui parler, fit mine de se plonger dans sa lecture. Quelle ne fut pas sa surprise quand le garde s'arrêta devant elle. Levant les yeux sur lui, elle constata qu'il observait les deux jardiniers occupés à tailler les rosiers grimpants sur la façade de l'ancien couvent.

Puis il jeta un prudent coup d'œil dans la direction opposée et, mettant la main dans sa poche, il en tira une lettre pliée en quatre qu'il tendit à Amandine.

« C'est pour vous, chuchota-t-il. De la part de maître Laurel. »

Entendant ce nom, Amandine se sentit pâlir d'émotion. Tout d'abord, elle ne comprit pas. Puis elle réalisa que la lettre n'avait pas de timbre. Elle se dit aussitôt que l'avocat avait dû soudoyer le garde pour en faire son messager.

« Vous connaissez maître Ferdinand Laurel ? » s'étonna-t-elle naïvement.

À son tour, elle glissa un coup d'œil prudent vers les jardiniers.

« J'ai eu des petits ennuis avec la justice, autrefois, expliqua modestement Gilles, et c'est maître Laurel qui

m'a défendu. Depuis, nous sommes restés en contact. C'est grâce à sa recommandation que madame Grimaldi, la directrice, m'a engagé comme garde. Je lui en suis très reconnaissant. »

« Mais... cette lettre... »

« Il me l'a remise ce matin pour vous. J'attendais de vous trouver seule pour vous la remettre discrètement ; maître Laurel m'a bien recommandé d'être très prudent. »

N'en écoutant pas davantage, Amandine, le cœur battant, ouvrit la lettre. Elle fut assez surprise de constater qu'elle était tapée à la machine et qu'elle n'était pas signée. Puis elle se dit que son amant avait sans doute jugé plus prudent de faire ainsi. La lettre, très brève, lui disait qu'il ne l'oubliait pas, qu'il n'avait rien oublié des instants merveilleux qu'ils avaient partagés, mais qu'il fallait laisser agir un peu le temps. Afin de discuter de certaines choses avec elle, en tête à tête, l'avocat lui fixait un rendez-vous galant dans le parc pour un soir de la semaine suivante.

« J'ai hâte de t'embrasser partout ! » terminait-il. Et dans un post-scriptum, il ajoutait :

« Tu peux faire une confiance aveugle à Gilles, c'est un ami à moi. »

Comme la lettre était ouverte, Amandine en déduisit que Gilles l'avait lue. Elle leva les yeux sur lui, un peu gênée.

« Mais... comment pourra-t-il entrer ? » s'étonna-t-elle en toute naïveté.

« Cette nuit-là, c'est moi qui serai de garde, expliqua Gilles. J'ouvrirai la petite porte à votre ami et je le conduirai dans le garage de la directrice. Vous pourrez vous asseoir dans sa voiture... et y faire ce que vous avez à faire. »

Ses yeux eurent une lueur narquoise. Amandine sentit ses oreilles tiédir.

« Mais... c'est impossible... moi-même, je n'ai pas le droit de quitter ma chambre... »

L'émotion faisait trembler sa voix. Tout cela était si soudain ! Gilles luiigna de l'œil.

« Ne vous mettez pas en souci pour ça... La surveillante de votre étage, Ingrid, est une bonne copine. Je m'arrangerai avec elle. »

La rougeur d'Amandine s'accroissait. Elle sursauta. Au fond de l'allée, on apercevait la directrice, Mme Grimaldi, dans son tailleur noir. Elle arrivait d'un bon pas. Gilles l'avait vue, lui aussi. Il fronça les sourcils.

« Merde, la patronne. Soyons naturels... ce soir-là, continua-t-il, il faudra vous comporter exactement comme d'habitude, pour ne pas attirer l'attention. Les mouchardes ne manquent pas. Méfiez-vous surtout de Rebecca, c'est la pire de toutes. Vous n'aurez qu'à mettre votre chemise de nuit et vous coucher comme si de rien n'était. Essayez même de dormir. On viendra vous réveiller dès que votre ami

sera dans les murs. C'est moi qui me chargerai de tout. Et maintenant, rendez-moi cette lettre, je sais qu'elle n'est pas signée, mais il vaut mieux que je la brûle. Dans ces affaires, moins il y a de preuves, et mieux c'est ! »

Sans lui laisser le temps de réagir, il lui prit la lettre des doigts et la fourra dans sa poche. Puis il se rendit à la rencontre de la directrice, et Amandine vit qu'il lui remettait du courrier. Ils étaient trop loin pour qu'elle puisse entendre leur conversation mais Amandine crut remarquer que Mme Grimaldi la regardait avec un curieux sourire en coin.

Toute gênée, elle se leva, en serrant son gros livre de puériculture. S'efforçant d'avoir l'air parfaitement naturel, elle se dirigea vers les courts de tennis qu'on venait d'éclairer pour une séance en nocturne.

« Alors, avait demandé Mme Grimaldi. Comment se présente l'enfant ? »

« Comme une lettre à la poste, répondit le garde. Dans quinze jours cette petite me mangera dans la main. Je lui mitonne un piège à ma façon. Il sera temps pour vous de découvrir le pot aux roses... et de vous amuser avec elle comme il vous plaira. »

« Tu es une crapule, tu sais ça ? dit Mme Grimaldi. Une belle crapule... »

« Nous sommes tous des crapules, vous la première ! » rétorqua Gilles, avec son plus gracieux sourire.

Ils observaient la jeune Amandine qui s'éloignait, toute songeuse, son gros livre sous le bras.

« Viens m'enculer, dit soudain Mme Grimaldi, d'une voix rauque. Une sale envie m'a prise dans le ventre, tout à l'heure, quand je t'ai vu passer, avec tes bottes neuves. Vite... Tu vas m'enfiler par le cul, debout, comme une chienne. »

« Les chiennes se font saillir à quatre pattes ! »

« Moi, je suis une chienne à deux pattes. Tu m'enculeras donc sur deux pattes. Dépêche-toi... Il me la faut tout de suite, bien au fond du cul ! Et tant pis s'il y a de la merde ! »

Ces mots d'une tranquille vulgarité, la belle Mme Grimaldi les prononçait d'une voix harmonieuse et posée, avec un calme presque serein. Par moments, Gilles trouvait qu'elle attigeait un peu, la dirlo ! Il n'était tout de même pas l'étalon de service ! Il rendit donc un peu de mou à la laisse, et le dogue allemand, tirant sur son collier, l'entraîna vers un fourré. Feignant d'être emporté par le chien, Gilles suivit le mouvement, se laissant entraîner. Mme Grimaldi ne put cacher son dépit ; elle pinça les lèvres et ses beaux yeux lancèrent un éclair ; mais elle se domina presque tout de suite, et, ravalant sa contrariété, elle lui emboîta le pas.

« Cela te plaît de me faire courir derrière toi, hein, salopard ? Ne t'imagines surtout pas que je suis une de tes petites salopes ! »

Le chien se jeta dans un fourré. Il avait senti une odeur, sans doute. Gilles le suivit. La directrice suivit Gilles. Mais une fois qu'ils furent à l'abri du feuillage, Gilles, d'un coup de laisse, freina l'élan du dogue qui s'étrangla de fureur. Sans s'occuper des protestations furieuses de l'animal, le garde attachait la laisse à une basse branche, puis, sans même un regard pour la femme qui l'avait suivi, il déboutonna sa braguette. Il en sortit son pénis déjà à demi raide. La directrice, en tailleur noir, son loden sur les épaules, ses lettres à la main, le regardait faire d'un air impatient. Elle jeta un coup d'œil dans l'allée et interrogea Gilles du regard. Il tira sur la peau de sa verge et découvrit son gland.

« Ici ? demanda Mme Grimaldi. On serait mieux dans mon bureau, non ? Hermeline est déjà en position. On pourra la fouetter ensemble. »

« Hermeline m'ennuie, c'est trop facile, avec elle, répondit Gilles. Et puis, vous avez le feu au cul, non ? Éteignons l'incendie tout de suite ! »

Il lui indiqua une basse branche, presque horizontale.

Mme Grimaldi hocha la tête et posa ses lettres sur l'herbe.

Elle laissa le loden tomber de ses épaules, puis elle retroussa la jupe de son tailleur au-dessus de ses hanches, dénudant son cul. Elle ne portait pas de culotte, ses bas noirs étaient maintenus à mi-cuisses par des jarretelles roses. Ses fesses, très pâles, assez lourdes, bougèrent quand elle se dirigea vers l'arbre. Elle avait les hanches rebondies, la taille très marquée, et cela rendait encore plus excitante l'importance inattendue de son cul. Gilles, en regardant sa croupe nue, se masturbait d'une main blasée. Quand sa verge fut bien raide, il cracha sur son gland.

« Montrez-moi votre moule. »

La directrice, impassible, se retourna et écarta les cuisses pour s'exhiber. Son sexe épilé bâillait comme une large blessure rosâtre entre les lèvres gonflées. Le clitoris pointait.

« Branlez-vous. »

« Tu exagères, tu sais... »

Elle commença néanmoins à se masturber, les yeux fixes, la bouche entrouverte. Elle pinçait son clitoris, le tortillait rageusement dans tous les sens. Gilles s'approcha. Elle appuya ses fesses nues à la basse

branche et souleva un genou, en tenant sa cuisse d'une main par-dessous. Gilles la pénétra en prenant son temps.

« Vous êtes trempée », constata-t-il.

Il parlait d'un ton très froid, avec une sorte d'ennui.

« Je mouille toujours, haleta la directrice, quand je sais qu'on va me baiser. »

Elle commençait à perdre la tête.

« Mais là, vous êtes particulièrement mouillée, ça dégouline sur mes couilles. »

« Tu n'as qu'à me prendre par le cul, je ne mouille pas derrière. »

Gilles ressortit sa bite. La directrice se retourna et se penchant par-dessus la branche, elle y appuya son ventre, fit basculer son buste, laissa sa tête descendre. Elle sentit que Gilles lui écartait les fesses. Elle poussa un cri enroué quand il commença à lui lécher l'anus. Il tirait très fort sur ses fesses, y imprimait ses doigts, lui faisant exprès un peu mal. Quand enfin il se redressa et lui fourra le gland dans le trou, elle se mordit les lèvres jusqu'au sang et ses ongles griffèrent l'écorce du tronc. Gilles ne la ménagea pas. Il s'enfonça dans son cul, tout au fond, jusqu'à ce que ses couilles se collent aux lèvres béantes de la vulve.

Il s'immobilisa alors, savourant ce moment où il était le maître de sa patronne. Il l'entendait respirer très fort.

Fouillant dans ses poches, il y trouva ses gants. C'étaient des gants de cuir, des gants de motard, très épais. Il les enfila. La directrice tremblait, en attente. Quand elle sentit la froideur hostile du cuir sur la chair de ses fesses, elle soupira d'angoisse et son anus eut un spasme violent. Il se crispa soudain sur la pine de Gilles, mais, bientôt, comme le garde lui claquait méchamment la croupe, son orifice se dilata à nouveau et devint tout onctueux. La bite, un instant immobilisée, recommença à coulisser dans le rectum. Des deux mains, comme s'il jouait du tam-tam, Gilles se mit à la fesser allégrement. Il commença doucement, puis pressa le rythme, et plus il accélérail, plus il frappait fort. Bientôt les fesses de la directrice prirent la couleur d'un coucher de soleil. Les gants de cuir claquaient bruyamment sur la peau échauffée, les fesses dansaient en tous sens, allaient et venaient, s'aplatissaient, rebondissaient. Et tout en la fessant ainsi, Gilles allait et venait dans son cul.

Il pensait qu'il avait bien de la chance de faire un métier pareil. Il pouvait enculer la directrice, il pouvait s'envoyer toutes les pionnes, et même, quand il avait trouvé le moyen de leur forcer la main, la plupart des jeunes bourgeoises que leurs parents avaient bouclées ici. Cela ramena ses pensées vers la jeune Amandine. Il se promettait beaucoup de plaisir avec cette fille. Elle avait ce petit air plein de morgue des filles des quartiers riches ; c'était particulièrement excitant

de leur rabattre leur caquet et de les obliger à se conduire comme des traînées.

Cependant, il continuait à jouer du tam-tam sur les fesses de la patronne. Quand il les eut rendues cramoisies et qu'elle l'eut supplié d'arrêter, « ayant le cul en feu », Gilles se contenta de l'enculer, posément, tout en lui écrasant le clitoris par-dessous, de son doigt ganté. Mme Grimaldi geignait, haletait, feulait, le suppliait, se démenait. Puis, après un spasme furieux, elle reprenait provisoirement ses esprits et, sans que Gilles cesse pour autant de l'enculer, toujours au même rythme régulier, elle s'entretenait avec lui des affaires du collège, en s'efforçant de parler avec la plus parfaite froideur. Ce comportement pervers enflammait son esprit compliqué et cela se communiquait à son cul que Gilles n'avait pas cessé de pourfendre. Un orgasme effroyable la fit enfin panteler et elle se mit à pisser bruyamment ; aux cris et aux râles qu'elle poussait, au bruit de la pisse sur les feuilles mortes, il comprit qu'elle avait enfin son compte. Aussi, il se laissa aller à son tour et, marmonnant la phrase sacramentelle « Madame est servie », il lui lâcha son sperme au fond du cul, non sans crier lui-même, d'une voix rauque et énervée.

En un instant, assouvie, Mme Grimaldi retrouva son quant-à-soi. Elle se releva, essuya avec un mouchoir la sueur qui mouillait son visage et s'accroupit pour finir de pisser, haut troussée, cuisses bien écartées. Des filaments de sperme pendillaient entre ses fesses. Elle péta pour se vider et le sperme fusa de son cul en faisant des bulles.

Quand elle en eut chassé la plus grande partie, elle se torcha et rabaissa sa jupe.

« Qu'est-ce que tu m'as mis, sale bête, soupira-t-elle voluptueusement. J'ai certainement des gerçures à l'anus. Il va falloir qu'Hermeline me lèche pour les cicatriser... Tiens, voilà pour toi... Tu l'as bien mérité. »

Elle tendit un billet au garde qui l'empocha sans façon. Chaque fois qu'elle avait recours à ses services, elle le payait.

« Et toi aussi, tu as joui ! Comme tu as crié en éjaculant ! »

Elle lui caressa la joue du bout des doigts. Impavide, Gilles se laissa faire. Il savait qu'il ne fallait jamais la contrarier après qu'elle lui avait donné son cul. Elle ne perdait pas pour autant le sens de ses prérogatives. Elle était la patronne, et lui, le lardin.

Elle le regarda dénouer la laisse du chien. Elle attendit qu'il sorte le premier du couvert, et lui fasse signe que la voie était libre. Mais à peine était-il dans l'allée qu'il revenait promptement en arrière. Au même moment, elle entendit quelqu'un qui courait, en respirant très fort. Elle interrogea le garde du regard.

« C'est notre ami Gaspard, expliqua flegmatiquement Gilles. Il est en

train d'entraîner sa pouliche pour le Grand Prix ! »

CHAPITRE XII

KAREN FAIT DU JOGGING

(UNE SÉANCE DE « STIMULATION » SEXUELLE)

Entendant quelqu'un arriver en courant, Amandine se précipita derrière le tronc d'un énorme marronnier. Elle venait de prendre conscience, un peu tard hélas, que dans sa hâte à s'éloigner de la directrice et du vaguemestre, bouleversée qu'elle était par la lettre de son amant, elle avait, en dépassant les courts de tennis, tourné sur la gauche, au lieu de prendre à droite.

Or, sur la gauche, se trouvait la partie du parc où les nouvelles pensionnaires n'avaient pas le droit de se rendre. Elle n'avait jamais très bien compris pourquoi il y avait là une zone interdite. Jusqu'à ce jour, elle ne s'en était pas approchée, suivant le règlement à la lettre. Fallait-il que la lecture de sa lettre l'ait perturbée. Sans s'en rendre compte, elle s'était enfoncée assez loin sous le couvert des arbres quand elle réalisa sa bétise. Et voilà que deux personnes arrivaient en courant droit sur elle. Elle ne les voyait pas encore, car l'allée était très étroite et bordée de haies épaisses, en outre elle était très sinueuse, mais elle les entendait, ils étaient deux, à en juger par leurs voix. Un homme et une femme.

Ils couraient l'un derrière l'autre. La femme courait devant, l'homme à ses trousses.

« Oh, je vous en supplie, Gaspard, disait, tout essoufflée, la voix féminine, qui avait un accent américain très prononcé. Ne m'obligez pas à courir plus vite... cela me fait mal aux seins ! Ils ballottent dans tous les sens... »

« Il faut perdre vos deux kilos, miss Scott, répondait la voix du professeur d'éducation physique. Il fallait y réfléchir avant ; cela vous apprendra à vous empiffrer de sucreries ! »

« *Oh my God, my God*, haleta en réponse la voix de l'Américaine (Amandine avait reconnu l'accent à couper au couteau de l'arrogante héritière qui les écrasait toutes de ses mépris de fille riche)... je n'en peux plus, Gaspard... permettez-moi de souffler un instant ! »

Hagarde, Amandine entendit alors une sorte de sifflement, puis un cri strident, et elle vit une chose incroyable : bondissant au tournant de l'allée, l'Américaine, tenant ses seins nus dans ses mains, les joues

écarlates, en sueur, fonçait droit sur elle comme une biche poursuivie par un sanglier.

Cette partie du parc formait une sorte de labyrinthe en modèle réduit. Les allées s'enroulaient sur elles-mêmes, comme les spirales d'un colimaçon, et elles étaient bordées par des haies assez basses, ce qui permettait de voir qui s'y déplaçait, d'une allée à l'autre. En fait, l'Américaine n'était encore que dans la spire parallèle à celle où se trouvait Amandine. Elle passa donc comme une apparition, courant comme une dératée, soutenant des mains ses seins nus et elle tourna dans la direction opposée. Ce fut une vision fugitive ; tout de suite après elle, Gaspard, le prof de gym, dévala en trombe, sous le nez d'Amandine. Comme elle s'était blottie derrière son marronnier, il ne la vit pas. Il faut dire qu'il était bien trop occupé à regarder Karen galoper devant lui.

Il disparut à son tour en un clin d'œil et Amandine se recroquevilla peureusement sur elle-même, s'efforçant de se faire toute petite, car elle avait réalisé que d'un instant à l'autre, après avoir parcouru la boucle, ils allaient revenir, et cette fois, ce serait par l'allée qu'elle avait empruntée elle-même.

Déjà, en effet, elle pouvait entendre se rapprocher le souffle saccadé de l'Américaine. Elle était encore sous le coup de l'étonnement le plus scandalisé. Pourquoi donc Gaspard faisait-il courir Karen Scott les seins nus ? C'était d'autant moins explicable que l'Américaine avait des appas plutôt excessifs et que si elle ne les avait pas soutenus de ses mains, à l'allure à laquelle elle courait, ils n'auraient pas manqué de se balancer devant elle d'une manière particulièrement indécente.

Amandine en était là de ses réflexions quand elle vit revenir la coureuse. Cette fois, elle était bien dans l'allée par laquelle elle était arrivée elle-même, et la haie ne cachait plus le bas de son corps. Ce qui permit alors à Amandine de découvrir que ce n'était pas seulement sa poitrine qui était nue, mais tout son corps. En effet, Karen, pour faire son jogging, n'avait sur elle qu'une paire de baskets et de grosses chaussettes de laine bariolées qui lui montaient en haut des cuisses, comme en portent les dames qui font de l'aérobic. Mais au-dessus de ces cuissardes de laine, elle était aussi nue qu'un ver !

À bout de souffle, elle trottnait maintenant avec une grâce un peu pataude, les mains sur les fesses, ce qui faisait que ses beaux gros seins montaient et descendaient comme deux cloches de chair sur sa poitrine à chacune de ses enjambées. Si Karen Scott, au lieu de les soutenir, se protégeait l'arrière-train, c'est que Gaspard, qui la poursuivait, le lui cinglait sans pitié à l'aide d'une fine baguette de coudrier, comme il aurait fouetté une pouliche pour l'obliger à trotter. La croupe rebondie de l'Américaine était déjà zébrée d'une dizaine de belles marques rouges, dont certaines commençaient à virer au

violacé. Hagarde, les yeux écarquillés, son corps plantureux luisant de sueur, la coureuse arrivait droit sur le marronnier derrière lequel s'était tapie Amandine. Effarée, celle-ci pouvait voir la touffe de poils blonds qui ornait le pubis de Karen, et les lèvres de la vulve, très gonflées, se déformer à chaque enjambée.

« Plus vite, allons, du nerf, plus vite ! » criait Gaspard, tout en cinglant les fesses nues de la coureuse. Mais celle-ci, à bout de souffle, ne parvenait pas à presser le train. Ses beaux seins ballottaient sur son torse, elle ouvrait la bouche pour aspirer l'air, ses cheveux blonds, en désordre, flottaient sur ses épaules...

Avec une grimace cruelle, Gaspard lui cingla la croupe de toutes ses forces, arrachant un hurlement indigné à l'Américaine qui, au lieu de courir plus vite, s'arrêta net et se retourna vers son bourreau.

« Oh, Gaspard, supplia-t-elle, cessez donc de me fouetter, je ne suis pas une jument ! Et d'ailleurs, je ne peux plus courir, je n'ai plus de souffle... »

Le moniteur et l'Américaine nue se faisaient face dans l'allée. Amandine voyait la jeune fille de face, à peine à deux mètres d'elle. Elle avait les joues rouges, luisantes de sueur, et les bouts de ses seins, assez gros, étaient érigés, comme si... comme si, songea Amandine, stupéfaite, et vaguement outrée... comme si elle était sexuellement excitée !

« Il vous reste encore trois tours de piste à faire, Karen ! »

« Oh, je vous prie, Gaspard, je ne peux plus, j'ai les jambes comme du plomb ! »

« Très bien, fit le moniteur, avec un sourire crispé, puisque c'est ainsi, nous allons passer aux exercices d'assouplissement. Vous êtes bien d'accord ? Que préférez-vous ? Courir encore... ou faire vos assouplissements ? »

Intriguée, Amandine, de sa cachette toute proche, vit s'empourprer les joues humides de Karen. Baissant les paupières, elle haussa légèrement les épaules, et les coins de sa bouche s'abaissèrent dans une moue maussade.

« Je trouve trop humiliants, Gaspard... vos... vos exercices d'assouplissement. Si je dois les faire, alors rendez-moi mon survêtement... je ne peux pas faire ça devant vous toute nue ! »

« Pas question, Karen. Il faut que je puisse vérifier que vous faites les mouvements correctement. C'est plus facile, pour moi, si vous êtes nue... »

« Vous répétez ça chaque fois, Gaspard... » dit Karen, d'une voix désolée.

Ses yeux évitaient soigneusement ceux du moniteur ; lui, en revanche, ne se gênait pas pour détailler d'un regard gourmand l'anatomie de la jeune fille ; et il avait une tendance très nette,

remarqua Amandine, à s'intéresser à l'estuaire velu que Karen tentait vainement de dissimuler en serrant les cuisses.

« Si vous ne voulez pas faire vos exercices correctement, je serai contraint d'en référer à la directrice ! »

« C'est bien, c'est bien, je vais les faire, vos exercices ! »

Dans un mouvement rageur, Karen tourna le dos à son bourreau et se tint au garde-à-vous, les bras pendant le long du corps. Deux larmes de rage tremblaient entre ses cils et elle se mordillait la lèvre. Au bout de ses seins plantureux les mamelons gonflés pointaient comme deux petites cornes de chair.

« Vous allez commencer par sautiller sur place... »

« Non ! Je sautille pas ! Ça secoue trop ma poitrine. Et d'ailleurs, je suis trop fatiguée pour sautiller ! »

« Alors, penchez-vous et touchez la pointe de vos pieds avec le bout de vos doigts. »

Cette fois, Karen s'exécuta. Elle plia la taille et, souplement, elle se toucha la pointe des pieds. Sans bruit, Amandine fit le tour de son marronnier, pour pouvoir la voir sous un meilleur angle. Elle se trouvait maintenant derrière le moniteur, et pouvait voir ce qu'il regardait lui-même : le beau derrière joufflu de Karen, partagé par une étroite vallée, et la touffe de poils blonds qui formaient un petit toupet entre les cuisses.

« Écartez les jambes, maintenant, Karen... et recommencez le même exercice... »

La voix du moniteur était devenue vaguement enrouée, comme s'il avait du mal à parler.

L'Américaine lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, en arquant un sourcil, avec une sorte d'étrange ironie.

« Est-ce que cet exercice est vraiment nécessaire, Gaspard ? » demanda-t-elle.

« Absolument ! »

« Mais... si je fais ça... vous allez voir ma vulve ! »

Comme Gaspard ne répondait pas, elle haussa légèrement les épaules, et écarta les cuisses. Puis elle se pencha en avant... et toucha les pointes de ses pieds du bout de ses doigts.

« Gardez la pose ! » ordonna Gaspard.

Or, dans cette pose, en effet, on pouvait voir intégralement la fente ouverte du sexe, par-derrière, sous le sillon qui séparait les fesses écartées. Amandine remarqua que les muqueuses, d'un rose ardent, étaient luisantes d'une humidité suspecte. Elle n'était pas sûre, pour son compte, qu'il s'agissait de sueur.

« Vous me voyez tout, pas vrai, Gaspard ? demanda Karen, d'une voix étrange. Mon calice est grand ouvert, n'est-ce pas ? C'est pour ça que vous me faites faire cet exercice... N'avez-vous pas honte ? Vous

vous en fichez bien de mes kilos superflus. Tout ça, c'est un prétexte pour me faire mettre toute nue et m'obliger à prendre des poses inconvenantes devant vous ! Vous... vous n'êtes qu'un obsédé sexuel. »

« Et vous, Karen, n'avez vous pas honte de vous montrer ainsi ? » demanda Gaspard, en tirant sur la fermeture Éclair de sa braguette.

« Si... j'ai honte... j'ai affreusement honte... »

La voix de Karen tremblait, elle arrivait à peine à parler.

« Si vous le voulez, Karen, je dirai à madame Grimaldi que vous avez fait vos tours de piste. Mais en échange... »

« Eh bien, Gaspard ? En échange ? Continuez ! »

« En échange... vous resterez ainsi, sans bouger... quoi qu'il arrive... »

Jetant un coup d'œil derrière lui, Gaspard vérifia que personne n'arrivait dans l'allée.

« Si je comprends bien, vous allez encore mettre votre gros pénis dans mon vagin, comme la dernière fois, hein, Gaspard ? » demanda Karen.

« Il faut bien que je vérifie vos organes génitaux ! Cela fait partie de mes attributions ! »

Dégageant sa verge, qui bandait de manière phénoménale, Gaspard se rapprocha de la croupe ouverte de Karen. Il tendit un doigt devant lui et l'introduisit doucement dans le vagin.

« Oh non, vous n'avez pas le droit ! Je vous défends de mettre votre doigt dans mon trou ! Retirez-le ! »

« Et si je dis à Mme Grimaldi que vous avez maigri d'un kilo ? »

« Vous feriez ça ? »

« Promis. »

« Dans ce cas, soupira Karen, c'est différent... vous pouvez remettre votre doigt dans mon sexe. »

Il faut bien remarquer que Gaspard ne l'avait pas retiré. Non seulement il ne l'avait pas retiré, mais se servant de l'autre main, il était en train de titiller le second orifice de Karen.

« Oh, pas l'anus, se gendarma alors l'Américaine, je vous prie, pas l'anus, Gaspard. Ce n'est pas un organe de reproduction, pour commencer... Oh, Gaspard... »

La voix mourante de Karen se tut. Gaspard venait en effet de lui introduire l'index dans le cul.

« Oh, Gaspard ! Gaspard ! Mais que faites-vous ? »

« Vous le sentez bien, on croirait que c'est la première fois. Je vérifie que le passage est libre... »

« Mais, voyons, Gaspard ! C'est absolument incorrect de faire ça. Et puis en quoi mes fonctions intestinales vous concernent-elles ? Pouvez-vous me le dire ? »

Se dégageant d'une brusque torsion de reins, la jeune fille se

retourna et fit face à Gaspard, qu'elle fusilla d'un œil courroucé.

« Savez-vous, Gaspard, que j'ai bien envie d'aller raconter à madame Grimaldi de quelle étrange façon vous me faites perdre mes kilos superflus ? »

« Auriez-vous oublié que je dois aussi tester vos capacités conjugales ? N'est-ce pas l'expression employée par madame Grimaldi ? »

Comme Karen se contentait de faire la moue, Gaspard se rapprocha d'elle à la toucher, et d'ailleurs, il la toucha : il lui prit un sein qu'il soupesa, tandis que de l'autre main il lui caressait le ventre.

« Et si nous les testions un peu, vos capacités conjugales, mademoiselle Scott ? Nous sommes bien isolés, ici. À cette heure, personne ne viendrait nous déranger, qu'en dites-vous ? »

Karen Scott se retourna ; ses yeux parcoururent l'allée, balayèrent les buissons, scrutèrent le feuillage des arbres.

« Vous êtes sûr que c'est bien nécessaire, Gaspard ? » demanda-t-elle, en cambrant coquettement le buste pour laisser le moniteur lui palper les seins.

« Si vous préférez courir, vous avez le choix ! »

« Oh, non (l'Américaine fit sa rituelle moue de petite fille), je suis trop fatiguée pour courir... et puis, ça secoue trop ma poitrine... je préfère encore que vous testiez... »

Elle désigna des yeux les mains qui lui tenaient les seins.

« Parfait. Bombez bien le buste... et répondez à mes questions. Je vais stimuler vos mamelons, pour commencer... »

Les joues roses, l'Américaine bomba la poitrine et regarda les mains du moniteur pétrir ses splendides mamelles.

« Oh, Gaspard... Gaspard... soupira-t-elle, vilain garçon que vous êtes, vous en profitez, hein ? C'est pour votre plaisir, que vous me les tâtez ! »

Du bout des doigts, le moniteur lui titillait doucement les pointes des seins.

« Vous voyez, vos boutons se gonflent, Karen. Sentezvous une excitation sexuelle ? »

« Je crois... je crois que je la sens, en effet... mais vous savez très bien que je suis d'une nature très sensuelle... »

« Nous allons vérifier cela sur-le-champ. Écartez bien vos cuisses, je vais maintenant stimuler votre clitoris. »

Amandine, n'en croyant pas ses yeux, constata qu'il faisait ce qu'il avait dit. Et, chose qui lui parut encore plus incroyable, non seulement Karen se laissait faire, mais elle allait jusqu'à écarter les cuisses en avançant le ventre pour bien laisser le doigt de Gaspard explorer la fente de son sexe.

« Vous sentez, vous sentez comme votre clitoris durcit, Karen ? Et

comme votre vagin s'ouvre bien ? Voyez... je n'ai pas besoin de forcer, mon doigt entre comme dans du beurre ! Du beurre fondu... »

Toute rouge, l'Américaine ployait le cou pour le regarder toucher son sexe.

« Je vous l'avais dit, je vous l'avais bien dit, Gaspard. C'est pour cette raison que mon père m'a mise en pension ici. Dès qu'un garçon me touche la poitrine et les régions velues, je suis incapable de lui résister. Je n'ai plus de force... Oh, je vous prie, n'abusez pas de la situation... »

De l'autre main, Gaspard ouvrit son pantalon et ressortit sa queue, qui bandait de plus belle.

« Que diriez-vous, Karen, suggéra-t-il, si, profitant de votre faiblesse, je vous mettais mon pénis dans le vagin ? »

« Je dirais, chuchota l'Américaine, que c'est très mal de profiter d'une pauvre fille... Oh, oui, très mal, Gaspard ! »

« Est-ce que cela vous excite, Karen, de voir mon pénis ? »

« Oh, oui, my dear, surtout que c'est un gros pénis ! Cela m'a toujours excitée quand un homme me montre son gros pénis. En Amérique, souvent, quand je suis en voiture avec un copain, il ouvre son pantalon, et il me fait voir son pénis ! Les hommes sont vraiment dégoûtants ! »

« Et montrer votre fente, ça vous stimule aussi ? »

« Oh, ça me stimule d'une façon terrible, Gaspard. Vous voyez comme je vous la montre bien, en ce moment. Regardez bien mon trou, vilain éducateur ! »

« Il a l'air d'une bouche qui crie famine. Et à ce propos, si, tout en vous enfilant mon pénis, je vous stimulais simultanément la région anale ? »

« Vous mettriez encore votre doigt dans mon cul, Gaspard ? Oh, décidément, c'est une manie ! Vous êtes un affreux maniaque sexuel, Gaspard. Et comme vous m'avez fouettée, tout à l'heure ! Vous aimiez, ça, hein, me fouetter le derrière ? »

« C'est vrai, admit le moniteur, cela m'excite de fouetter une belle jument comme vous ! »

« Oh, my God... Gaspard, Gaspard... cela m'excite tellement quand vous me parlez de cette façon ! Vite, introduisez-moi votre gros pénis dans le vagin, je vous autorise à faire l'acte sexuel avec moi, comme si vous étiez mon mari ! »

Sans se faire prier, Gaspard, pliant un peu les genoux, introduisit sa queue dans le vagin de la jeune fille. De son côté, pour bien l'accueillir, elle se dressait sur la pointe des pieds, comme une ballerine.

« Oh... il est entré au fond... oh, my God, votre gros pénis est dans mon... dans mon... Oh, je le sens bien ! Oh, nous sommes exactement

comme mari et femme, non ? En pleine nature ? Comme Adam et Ève ? »

« Je peux vous prendre dans mes bras, Karen ? Vous serrer contre moi ? »

« Oh oui, *my dear*. Faisons l'acte de procréation dans les règles ! Faites exactement comme si vous étiez mon mari. Je veux m'exercer avec vous à être une bonne épouse... Oh, je le sens qui bouge dans mon vagin, et en même temps, il y a votre coquin de doigt dans mon derrière. C'est délicieux, vraiment. En Amérique, les hommes sont beaucoup moins raffinés qu'en France ; ils n'ont pas ces petites attentions délicates ; aucun n'aurait l'idée de me stimuler l'anus, pendant qu'il fait l'acte sexuel avec moi. En France, je suis surprise de voir comme les hommes s'occupent bien de ma personne. Ils lèchent le clitoris très souvent. En Amérique, ce sont seulement les lesbiennes qui font ça. Oh, oui, oui, Gaspard, entrez et sortez très vite, comme ça. Et pincez mes gros nichons. Oh, j'adore quand vous brutalisez mes seins, Gaspard. Oh, c'est si bon que je crois bien que je vais avoir un orgasme. Ah, je meurs, Gaspard, je meurs... Oh, vous sentez comme je transpire. Cette fois, j'ai perdu au moins cinq cents grammes ! Et c'est beaucoup plus agréable de cette façon qu'en faisant des tours de piste ! »

Mais soudain, alors que tout semblait aller pour le mieux, Amandine vit le moniteur faire une curieuse grimace. Et au même moment, Karen poussa un cri outragé. L'instant d'après, elle se mit à marteler la poitrine de Gaspard de ces petits poings.

« Oh, cochon, cochon, criait l'Américaine d'une voix outragée, vous avez joui dans mon sexe sans attendre que j'aie mon orgasme ! »

« C'est de votre faute ! Si vous la fermiez un peu, je pourrais me concentrer, mais il faut toujours que vous parliez ! »

« Vous êtes un goujat... un éjaculateur précoce... un impuissant ! J'espère que mon mari ne sera pas aussi maladroit que vous ! »

« Oh, ça va, hein ! Fermez-la un instant, on n'entend que vous ! »

Un pli mauvais au coin des lèvres, Gaspard secoua son pénis, puis le rentra dans son pantalon de jogging.

Karen le regardait faire d'un air méprisant.

« Je n'ai même pas eu mon orgasme ! » répéta-t-elle.

« Eh bien, la prochaine fois, vous essaieriez de l'avoir plus vite ; c'est à ça que servent les exercices d'assouplissement conjugaux. Et maintenant, au trot ! Dépêchons ! Vous avez encore deux tours de piste à faire... si vous voulez perdre vos kilos superflus ! »

Outrée, une main entre les cuisses pour empêcher le sperme de sortir, Karen Scott le dévisagea.

« Mais vous aviez dit... »

« Eh bien, j'ai changé d'avis ! Allez, en piste ! »

« Mais voyons, Gaspard, je peux pas courir comme ça, regardez, ça coule... Vous m'en avez mis plein le... »

« Laissez couler ! Je vous ai graissé le moteur, vous allez pouvoir courir comme un bolide, maintenant ! Il faut s'occuper de votre carrosserie... elle est un peu lourde, votre carrosserie ; il faut l'affiner... et pour cela, rien ne vaut le jogging ! Et tâchez de la fermer, d'accord ? J'en ai marre d'entendre vos conneries, si vous voulez le savoir ! »

Haussant dédaigneusement les épaules, Karen se remit donc à courir, les seins ballotant sur sa poitrine. Elle courait une main entre les cuisses, en suppliant Gaspard de lui passer un kleenex. Ils disparurent ainsi, l'un derrière l'autre, en continuant à se chamailler.

Ce qu'Amandine ignorait, c'est que cet intermède avait eu deux autres témoins. Et que ces deux témoins... l'avaient vue, elle, Amandine Chartier, jouer les voyeuses. Et qu'ils continuaient de l'observer, bien dissimulés derrière un buisson, alors qu'elle baissait sa culotte et s'accroupissait pour faire pipi. Chaque fois qu'elle était sexuellement excitée, Amandine, en effet, éprouvait le besoin de se soulager la vessie. Quand ce fut fait, elle remonta sa culotte et s'éloigna pensivement, son gros livre de puériculture sous le bras.

« Je vois que je suis bien servie ! » pouffa Mme Grimaldi, en sortant de sa cachette, au bras de Gilles, une fois qu'Amandine eut disparu.

« Quel salaud, ce Gaspard ! » ajouta-t-elle.

Avec un rire argentin, elle entraîna le vaguemestre dans la direction des courts de tennis.

« Et cette petite voyeuse, vous avez vu comme elle était intéressée ? Quelque chose me dit qu'elle serait toute disposée à faire tester elle aussi ses capacités amoureuses. À propos, Gilles, vous ne m'avez toujours pas expliqué comment vous allez vous y prendre pour la piéger ? »

« Ce n'est pas compliqué. Au cours d'une séance de frotti-frotta où elles trompaient leur faim entre filles, cette ingénue a révélé à Rébecca, qui me l'a répété, qu'elle avait baisé avec maître Laurel, votre avocat... Je lui ai donc fait croire que son amant voulait la rencontrer... En écrivant une fausse lettre. Et la semaine prochaine, elle viendra avec moi dans votre garage, pour rencontrer maître Laurel ! »

« Je ne comprends pas très bien, Gilles. Il ne sera pas là, son amant ! »

« Non. Mais moi, j'y serai. Nous serons seuls, tous les deux, dans votre garage, en pleine nuit. Elle, en chemise. Et moi... tout disposé à la consoler. »

« Quand je vous disais que vous étiez une crapule, Gilles ! Pauvre

petite Amandine, comme elle va être déçue ! Comme nous allons bien la consoler ! »

CHAPITRE XIII

PROMENADE NOCTURNE DANS LE PARC

Une dizaine de jours avaient passé depuis ce qu'on a lu plus haut, et le soir où Amandine devait rencontrer son amant était enfin arrivé. Ce soir-là, donc, le cœur battant la chamade, elle attendait dans son lit l'arrivée du garde qui devait la conduire au lieu de rendez-vous.

Il était très tard, plus de minuit sans doute, et l'étage était silencieux. Dans les chambres voisines, tous les postes de radio s'étaient tus. Les filles devaient toutes dormir. Amandine ne cessait de repenser à la lettre que le vaguemestre lui avait fait lire. Lettre ? Disons le billet où son amant lui

fixait un rendez-vous nocturne. Un soupçon lui venait, rétrospectivement ; cela ne ressemblait pas à cet homme, qui était avocat, de se montrer aussi imprudent. N'avait-il pas compris en confiant un écrit aussi compromettant à Gilles qu'il remettait sa réputation, à elle, Amandine, entre les mains du garde ?

Il est vrai que le texte était tapé à la machine et qu'il n'y avait pas de signature, mais justement, n'était-ce pas là ce qui aurait dû éveiller sa méfiance ? Cette lettre, n'importe qui sachant qu'elle avait eu une liaison avec son amant aurait pu l'écrire. Elle n'avait aucun moyen d'en vérifier l'authenticité, puisque les pensionnaires de Sainte-Estèphe, coupées du monde, n'avaient pas le droit de téléphoner à l'extérieur.

En remuant toutes ces pensées. Amandine se tournait et se retournait dans son lit, les nerfs à fleur de peau, épiant les moindres bruits. Elle était nue sous sa chemise de nuit, car Gilles s'était montré très ferme sur ce point : n'en déplaise à sa pudeur, elle devait se comporter exactement comme les autres nuits, ne rien changer à ses habitudes nocturnes. Si une fille d'une chambre voisine lui rendait visite inopinément, dans la nuit, elle ne devrait pas la trouver habillée, car cela n'aurait pas manqué d'éveiller les soupçons. Elle devait être au lit, en chemise de nuit. Il fallait se montrer très prudent ! Le règlement était si sévère : défense de sortir de sa chambre après minuit ! Toutes les filles au lit, en tenue de nuit. Il y avait souvent des inspections impromptues de la préfète de discipline, cette peau de vache de Kokoschka, ou même de la directrice qui entrait souvent au

hasard dans une chambre. Amandine trouvait d'ailleurs particulièrement humiliant, à son âge, d'être traitée comme une gamine.

D'autant plus que, se savoir nue sous sa chemise, attendant l'arrivée du garde, ne laissait pas de la troubler. Elle se sentait affreusement vulnérable et rougissait toute seule dans l'obscurité à l'idée qu'elle devrait peut-être se rhabiller devant Gilles. Bien sûr, il se retournerait certainement, pour ne pas la gêner, pendant qu'elle se changerait... Cela la mettait néanmoins mal à l'aise. Une langueur familière se répandait insidieusement dans son corps... La chemise lui collait à la peau.

Cela faisait deux mois qu'elle n'avait pas fait l'amour ; exactement depuis que ses parents l'avaient bouclée ici, pour qu'elle se fasse un peu « oublier » en attendant de trouver un mari. La frustration sexuelle la tourmentait de plus en plus, c'était comme une faim dévorante, entre ses cuisses, qui ne la laissait presque jamais en repos, surtout la nuit, quand elle était dans son lit, et qu'elle se souvenait des caresses de son initiateur.

Depuis qu'elle était à Sainte-Estèphe, elle avait repris des habitudes de petite fille. Elle se masturbait toutes les nuits

et même dans la journée. Toutes les autres pensionnaires

– Rébecca, sa confidente, ne le lui avait pas caché – étaient réduites aux mêmes expédients, et en plaisantaient souvent amèrement, entre elles, quand elles se faisaient de brèves « visites de courtoisie », d'une chambre à l'autre, avant l'extinction des feux de dix heures. Certes, au cours de ces visites de courtoisie, elles se prêtaient volontiers l'une à l'autre une main ou une langue secourable, vite fait, sous les draps, en guettant les bruits du palier, mais ça ne suffisait pas. Se caresser entre filles, faute de garçon, comme des collégiennes, voilà à quoi elles en étaient réduites !

« Je venais voir si tu n'avais besoin de rien, chuchotait la visiteuse, à celle qui venait d'éteindre sa lampe de chevet. Si tu veux, je peux te faire un doigt de cour, en vitesse... »

Il suffisait à celle qui était au lit de baisser le drap et d'écarter les cuisses pour se laisser chatouiller la fente. Comme elle avait déjà commencé à se la chatouiller toute seule, l'affaire ne traînait pas ! Le lendemain, ce serait son tour d'aller faire deux doigts de cour à la visiteuse.

Ce soir-là, d'ailleurs, Amandine s'était laissé « frotter » par Rébecca, sa voisine de palier, une championne de frotti-frotta, mais elles n'avaient pas eu le temps d'avoir leur plaisir. À peine Rébecca venait-elle de l'enfourcher et de coller sa moule à la sienne qu'elles avaient entendu les talons de la préfète grimper l'escalier, et Rébecca avait dû filer chez elle sans éteindre l'incendie qu'elle avait allumé. Aussi, était-

elle, notre pauvre Amandine, dans un état d'énervement pas croyable : elle pensait aux mains de son amant sur son corps, à sa bouche... comme il la sucerait, comme il lui mordillerait le clitoris, avant de la pénétrer... Malgré elle, ses mains descendirent vers son sexe. Non, il ne fallait pas ! Ce ne serait pas prudent... Le garde pouvait arriver d'un moment à l'autre, maintenant, de quoi aurait-elle l'air s'il la surprenait à se toucher toute seule ? Elle se retourna dans son lit, ferma les yeux. Son amant ne viendrait peut-être que très tard, c'était un homme marié, sans doute viendrait-il après le théâtre, où il accompagnait souvent sa femme... pour ne pas éveiller les soupçons de cette dernière.

Il serait en smoking... il sentirait le tabac... Amandine frissonna de volupté et d'angoisse. Comment cela se passerait-il ? Gilles s'éclipserait discrètement, bien sûr, pour les laisser seuls dans le garage de la directrice. Elle s'imagina assise sur les genoux de son amant, il glisserait ses mains sous sa chemise de nuit. Tout de suite il constaterait qu'elle n'avait pas de culotte ! Elle sursauta dans son lit. Quelle idée ! Elle n'allait certainement pas se rendre à ce rendez-vous en chemise de nuit... Pourquoi avait-elle des idées pareilles ? Sans qu'elle y songe, sa main descendit le long de son ventre. Non... Non. Il ne fallait pas. Oh, juste un peu, pensa-t-elle. Juste un peu... Je les entendrai venir. Elle retroussa hâtivement sa chemise, écarta les cuisses, replia un doigt, fouilla entre les poils de son petit buisson. Vite. Vite, elle chercha le clitoris... la petite perle... Elle était déjà toute gonflée, sa petite perle. Toute sortie... Elle la fit rouler sous son index ; elle imagina son amant retroussant sa chemise, lui découvrant les fesses. Elles avaient grossi, ses fesses, depuis qu'elle était bouclée ici ; toutes les filles grossissaient, elles se gavaient de sucreries pour compenser leur célibat forcé.

Est-ce que cela lui plairait ? Il lui avait dit une fois en plaisantant qu'il aimait bien les « culs généreux ». Il la soulèverait, comme il avait l'habitude de faire, en la tenant par les fesses, il ouvrirait son pantalon. Il aimait bien la traiter comme une pute (sa petite putain chérie) ; cela l'excitait de traiter une jeune fille de son monde de cette façon. Amandine aussi, cela l'excitait. Elle haleta dans le noir. Son doigt s'activait, le plaisir venait, précis, intense ; elle se mordit la lèvre...

À l'instant même où l'orgasme affluait, une main se posa doucement sur son épaule. Elle suffoqua de terreur. Dans l'obscurité, une silhouette se penchait sur elle. C'était Ingrid, la responsable de l'étage, une vraie garce ; Amandine la reconnut à son parfum.

« Alors, ricana la surveillante, on se chatouille toute seule, mademoiselle Chartier ? On se prépare pour son amant ? »

Un flot de sang embrasa les joues d'Amandine, elle se hâta de

rabaisser sa chemise, sous le drap.

« Sortez du lit, idiot. Et donnez-moi la main. Surtout, ne faites pas de bruit. Je ne tiens pas à avoir d'histoires avec la préfète... »

Amandine prit honteusement la main de la surveillante, elle souleva son drap, posa un pied par terre. Elle frissonna. La dalle était glacée. La pionne n'attendit pas qu'elle trouve ses pantoufles, elle la tira sans douceur, et même, avec une sorte de rancœur, et Amandine fut forcée de la suivre. Elles sortirent de la chambre. Le couloir était plongé dans l'obscurité. Seules les petites loupottes bleues de l'éclairage de secours étaient allumées au-dessus des portes des chambres. Elles arrivèrent sur la galerie. Par les grandes fenêtres ouvertes qui donnaient sur le parc, Amandine aperçut les étoiles et les frondaisons des arbres. À la pâle lueur du ciel nocturne, elle put voir enfin Ingrid ; la surveillante était en pyjama, un pyjama chinois, en soie noire, très féminin.

« Venez dans ma chambre. »

Ingrid poussa une porte et elles entrèrent dans une petite pièce d'apparence monacale. Un lit étroit, une table de nuit, une chaise, une penderie. Une lampe de chevet était posée sur la table de nuit. Le cône de lumière tombait sur les bottes de cuir posées sur la descente de lit. Amandine les reconnut immédiatement, c'étaient celles de Gilles. Elle chercha leur propriétaire des yeux.

« Il est allé pisser », lui dit Ingrid.

Elle alla ouvrir la penderie et décrocha un imperméable qu'elle tendit à Amandine.

« Enfilez ça sur votre chemise, il fait frisquet dans le parc. »

« Mais, balbutia Amandine, je ne peux pas... y aller comme ça ! »

Elle indiqua sa chemise de nuit.

« Pourquoi ? » demanda flegmatiquement la pionne.

Sans attendre la réponse, elle se glissa dans son lit et tira le drap sur elle. Elle prit le livre qui était sur la table de nuit et l'ouvrit.

« Mais... bredouilla Amandine, je... je ne suis pas décente... je n'ai rien, sous ma chemise de nuit, vous ne m'avez pas laissé le temps de me rhabiller ! »

Ingrid ricana, mauvaise.

« Vous rhabiller ? Vous n'avez pas besoin de culotte pour ce que vous allez faire ! Estimez-vous heureuse que je ne vous dénonce pas à la directrice ! Vous n'avez qu'à enfiler cet imper par-dessus ; et maintenant, fichez-moi la paix. Je risque ma place, en ce moment, pour vous rendre ce service ! Alors, ne m'emmerdez pas ! »

Effrayée par le ton rogue de la jeune femme, Amandine enfila l'imper et le referma sur elle.

« Je suis pieds nus... se plaignit-elle. Vous ne m'avez même pas laissé le temps d'enfiler mes chaussures ! Je ne peux tout de même pas marcher pieds nus dans le parc ! »

Hargneuse, Ingrid, sans lever les yeux de son livre, lui indiqua d'un geste brusque une paire d'espadrilles posées à terre, juste derrière la porte. Amandine les enfila avec dégoût. L'idée de porter des chaussures appartenant à quelqu'un d'autre l'emplissait d'horreur. Une grosse boule d'angoisse s'était formée dans sa poitrine. À ce moment, le garde entra dans la chambre, sans bruit ; il était en chaussettes. Il lui adressa un petit clin d'œil et ramassa ses bottes. Les tenant d'une main, il tendit l'autre à Amandine qui, après une hésitation, la prit.

« Venez. La voie est libre. Ne parlez pas, surtout. Madame Grimaldi se promène souvent dans les couloirs, la nuit, quand elle a de l'insomnie. Faudrait pas tomber sur elle ! C'est la porte, immédiatement, elle ne badine pas là-dessus. Pour vous, comme pour moi ! »

« Et moi, marmonna Ingrid ; tu sais ce que je risque, Gilles ! »

« Tu as eu ton fric, non ? Alors, oublie-moi. »

Il referma la porte sans un regard pour la pionne qui faisait visiblement la gueule, et il entraîna Amandine vers l'escalier. L'éclairage bleuâtre donnait un aspect fantomatique assez inquiétant au palier rectangulaire où la cage d'escalier s'ouvrait comme un gouffre. Ils descendirent au rez-de-chaussée. Gilles s'assit alors sur la dernière marche et il enfila ses bottes.

« Qu'est-ce que vous avez, sous cet imper ? » demanda-t-il en se relevant.

Les joues rouges, Amandine détourna les yeux. Elle se gratta la gorge.

« Ma chemise de nuit... je dormais quand Ingrid est venue me chercher... Elle ne m'a pas laissé le temps de... »

« C'est une mal-baisée, dit Gilles, il ne faut pas lui en vouloir. »

Il lui adressa un sourire narquois.

« Pas de culotte, si je comprends bien ? »

Elle lui lança un coup d'œil indigné. De quel droit lui posait-il une question aussi intime ? Il n'attendit pas sa réponse et se releva.

« On y va, ma jolie. Votre amoureux doit s'impatienter ! »

Elle courut derrière lui dans le vestibule, les pieds à l'étroit dans les espadrilles d'Ingrid trop petites pour elle. Ils descendirent les marches du perron et foulèrent le sable de l'allée. Un nuage passait devant la lune. Effrayée, n'y voyant plus rien, Amandine s'accrocha à la veste du garde. Ils entrèrent sous le couvert des arbres. Le cœur de la jeune fille tremblait d'angoisse. Ils marchèrent en silence pendant un temps qui parut interminable à Amandine. À un moment, elle entendit quelqu'un ronfler. Elle comprit alors qu'ils longeaient la cabane du jardinier. Sous leurs pieds le sol devint plus ferme. Ils avançaient maintenant sur la route goudronnée. Le garage ne devait plus être loin. Elle écarquilla les yeux, cherchant à se repérer.

Le garde s'arrêta, tout à coup, et la prit par le bras. On entendait quelqu'un marcher doucement. Gilles poussa la jeune fille contre le tronc d'un arbre ; il se colla à elle et lui chuchota à l'oreille de ne pas bouger. Les pas, furtifs, légers, se rapprochaient. Amandine sentait contre ses fesses le pantalon d'uniforme du garde. Elle ne pouvait fuir son contact, collée qu'elle était au tronc de l'arbre. Quel besoin avait-il de s'appuyer contre elle à ce point ? Elle sentit la chair molle de ses fesses ployer... et tiédir. Et sa main, pourquoi... pourquoi sa main remontait-elle sur sa hanche de cette façon, comme s'il la caressait ? Le salaud en profitait !

La personne qui arrivait était toute proche, maintenant. Soudain Amandine la vit, au milieu de l'allée. C'était une silhouette de femme... Elle eut un coup au cœur en la voyant surgir peu à peu de l'obscurité. La femme, en effet, était entièrement nue. Ses seins lourds se balançaient devant elle et ses larges hanches remuaient comme les flancs d'une barque. Quand la lumière de la lune la frappa en plein visage, Amandine reconnut Hermeline, la secrétaire de Mme Grimaldi, une vieille fille qui avait largement dépassé la trentaine, et qui ordinairement, se fagotait comme une institutrice. Elle fut sidérée par sa nudité, et par la splendeur de son corps plantureux. Sa gorge se serra quand elle constata que le bas du ventre était absolument lisse. La secrétaire se rasait le sexe !

Et pourquoi donc se promenait-elle toute nue dans le parc, en pleine nuit ? Quand la femme passa à deux mètres d'eux. Amandine se retourna pour regarder ses lourdes fesses blafardes dont la chair tremblait à chaque pas. Elle allait interroger Gilles à voix basse quand une seconde silhouette émergea des ténèbres. Cette seconde femme était habillée, elle. À un reflet de la lune, entre deux branches, Amandine, terrifiée, reconnut le profil arrogant de la directrice. Elle marchait derrière sa secrétaire en tenant une sorte de laisse de cuir à la main.

Ils attendirent sans bouger que le bruit des pas décroisse, s'éteigne, et que les deux femmes aient disparu derrière la haie.

« On l'a échappé belle, dit Gilles. Qu'est-ce que je vous avais dit ? »

« Mais... s'offusqua Amandine. Elle était toute nue... Hermeline, toute nue ! Pourquoi ? »

« Ce sont des affaires de femme, bougonna Gilles. Madame Grimaldi a dû la punir. Mieux vaut ne pas s'en mêler. La directrice n'est pas commode quand on se mêle de ses affaires ! »

Comme sans y penser, machinalement, il laissa remonter sa main et lui soupsa un sein. Elle se dégagea brusquement.

« Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes fou ? »

Gilles riait doucement.

« Allez, quoi... c'est pas bien méchant ! Et puis, ça m'excite toujours

quand je vois Hermeline se balader à poil ! Vous savez qu'elle la fouette ? »

« Hermeline ? »

Amandine était horrifiée.

« Parfaitement... La patronne la fouette. Une fois, je les ai vues. Elle avait attaché Hermeline à un arbre... et je vous prie de croire que c'était pas de la comédie ! Elle y allait de bon cœur ; vous auriez dû entendre Hermeline gueuler. »

Ce que Gilles ne lui dit pas, c'est qu'il avait assisté à la scène à la demande de la directrice, et qu'elle avait fouetté sa secrétaire au motif que celle-ci refusait de pisser devant lui ; quand enfin, elle y avait consenti, lâchant bruyamment la bonde, il lui avait enfoncé sa queue dans le cul. Dieu du ciel, ce pied qu'il avait pris !

Ensuite, avec des grelots qu'ils lui avaient fixés au bout des seins, ils l'avaient obligée à danser le french cancan devant eux, les bras derrière la nuque, et ils lui avaient fouetté les seins quand elle ne les faisait pas sauter assez haut. C'était dans les premiers temps où la directrice lui offrait sa secrétaire. Qu'est-ce qu'ils avaient pu se marrer, à cette époque, la dirlo et lui. Mais c'était du passé, tout ça ; ils s'étaient blasés ; pour lui, maintenant, la chair d'Hermeline n'était plus qu'un plat de nouilles trop cuites...

Tout en remuant ces souvenirs, il avait pris la jeune fille par le coude et l'avait entraînée dans l'allée ; peu de temps après, elle vit se dresser sur le ciel les grilles du grand portail. Le garage, un petit bâtiment trapu, se trouvait d'un côté de l'allée, face à la conciergerie désaffectée. Il n'y avait plus de concierge, ou plus exactement de « sœur tourière », depuis que le couvent était devenu un collège privé.

L'ancienne loge servait de garde-meubles, on y entassait tout un bric-à-brac de vieilleries inutiles. Amandine avait entendu dire par des anciennes qu'il se passait là de drôles de choses.

Gilles lui adressa un clin d'œil. Elle le voyait parfaitement, maintenant, car il n'y avait plus d'arbres pour cacher le ciel, et la lune s'était levée.

« Vous êtes impatiente de voir votre jules, hein ? Vous avez le bonbon qui vous chatouille, je parie ? »

Elle s'efforça de le toiser pour lui faire comprendre à quel point ces familiarités étaient déplacées. Elle se plaindrait à son amant ; elle exigerait qu'il remette ce malotru à sa place. Il dut lire ce qui se passait en elle car son sourire s'effaça et il reprit une attitude lointaine. Retroussant la manche de sa chemise, il inclina son poignet pour lire l'heure. Il sifflota entre ses dents.

« Votre chéri va pas tarder, allons dans le garage. Des fois que la dirlo revienne avec sa grosse dondon, vaut mieux pas traîner en plein air. »

Il lui fit signe de contourner le bâtiment. Une petite porte s'ouvrait par-derrière. Dès qu'il l'eut refermée sur eux, Gilles alluma la lumière. Sous les barres de néon, Amandine, terrorisée, regarda la longue Rolls de la directrice. Noire, funèbre, interminable, c'était une voiture impressionnante. C'est dans ce véhicule que Maxime, le chauffeur, allait chercher les invités de marque qui, à en croire ce que Rébecca lui avait dit, venait nuitamment « essayer » leurs futures épouses. Mais devait-elle la croire ? Quand elle venait jouer à frotti-frotta, Rébecca racontait souvent n'importe quoi, pour s'exciter...

Amandine se dit que ce garage était vraiment un drôle d'endroit pour un rendez-vous galant. Le garde ouvrit la portière et lui fit signe d'entrer dans la voiture. Elle obéit, toute gênée. Ses fesses s'enfoncèrent dans le siège moelleux. Elle caressa le cuir sous sa main. Gilles se pencha à l'intérieur et la regarda dans les yeux. Il avait un drôle de sourire.

« L'imperméable d'Ingrid... enlevez-le... donnez-le-moi... »

Elle se rencogna craintivement contre l'autre portière.

« Mais... »

« Vous en avez pas besoin, pour faire ce que vous allez faire ! J'en ai besoin... »

« Je... je dirai à mon... à Ferdinand que je ne suis pas contente de vous... »

« Vous inquiétez pas pour lui, ma jolie. Et faites ce que je dis. »

Comme elle le défiait d'un regard indigné, il fronça les sourcils. Elle eut peur, soudain. Il y avait quelque chose de changé en lui. Une sorte de dureté... Ce n'était plus le même homme. Sans réfléchir, elle dénoua la ceinture de son imper et retira le vêtement. Horriblement consciente d'être nue sous sa légère chemise de nuit, elle tendit l'imper au garde et replia ses bras devant sa poitrine pour cacher ses seins. Sous les yeux perplexes d'Amandine, il déploya l'imper sur le siège arrière de la Rolls et l'étała avec précaution.

« C'est pour protéger les coussins de cuir, expliqua-t-il, quand vous ferez des trucs avec votre chéri... D'habitude, celles qui viennent ici apportent une couverture. Il y a des filles qui mouillent beaucoup en faisant l'amour, surtout quand elles n'ont pas fait de galipettes depuis longtemps ! Faudrait pas qu'il y ait des taches ! La directrice aimerait pas savoir qu'on utilise sa Rolls comme baisodrome ! »

La brutalité cynique de ce commentaire fit s'enflammer les joues d'Amandine. Le garde lui fit signe de se déplacer et de s'asseoir sur l'imperméable. Elle obéit, affreusement gênée. Il n'avait pas bougé, le buste toujours à l'intérieur de la Rolls. Elle fut forcée de s'asseoir tout près de lui. Elle sentit son odeur d'homme et frissonna. Pourquoi son amant n'arrivait-il pas ?

« Vous êtes drôlement affriolante comme ça, en chemise, surtout qu'elle est transparente... » la railla Gilles.

Elle referma ses bras sur sa poitrine pour la dissimuler. Il se moqua d'elle.

« Alors, vous êtes contente de retrouver votre chéri ? Ça va bientôt faire trois mois que vous êtes ici, non ? Trois mois que vous n'avez pas fait l'amour, ça doit commencer à vous démanger sérieusement, non ? »

« Je vous... je vous dispense de vos commentaires !

On vous a payé pour servir d'intermédiaire. Ne vous... ne vous... »

Gilles se mit à rire doucement.

« C'est pas la vérité, peut-être, que ça vous monte à la tête ? Toutes les filles qui viennent ici sont logées à la même enseigne, faut pas croire. Vous êtes pas la seule ! »

Amandine gardait le silence.

« Vous savez ce que je ferais, si j'étais vous ? Je la retirerais, cette chemise. Comme ça, votre chéri pourrait vous trouver toute nue... qu'est-ce que vous dites de cette idée ? Ça lui ferait une surprise, non ? »

Un frisson de terreur parcourut l'échine de la jeune fille. Pourquoi cet énergumène se permettait-il de lui parler ainsi ? Ses soupçons lui revinrent, tout à coup. La lettre... et si c'était vraiment un faux ? Mille questions tournaient dans sa tête, comme des feuilles mortes emportées par une bourrasque.

« Vous voulez pas l'enlever, votre chemise ? » insista Gilles.

Elle secoua la tête de droite à gauche avec frénésie. L'épouvante la glaçait.

« Bien sûr que si, qu'elle va l'enlever ! » fit alors une voix goguenarde qui arrivait de l'autre portière. Avec un cri perçant, son cœur se décrochant presque, elle se retourna et aperçut derrière la vitre, Maxime, le chauffeur de la directrice. Elle sut alors que la lettre était fausse, l'attitude des deux hommes ne lui laissait plus le moindre doute. Elle était tombée dans un guet-apens. Et que pouvait-elle faire ? Comment expliquerait-elle qu'elle était venue de son plein gré, nue sous sa chemise, en pleine nuit, dans le garage de la directrice ? Maxime ouvrit la portière et entra dans la Rolls. Il s'assit sur le petit siège rabattable qui faisait face à celui d'Amandine. Ses genoux touchèrent ceux de la jeune fille qui tressauta et recula ses jambes.

« Elle est jolie comme tout, cette petite salope, dit Maxime en s'adressant à Gilles. J'ai hâte de la voir à poil. »

Amandine ferma les yeux et émit un long gémissement désolé. Elle

sentit le siège s'affaïsser. Gilles venait de s'asseoir contre elle, sur l'imperméable. Les deux hommes la coinçaient entre eux.

« Fais chaud ici, Maxime, tu trouves pas ? »

« Très chaud, approuva Maxime. À propos, t'aurais pas rencontré la directrice avec sa chienne ? »

Les deux hommes se mirent à rire.

« Voilà que ça la reprend, de la faire pisser dans le parc, ça doit être le printemps qui la travaille ! »

« Et toi, Amandine, le printemps te travaille pas ? demanda Gilles à sa voisine. Allez, sois sympa, enlève ce chiffon qu'on se rince un peu l'œil... »

Il venait de poser une main sur sa cuisse. Elle regarda cette main d'homme, velue, qui se détachait sur la blancheur de sa chemise de nuit. Elle sentait la chaleur de la paume sur sa peau. Il ne fallait pas qu'elle se berce d'illusions : elle était bel et bien à leur merci. Ils allaient la déshabiller, leurs mains allaient se promener sur sa chair... Ils l'obligerait à écarter les cuisses, ils...

Deux hommes rien que pour elle, ou elle, rien que pour eux ! Toute nue... Elle se mit à trembler d'angoisse. Les deux salauds ne se pressaient pas, savouraient sadiquement son désarroi, son impuissance. Elle murmura :

« Qu'est-ce que vous allez me faire ? Vous n'allez quand même pas me violer ? »

Ils la dévisageaient en souriant d'un air lointain. Comme si ce qui se passait sur son visage les intéressait au moins autant que ce qu'il y avait sous sa chemise.

« On n'a jamais violé aucune fille ici, pour qui tu nous prends ? Comme si on avait besoin de vous violer ! Vous, les futures épouses, ne demandez qu'à écarter les cuisses ! Vous avez toutes le vagin en éruption ! »

« Qu'est-ce que vous allez me faire ? » répéta Amandine.

« Eh bien, lui murmura Gilles, pour commencer, on va te mettre toute nue, ma jolie. On te demandera de nous montrer ton petit con. Et si ton petit con nous plaît, ma foi... On pourrait commencer par le poulécher pour voir s'il est à notre goût... »

« On te léchera aussi le trou du cul ! ajouta Maxime. J'aime bien ça, moi, toucher le trou du cul des jeunes filles ! Tu dois aimer ça, non, les feuilles de rose ? »

Elle secoua la tête, affolée, ses cheveux dansant sur ses épaules. La main de Gilles remontait vers le haut de sa cuisse, retroussant la chemise de nuit.

« Non ! Laissez-moi... je ne suis pas une fille comme ça... »

« Tu crois ça ? » fit Maxime.

« Je ne me laisserais pas faire ! » les menaça Amandine.

« Tu préfères qu'on appelle la directrice par l'interphone ? Qu'on lui dise qu'en faisant notre ronde, on t'a trouvée dans sa voiture, avec un homme. Que le type s'est sauvé en courant ? »

« Je lui dirai la vérité, menaça Amandine. Je lui dirai que vous... »

Elle se tut brusquement, se sentant stupide. Les deux hommes se mirent à rire.

« Comment lui expliqueras-tu que tu es dans sa Rolls, en chemise de nuit, au lieu de dormir dans ta chambre ? Vas-y. Invente une histoire qui tienne debout ! »

« Oh, mon Dieu ! »

Amandine fondit en sanglots, les mains sur le visage. Les deux salopards la tenaient.

« Tu préfères pas jouer avec nous ? » demanda Gilles, en prenant une voix câline, comme s'il s'adressait à un enfant.

Et la main de Maxime lui caressait le mollet, doucement, très doucement. Certes, il n'y avait rien de violent dans cette main-là ; elle paraissait presque mendier. Et voilà qu'une autre main, celle de Gilles, la courtoisait à son tour, en remontant le long de son bras, jusqu'à l'épaule.

Attentive, elle se tenait coite, ses mains à elle sur le visage...

« Alors, tu veux bien jouer avec nous ? » demanda Maxime en laissant sa main remonter sous la chemise et lui cajoler le haut de la cuisse.

« Ça nous ferait tellement plaisir que tu joues avec nous, murmura Gilles. On s'ennuie tellement, la nuit, quand on est de garde. »

« Tu peux le constater, chuchota Maxime, on n'exerce aucune violence sur toi ; on veut juste te persuader de faire joujou avec nous... »

« Jouer à quoi ? » chuchota Amandine en repoussant la main de Maxime.

« À un jeu qu'on aime beaucoup ; et qui plaît beaucoup à tes copines. »

« À la suspecte... »

« À quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ? »

« Attention, on t'oblige à rien, hein ? Si tu préfères, on appelle la directrice. Et tu te démerdes avec elle ! Choisis ! »

CHAPITRE XIV

FOUILLE CORPORELLE D'UNE SUSPECTE DANS UN GARAGE

En quoi consistait le jeu de la « suspecte » ? Ils le lui expliquèrent volontiers, avec force clins d'œil salaces et gloussements égrillards.

« Suppose qu'on soit deux policiers, et qu'on fasse une ronde. Voilà qu'on tombe sur une suspecte... mettons qu'on la trouve dans une voiture qui lui appartient pas, et qu'elle est en chemise de nuit, comme toi ? Tu devines pas la suite ? »

Amandine se garda bien de répondre. Une émotion malsaine la gagnait.

« Pour être policiers, on n'en est pas moins hommes, tu piges ? De voir une jolie fille presque à poil, de savoir qu'elle est à notre merci, ça nous donne des idées. Tu devines lesquelles ? »

« Faut qu'on vous fouille, mademoiselle, qu'on lui dit. Ou vous vous laissez fouiller bien gentiment, ou on vous conduit au commissariat. Choisissez ! »

« Tes copines, elles choisissent toutes d'être fouillées ! Tu peux pas savoir comme ça leur plaît de se faire fouiller. »

« Tiens, ta copine Rébecca, par exemple, elle adore ça. Ce qu'elle aime, Rébecca, c'est se défendre, protester, se débattre, pour qu'on la fouille de force ; elle adore qu'on la fouille de force ! »

« Bien sûr... pour bien les fouiller, les suspectes, faut d'abord qu'on les attache, c'est normal, hein ? Il y a des filles qui sont chatouilleuses... On peut pas les fouiller si elles se débattent trop ! »

Une onde de chaleur remonta dans le ventre d'Amandine. Elle sursauta violemment.

« Non, je ne veux pas que vous m'attachiez ! »

« On ne t'attachera pas vraiment, idiote, puisque c'est qu'un jeu ! On te passera simplement ces menottes. Regarde... »

Gilles tira deux paires de menottes d'acier de ses poches. Le cœur d'Amandine se mit à taper dans sa poitrine ; elle secoua la tête,

affolée. Le métal chromé luisait dans la pénombre, leurs reflets bleutés et glacés donnaient aux menottes un aspect obscène terrifiant. Gilles en passa une paire à Maxime qui se pencha et l'accrocha à une barre d'acier juste derrière le siège de la Rolls. Effarée. Amandine le regardait faire. À quoi pouvait donc servir cette barre ? Elle n'en avait jamais vu dans aucune voiture. Gilles accrocha sa paire à l'autre bout. Maintenant, les deux paires de menottes pendaient de chaque côté d'elle.

« Voilà, maintenant, tu n'as plus qu'à glisser dedans tes délicats poignets... et on pourra opérer la fouille ! Une suspecte, faut toujours la fouiller très méticuleusement. Le corps d'une femme est plein de cachettes naturelles, tu ne l'ignores pas ? Faut parfois faire un peu violence à sa pudeur, quand on les explore... Faut vérifier en profondeur, et en prenant tout son temps, qu'elle n'y dissimule rien ! Il y a des filles que ça titille un peu trop, c'est pourquoi vaut mieux les attacher d'abord... »

Les mots s'imprimaient dans la tête d'Amandine. Fouille, violence, titille.

« Je ne veux pas être attachée... bredouilla-t-elle, et encore moins être fouillée ! »

Elle avait à peine la force de parler. L'émotion lui nouait le ventre.

« Réfléchis, petite sotte, tu ne vois donc pas que ce sont des menottes de sex-shop ? Elles sont truquées... il suffit que tu appuies avec les pouces sur ces petits boutons, et hop, tu vois... Clic ! »

Les branches d'acier s'écartèrent avec un bruit sec. Gilles les referma.

« Quand tu en auras marre de faire joujou, tu n'auras qu'à appuyer sur le bouton. Pigé ? »

Obstinée, Amandine refusa de la tête.

« Tu sais pas ce que tu rates, lui dit Maxime. Les autres filles, elles adorent ça ! Elles en sont folles ! »

« Tu préfères donc qu'on téléphone à la directrice pour lui dire qu'on t'a trouvée dans sa voiture ? »

Amandine restait muette. Le front baissé, elle contemplait ses genoux que la chemise découvrait. Sa chair blanche lui paraissait terriblement vulnérable.

« Va falloir que j'aille téléphoner, alors, soupira Maxime, en faisant mine de se lever. Pour sûr que la dirlo va pas être contente qu'on l'ait surprise dans sa Rolls ! C'est un cas de renvoi pur et simple ! »

Gilles retint son collègue qui se penchait pour ouvrir la portière.

« Attends, elle va être raisonnable... Laisse-lui le temps de réfléchir... Alors, Amandine, qu'est-ce que tu choisis ? Tu veux que Maxime aille réveiller la dirlo ? »

« Non. »

« Quoi, non ? »

Les mots avaient du mal à sortir de sa bouche.

« Je... je veux bien... »

Les deux hommes étaient pendus à ses lèvres.

Les voir ainsi aux aguets remuait les entrailles d'Amandine ! Comme ils en avaient envie... En somme, ils la draguaient, c'étaient deux fumiers, mais ils la draguaient ; l'idée la frappa en plein cœur. Ils la baratinaient comme deux hommes qui veulent avoir une femme. Et voilà qu'elle découvrait avec stupeur qu'elle aussi en avait envie. Envie de quoi, au fait ? Elle aurait été bien en peine de le dire.

« Tu veux bien, quoi ? Exprime-toi clairement ! »

« Je veux bien... je veux bien jouer... avec vous... à la suspecte. »

« Tu es donc d'accord pour qu'on te mette les menottes ? Faudrait pas que tu racontes ensuite qu'on t'a forcée, hein ? »

Gilles lui parlait tout contre l'oreille ; elle sentit son souffle chaud courir le long de son cou et ses seins se couvrirent de chair de poule. Voyant qu'elle ne se reculait pas, il approcha ses lèvres et lui lécha doucement le lobe de l'oreille. Elle tressaillit, mais ne se déroba pas. De son côté, Maxime lui caressait à nouveau les mollets.

« T'as de beaux mollets, bien ronds... t'es bien charnue de partout, on va bien s'amuser quand on va te fouiller... c'est beaucoup plus agréable de fouiller une suspecte qui a des rondeurs qu'un squelette ambulante comme certaines filles à la mode... »

Quand la main de Gilles lui enveloppa un sein, elle ne fit rien pour l'en empêcher ; il soupesa délicatement le globe de chair tiède, et du pouce, effleura à travers la chemise le téton érigé. Amandine frissonnait, tout son corps s'alanguissait, elle n'avait presque plus peur (juste un peu, quand même, trois fois rien, pour en être titillée). Et quand on lui prit un poignet, qu'on lui souleva le bras ; elle se laissa faire... tête basse pour éviter leurs yeux.

Elle n'en doutait plus, maintenant, ils allaient être ses amants, ou, pour être plus précis, ils allaient se l'envoyer. Ça ne faisait pas un pli : l'idée d'être baisée par deux hommes la bouleversait, et de voir avec quelles précautions ils la manipulaient, comme une grande poupée fragile. Docilement, elle laissa Gilles lui replier le coude en l'air, par-dessus son épaule, puis lui enfiler son poignet dans le bracelet d'acier. Le froid du métal la fit sursauter, mais elle ne résista pas. Déjà Maxime lui emprisonnait l'autre poignet.

Dans cette position, les coudes écartés à hauteur des oreilles, les poignets immobilisés dans le dos, elle était obligée de cambrer le buste, et les bouts de ses seins durcis par l'émotion soulevaient la chemise de nuit. Avec une insolite tendresse, Gilles lui caressa le visage

comme celui d'un enfant qu'on veut apprivoiser, et souleva les cheveux sur son front pour le lui dégager. Luisants de fièvre, les yeux d'Amandine interrogèrent furtivement ceux du garde et se détournèrent aussitôt.

« Tu vas jouer avec nous, pas vrai ? leur répondit-il. Tu vas te comporter comme une suspecte bien docile, tu ne vas pas crier ? Tu ne vas pas te débattre ? Nous sommes bien d'accord ? Tu n'as qu'à imaginer que c'est un rêve... Demain matin, tu vas te réveiller et ce sera comme si rien ne s'était passé... »

Comme Amandine gardait le silence, ils attendirent. Au bout d'un moment assez long, voyant qu'ils attendaient toujours, elle acquiesça. Les deux hommes échangèrent un sourire. Finalement, c'était moins difficile qu'ils ne l'avaient craint.

« On y va, commissaire, demanda Maxime à son collègue. On commence la fouille de la suspecte ? »

« On commence la fouille, inspecteur. Parfaitement. Cette suspecte a été surprise en flagrant délit dans une voiture qui ne lui appartenait pas. Peut-être est-ce une trafiquante de drogue... Faut bien vérifier qu'elle n'en dissimule pas sur sa personne ! Nous allons donc procéder à une perquisition corporelle. »

Prenant tout son temps, Maxime souleva la chemise de nuit sur les cuisses dodues d'Amandine. La blancheur de sa chair se détachait sur le cuir noir du siège.

« Z'avez-vu ça, commissaire ? murmura Maxime, d'une voix enrouée, la suspecte est nue sous ce léger vêtement ! »

« Vraiment nue, inspecteur ? Z'êtes certain de ce que vous avancez ? »

« Parole, commissaire, elle a même pas de culotte ! fit Maxime qui achevait de retrousser la chemise. Regardez donc... (Il désigna du doigt le buisson du pubis qui venait d'apparaître.) On lui voit toutes ses cachettes naturelles ! »

Il fit passer la chemise sous les fesses d'Amandine qui se souleva un peu pour lui faciliter la tâche. Il remonta l'étoffe d'un coup jusqu'aux aisselles, la dénudant entièrement. Amandine ne s'attendait pas à se retrouver nue aussi vite ; la surprise la fit crier. Maxime avait retroussé la chemise

au-dessus de son buste gracile, dévoilant ses seins menus d'adolescente. Tout étonnés de se retrouver à l'air libre, ils dardèrent leurs pointes roses gonflées de sève, légèrement retroussées...

Adroitement, les deux « policiers » enroulèrent l'étoffe légère de la chemise sur elle-même, la réduisant à une sorte de gros cordon. Ils firent remonter ce cordon derrière les omoplates d'Amandine, et le coincèrent sous ses épaules, contre le siège de cuir. Elle se retrouva

donc totalement livrée à leurs yeux. Elle respirait de façon saccadée, la bouche entrouverte, et ses petits seins montaient et descendaient.

« Beaux morceaux, hein, commissaire ? approuva Maxime, en les prenant à pleines mains. Vous avez vu ? C'est encore tout neuf... Encore un peu jeune, mais ce n'est pas pour me déplaire. »

Retenant son souffle, Amandine détourna le visage. Ils étaient en train de trouver l'un de ses points faibles : elle était très sensible de la pointe des seins. Quand elle jouait avec son corps, il lui arrivait de se faire jouir rien qu'en se taquinant les mamelons... En ce moment, sa poitrine s'épanouissait dans les mains de Maxime, et toute sa chair s'alanguissait. Le garde eut un petit rire goguenard.

« Z'avez vu ça, commissaire ? La suspecte a les bouts des nichons qui pointent ! »

« J'ai vu, inspecteur. »

Amandine crut mourir de honte. Ses sens la trahissaient. Sous les attouchements insidieux de Maxime, les pointes de ses seins s'érigeaient en effet avec insolence. Un moment, mortifiée, elle fut tentée de se soustraire à cette situation humiliante. Mais ce ne fut qu'une velléité. Une excitation trouble la gagnait à se trouver réduite au rang d'objet.

« Elle aime ça ! » triompha Maxime.

« Elles aiment toutes ça ! »

Ils pétrissaient amoureusement ses petits nichons, tout en lui agaçant les pointes. Gilles les lui pinçait entre le pouce et l'index et tirait dessus en les tortillant. Or, c'est ainsi qu'elle se procurait elle-même ses orgasmes les plus intenses. Le résultat de ces attouchements ne tarda donc pas à produire ses effets. Des frissons fiévreux parcouraient le corps d'Amandine. Une boule chaude naissait au creux de ses reins. Sous ses fesses nues, elle percevait le contact froid du cuir. Sans doute l'imperméable avait-il glissé quand elle s'était débattue. Une pensée l'emplissait de honte : elle allait mouiller le cuir de la Rolls. Elle aurait voulu prévenir les deux hommes du désastre imminent, mais n'osait pas, retenue par la pudeur. S'ils continuaient à lui titiller les mamelons ainsi, elle ne pourrait pas se retenir, et ça coulerait.

Elle se déhanchait sur le siège, les bras tendus en arrière, le buste cambré, et leurs mains, inlassables, lui pelotaient les seins, en taquinaient les extrémités exacerbées.

« Elle va jouir ! La suspecte va jouir ! » dit calmement Gilles.

« Vous croyez, commissaire ? Mais on n'a même pas commencé à lui fouiller ses cachettes naturelles ! D'habitude, c'est quand on leur fouille leurs cachettes naturelles qu'elles jouissent, non ? »

La tenant par les seins, les deux gardes se penchaient sur le visage défait d'Amandine. Elle ne pouvait fuir leur examen. Elle les vit

sourire.

« Je le sens... dit Gilles, en tirant sur l'extrémité d'un mamelon. Je le sens à son odeur... elle est en train de mouiller ! »

« Non ? » pouffa Maxime.

Il se laissa aller en arrière et s'empara d'une cheville d'Amandine. Gilles fit de même.

« Vous permettez, mademoiselle ? dit-il, en lui soulevant le pied du sol, l'inspecteur Maxime et moi-même, le commissaire Gilles, nous allons vérifier si vous avez mouillé vos cachettes naturelles. Et pour, ça, il va falloir qu'on vous fasse écarter les cuisses ! »

« Non ! »

Dans un accès de pudeur, Amandine se cambra furieusement, mais une douleur vive la poignarda entre les omoplates, la paralysant. Instinctivement, elle replia les pouces et frôla les boutons qui lui auraient permis d'ouvrir les bracelets d'acier et de se libérer. Pourtant, elle n'appuya pas... et continua à se débattre en hoquetant, les poignets prisonniers, comme s'il s'agissait de vraies menottes.

« La suspecte se débat, commissaire, elle veut se soustraire à l'examen de ses parties génitales. M'est avis que c'est un indice de culpabilité ! »

« Nous allons donc devoir lui examiner ses parties génitales de force », dit Gilles.

Ils lui soulevèrent les pieds et lui retirèrent ses espadrilles. Puis, en dépit de la résistance farouche qu'elle leur opposait, ils lui replièrent les genoux et lui écartèrent les cuisses. Une émotion bestiale ravageait le ventre d'Amandine. Les deux hommes, penchés entre ses cuisses, regardaient son sexe s'ouvrir. Comment aurait-il pu ne pas s'ouvrir dans cette position, alors qu'ils lui tiraient sur les genoux chacun de son côté, l'obligeant à avancer ses fesses jusqu'au bord du siège et à faire bâiller le calice de chair rose entre les poils de son bas-ventre. Elle poussa un cri d'animal et heurta sauvagement de la nuque le dossier de cuir.

Un doigt venait de la toucher au plus sensible de sa chair, au creux même de la fente. Elle avait beau s'y attendre, cela produisit une décharge électrique dans son ventre. Elle haletait, et sa tête allait de droite à gauche comme pour dire non. Mais le doigt poursuivait placidement ses explorations, il se promenait de-ci de-là dans les replis tièdes et gluants de la chair intime.

« La suspecte semble particulièrement sensible aux attouchements sexuels ! » constata flegmatiquement Gilles.

Du bout du doigt, il sépara les petites lèvres et frôla le clitoris. Amandine se raidit.

« Est-ce que la suspecte est vierge, commissaire ? »

« Vous déconnez, inspecteur ! » fit Gilles.

Son doigt agrandit l'ouverture du vagin et y pénétra sans effort.

« La suspecte est bien ouverte, ses amants l'ont bien rodée ! »

« Et le clito, commissaire, comment réagit-il ? » voulut savoir Maxime.

Gilles retira son doigt du vagin. Il sépara à nouveau les petites lèvres pour bien dégager le clitoris. À cause de sa position, le dos arrondi, les jambes élevées. Amandine ne pouvait éviter de voir ce qu'il lui faisait : elle avait juste sous les yeux la plaie béante de sa vulve. Le spectacle de cette viande rose et luisante lui faisait battre le cœur très fort. Sous ses yeux, les doigts de Gilles dépiautèrent doucement les pétales de ses nymphes ; il pressa de chaque côté, et le petit bouton rouge du clitoris émergea de la pulpe comme un gros pépin lisse.

« Vous permettez que je lui touche un peu le bourgeon, commissaire ? Je trouve ça tordant ! »

« Allez-y, inspecteur. D'ailleurs, ça nous aidera à mieux fouiller ses anfractuosités. Quand on leur tripote le bouton, ça les fait mouiller ! »

Ils lui agacèrent le clitoris de façon si sagace, en « vrais branleurs de filles » qu'ils étaient, qu'en très peu de temps, il atteignit une dimension qu'elle ne lui avait jamais connue quand elle se masturbait. Il pointait comme un petit haricot de chair, indécent, obscène. Et chaque fois qu'un doigt le lui titillait. Amandine se cambrait malgré elle pour faire se darder le plus possible la sensible pointe de sa féminité. Elle ne réfléchissait plus à l'impudeur de sa pose. Elle n'était plus que plaisir, plaisir odieux, affolant. Sous ses fesses, la mouille vernissait le cuir du siège. Révulsé par l'excitation, le vagin formait une collerette rouge qui saillait entre les poils.

Avec un petit rire, Maxime désigna l'ouverture béante.

« Qu'est-ce que vous en pensez, commissaire ? La suspecte paraît prête pour la fouille, non ? Son orifice est bien dilaté... »

Gilles cligna de l'œil à Amandine.

« L'inspecteur a raison, mademoiselle. Nous allons devoir fouiller vos cachettes naturelles ! »

« Les cachettes naturelles d'une personne du sexe faible, récita Maxime d'une voix nasillarde, sont : primo, la cavité vaginale, deuzio, la cavité rectale ! »

« Nous allons commencer par la fouille vaginale. Puisque vous n'êtes plus vierge, les recherches seront plus aisées. Comme vous pouvez le constater, mon collègue écarte les lèvres de la vulve pour bien dégager l'orifice... quant à moi, j'introduis mon index à l'intérieur... »

Amandine hoqueta. Le doigt la poignarda d'un coup.

« Comme vous pouvez toujours le constater, les chairs n'opposent pas la moindre résistance. Le doigt coulisse sans problème.

Maintenant, je vais appuyer très fort... »

Amandine gémit d'une voix rauque.

« Vous sentez ? demanda Gilles. Je touche le fond. Vous soupirez parce que cela provoque en vous une satisfaction sexuelle... »

Il fit tourner son doigt, écrasant sans ménagement sous sa paume les lèvres charnues de la vulve.

Furtivement, Gilles se pencha sur Amandine et l'embrassa sur la bouche. La jeune fille sursauta, étonnée.

« Toutes les suspectes adorent cette phase de la fouille ! » murmura Gilles.

Et il lui donna un autre baiser, en faisant tourner son doigt en elle, lui écrasant le sexe de la main, comme s'il cherchait vraiment quelque chose à l'intérieur de son vagin.

« Voyez, inspecteur, les bouts de ses seins sont tout raides ; c'est un signe qui ne trompe pas... cela veut dire que la suspecte apprécie la fouille ! Maintenant, pour mieux vérifier qu'elle n'a rien dissimulé dans son vagin, j'introduis un deuxième doigt... et voyez, une fois qu'ils sont dedans, j'écarte mes deux doigts comme le bec d'une paire de ciseaux... et je les fais tourner à l'intérieur... »

« La suspecte mouille abondamment, commissaire, elle est en train de tacher le cuir de la Rolls ! »

Maxime glissa ses mains sous les fesses d'Amandine et déplissa l'imper qui s'était déplacé. Renversée contre le dossier de cuir noir, Amandine s'abandonnait à la caresse brutale qui violait son intimité la plus secrète. Son visage rouge luisait de sueur, elle avait à demi fermé les yeux.

« Z'avez localisé quelque chose dans sa cavité vaginale, commissaire ? »

« Négatif, inspecteur, et pourtant, ce n'est pas faute de l'avoir explorée en long et en large. M'est avis qu'il va falloir procéder maintenant à la fouille rectale ! »

Ils épièrent la « suspecte » pour voir comment elle prenait la chose, mais elle n'eut pas la moindre réaction. Les yeux fermés, le visage enflammé, elle attendait leur bon plaisir. Ils lui écartèrent alors les fesses pour dégager l'anus, et Maxime pinça la corolle brunâtre pour la faire béer. Puis il enfila son doigt dans le cul d'Amandine. Elle se laissa faire sans réagir autrement qu'en entrouvrant la bouche.

« Cela force un peu plus que par-devant, commissaire, mais ça s'ouvre bien quand même. À mon avis, la suspecte a déjà subi des fouilles anales. Cela dit, je ne perçois aucune présence étrangère... mais bien sûr, mon doigt ne touche pas le fond ! »

Les deux complices gloussèrent. Maxime retira son doigt d'entre les fesses d'Amandine et Gilles lui

introduisit le sien.

« Je partage votre opinion, inspecteur. La suspecte a déjà été fouillée analement, et par autre chose que des doigts ! »

« Il va donc falloir procéder à la fouille approfondie, commissaire ! »

« Mon subordonné a raison, mademoiselle. Nos doigts ne sont pas assez longs. Va falloir qu'on vous vérifie avec nos sondes personnelles... »

Ils lui lâchèrent les chevilles, mais Amandine n'en profita pas pour refermer les cuisses. Les talons posés sur le siège, le sexe béant, elle les regardait avidement déboutonner leur pantalon. Ils produisirent deux gros pénis en érection. Ils firent sortir leur gland et se montrèrent complaisamment à elle.

« Quelle sonde préférez-vous, mademoiselle ? Celle de mon collègue, ou la mienne ? »

Ils se masturbaient paresseusement en contemplant le con écarquillé d'Amandine.

« À vous l'honneur, commissaire ! » dit Maxime.

Gilles s'agenouilla devant la banquette et introduisit son gland dans le vagin. Dès que le gland fut dedans, il prit Amandine par les seins et la pénétra brutalement. Amandine poussa un faible cri : et voilà, pensa-t-elle, il me baise. Et après, ce sera le tour de l'autre ; ils me baiseraient tous les deux...

Puis elle se souvint de la fouille rectale. Ils ne se contenteraient pas de la baiser, ces fumiers. Les mains de Gilles lui broyaient délicieusement les seins ; la grosse verge était plantée au fond de son ventre qui se dilatait d'aise.

« Elle aime ça, la fouille au corps ! Son amant devait souvent la fouiller au corps, lui aussi. Tiens, tu sens comme je te fouille bien ? »

Gilles accéléra le mouvement.

« Je vais jouir... attention... je vais jouir... » murmura Amandine.

« Moi aussi, dit flegmatiquement Gilles. Tu es prête ? Je peux envoyer la sauce ? »

« Non... pas devant ! s'écria la jeune fille, soudain affolée. Je ne prends plus la pilule, depuis que je suis ici ! »

« Par-derrière, alors ? »

Toute rouge, Amandine resta muette. Gilles se retira alors de son vagin et prit son pénis mouillé en main.

« Donne l'autre trou, alors. Tu vas voir, ça va glisser tout seul. »

Amandine avança les fesses pour livrer son anus. Maxime, qui se masturbait d'une main paresseuse, regarda avec envie le pénis de Gilles pénétrer entre les fesses charnues. Il n'eut presque pas à forcer ; dès que le gland eut élargi l'étroit passage, toute la tige glissa dans le cul de la jeune fille qui émit un hoquet de stupeur. Immédiatement après, elle se mit à geindre et s'abandonna à l'orgasme. La crise fut si

violente qu'elle en perdit momentanément conscience. Quand elle revint à elle, Gilles s'était retiré de son cul, et c'était Maxime qui était en elle. Il l'avait prise par le vagin, et l'embrassait doucement sur la bouche. Elle lui rendit avidement son baiser. Gilles lui caressait les seins. Maxime la baisait bien, avec juste ce qu'il fallait de brutalité. La bite la ramenait délicieusement, elle remontait dans son ventre ; le gland frappait

au fond d'elle et des ondes brûlantes se répandaient dans sa chair.

« Tu veux qu'on te détache ? » lui proposa Gilles.

« Non ! »

« Tu aimes ça, hein, être attachée ? Tu as l'impression qu'on te viole, hein ? »

« Embrassez-moi, vous... chuchota Amandine, pendant qu'il me... embrassez-moi doucement, comme tout à l'heure... »

Les deux hommes se mirent à rire.

« C'est une sentimentale, cette petite, commissaire. M'est avis qu'elle a le béguin pour vous... »

Maxime, sans cesser de s'agiter, s'écarta pour laisser Gilles embrasser la fille sur la bouche.

« Embrassez-moi comme si vous étiez amoureux de moi ! » implora Amandine.

« Mais qu'est-ce que tu crois ? On l'est, amoureux de toi. Tu crois qu'on te baiserait, si on n'était pas amoureux ? Tu nous prends pour des bêtes ? »

Pendant qu'Amandine et Gilles se roulaient des pelles, Maxime, sur le point de juter, s'extirpa du vagin et enfila son pénis dans l'anus de la jeune fille.

« C'est comme du satin, dans son trou du cul, commissaire... c'est doux comme du satin, râla-t-il. Y a pas à dire, ces filles du monde, c'est autre chose que les pouffiasses de la cuisine ! On sent qu'elles se l'entretiennent avec des crèmes... »

Pas des crèmes, lui répondit mentalement Amandine : de l'huile d'amande. Elle se pommada toujours le trou du cul à l'huile d'amandes pour maître Ferdinand qui était un délicat amateur de Sodome. Et dire qu'elle s'en était crue amoureuse, et qu'elle l'avait complètement oublié !

Elle s'endormit dans les bras de Gilles en remuant toutes sortes de pensées. Elle se sentait délicieusement bien dans sa chair. Elle se réveilla un peu plus tard. Maxime était en train de la pénétrer à nouveau. Elle s'ouvrit, s'offrit, se remit à geindre de délices. Ce fut une véritable nuit de noces ; toute la nuit, ils la baisèrent et l'enculèrent à tour de rôle. Ils n'arrivaient pas à se rassasier d'elle.

Le jour se levait quand ils la raccompagnèrent à sa chambre. Gilles dut la porter tant elle était épuisée. Ingrid, la pionne, commençait à s'inquiéter sérieusement. Elle ne cacha pas sa mauvaise humeur en voyant dans quel état pitoyable débarquait Amandine. Hagarde, elle tenait à peine debout.

« Je peux pas la faire aller au cours dans cet état ! Toutes les autres comprendront à quoi elle a passé la nuit ! »

« T'as qu'à la faire porter malade ! Elle se reposera dans sa chambre pendant toute la journée. »

C'est ce qui fut fait. Ingrid annonça aux autres filles qu'Amandine avait attrapé un virus et qu'elle était sous antibiotiques.

CHAPITRE XV

FROTTI-FROTTA

Elle garda donc le lit toute la journée ; le soir, se sentant encore incapable d'affronter les autres filles, prétextant qu'elle était toujours patraque, elle ne dîna pas au réfectoire. Elle se fit monter un sandwich et un verre de lait dans sa chambre. Elle était donc couchée, se remémorant les épisodes les plus marquants de sa mésaventure, tout en se masturbant distraitemment, quand on gratta à sa porte.

« Ouvre, chérie, chuchota Rébecca. C'est moi. Je me sens un peu de vague à l'âme... ouvre donc. Pourquoi t'enfermes-tu à clef ? On n'est donc plus copines ? »

Le sang d'Amandine se mit à bouillir. Cette salope de Rébecca, oser revenir la narguer, après l'avoir vendue ! Car cela ne faisait aucun doute, il n'y avait que par Rébecca que Gilles avait pu apprendre qu'elle était la petite pute de l'amant de sa mère... Elle ne l'avait dit à personne d'autre.

« Tu es fâchée contre moi, Amandine ? demandait la voix douceuse de la traîtresse. Mais ouvre donc, je suis en chemise de nuit... je ne voudrais pas qu'une pionne me surprenne dans le couloir ! Amandine ? »

« Fiche-moi la paix, sale garce. Et ne t'avise plus de m'adresser la parole ! »

Il y eut un silence choqué derrière la porte. Puis un faible soupir... suivi peu après d'un léger rire.

« Alors, c'est ça ? Ils t'ont fait passer à la casserole ? Je voulais pas le croire quand Ingrid me l'a dit... Raconte ! Ne me dis pas qu'ils t'ont fait la fouille corporelle ? »

« Fous le camp de ma porte ! Je te déteste ! »

« Ils te l'ont fait ! Eh bien, ça n'a pas traîné. Et tu rumines, bien sûr. Je comprends tout ! Moi aussi, la première fois qu'ils m'ont « fouillée », je n'arrêtais pas d'y penser, chuchota Rébecca. Et je me branlais tout le temps ! Je connaissais pas encore Maryse... »

Elle se tut un instant, puis ajouta :

« J'étais comme folle à l'idée qu'ils avaient pu me faire ça, et que je m'étais laissé faire. Je pleurais sans arrêt de dégoût. Mais c'était plus fort que moi. Je me branlais aussi... On ne m'avait jamais rien fait

d'aussi excitant ! Un par-devant, l'autre par-derrrière. Ils te l'ont fait, à toi aussi ? Allez, raconte, sois sympa... »

Rébecca eut un petit rire canaille, puis tapota du bout des doigts sur le bois de la porte.

« Tu me fais la gueule, maintenant, parce que c'est encore tout frais. Mais une fois qu'ils t'auront fait leur fouille corporelle une dizaine de fois, tu seras la première à en rire. Et on redeviendra copines, comme avant. Tu te souviens comme je te suçais bien ? »

Amandine se mit les mains sur les oreilles. « Tais-toi ! cria-t-elle. Je ne veux plus t'entendre. Tu n'es qu'une vipère ! C'est toi qui leur as tout mouchardé... »

« Évidemment que c'est moi ! Que veux-tu, il faut bien que je leur lâche un bout de gras de temps en temps pour qu'ils m'aient à la bonne. Ça fait partie de notre pacte ; notre cul à nous, les anciennes, ne l'intéresse pas, il l'a quand il veut... Et les autres sont pareils, Gaspard, Max, Maxime... Ils veulent de la chair fraîche... Eux aussi, il faudra que tu leur donnes tes trous... Tu es une poupée, c'est à ça que servent les poupées... Écoute, c'est du passé, tout ça. Si tu étais intelligente, au lieu de faire la gueule, tu m'ouvrais. Et tu me raconterais ce qu'ils t'ont fait. Et pendant ce temps, devine ce que je te ferais, moi ? »

Amandine était presque tentée d'aller ouvrir ; oh, tuer de coups cette petite salope... se soulager les nerfs. Mais Rébecca était plus forte qu'elle. Elle savait très bien comment cela finirait...

Maintenant, la perfide garce allait répéter partout ce que les gardes lui avaient fait, et pis encore, tout ce qu'elle lui avait confié sur l'oreiller, et chacune des autres filles saurait... Elle se serait giflée !

Pour ne plus entendre la voix mielleuse, elle se retourna sur le ventre et se mit l'oreiller sur la tête. Au bout d'un certain temps, comme elle ne répondait plus à ses invites, Rébecca finit par se lasser de poireauter en chemise dans le couloir.

« Comme tu voudras, ma chérie, soupira-t-elle. Je te laisse lécher tes plaies. Cela dit, demain, au lieu de te chatouiller toute seule, si tu veux un coup de main, passe me voir chez moi. Mais ne t'en prends qu'à toi s'il y a déjà une autre fille dans mon lit ! »

Voyant que la menace restait sans effet, elle ajouta :

« Que tu le veuilles ou non, ma mignonne, tu y viendras ! Le frotti-frotta, tu aimes trop ça ! »

Toute réjouie de cette perspective, Rébecca s'éloigna en fredonnant dans le couloir, un bras gracieusement recourbé au-dessus de la tête, dressée sur la pointe des pieds comme une ballerine, sa chemise troussée au-dessus des fesses, cul nu et moumoute à l'air...

Un des riches visiteurs qui venaient l'essayer sur place, nuitamment, deux fois par semaine, aimait bien la voir danser ainsi devant lui, les

seins sortis du corsage, les fesses et le sexe nus sous un tutu pailleté. Ce qu'il préférait, quand elle avait fait quelques entrechats devant lui, et qu'elle commençait à transpirer et à sentir un peu fort entre les cuisses, c'était qu'elle se renverse en arrière, sur la table, en faisant le grand écart. Alors, il n'avait plus qu'à avancer le cou et à tirer la langue pour entrer dans le vif du sujet ! C'était un homme très riche, cet essayeur-là, et il adorait lécher les foufounes. L'ennuyeux, c'est qu'il n'était plus tout à fait de la première jeunesse ! Heureusement qu'il y avait les petites nouvelles pour se changer les idées ! Rébecca aimait beaucoup les petites nouvelles. Les dessaler, les dresser, les soumettre, c'était un des plus grands plaisirs de sa triste existence de future épouse. Il n'y en avait pas une comme elle pour cajoler les arrivantes, les mettre en confiance, leur faire écarter les cuisses et leur tirer les vers du nez !

Et parmi toutes celles dans le lit desquelles elle avait déployé ses talents, Amandine était certainement une de ses préférées.

« Perfide Rébecca, sale petite vipère à la langue agile... Et pas seulement pour parler ! »

Voilà ce qu'elle se répétait, pour son compte, Amandine, en se tournant et se retournant dans son lit, incapable de trouver le sommeil. Elle se souvenait de la façon dont cette garce l'avait manœuvrée. Il faut dire qu'elle ne lui avait pas opposé une résistance bien farouche. En débarquant à Sainte-Estèphe, elle s'était sentie tout esseulée. Mise en pension à seize ans ! Ce n'est pas facile à avaler ! Elle avait l'impression d'être en prison. Alors, quand Rébecca lui avait fait des avances, comment n'y aurait-elle pas cédé ?

Cela l'avait flattée qu'une ancienne, et qui plus est Rébecca, l'une des filles les plus jolies, les plus délurées de Sainte-Estèphe, se soit entichée d'elle dès son arrivée et l'ait prise sous son aile. Très vite, elles en étaient venues aux confidences ; elles avaient de longues conversations, la nuit ; elles se rendaient visite dans leurs chambres, elles se faisaient du chocolat chaud sur un petit réchaud à alcool, elles fumaient, elles buvaient même du porto. Et quand elles étaient paf, elles se chahutaient parfois comme des gamines.

« Ici, on redevient comme des gosses ! » disait Rébecca, en la chatouillant.

Amandine était très chatouilleuse ! Elle hurlait de rire. L'autre lui mettait la main sur la bouche pour qu'elle n'ameute pas les autres filles. Elle se collait à elle de tout son corps.

« Mais tais-toi donc, idiote. Tu veux qu'on... qu'on nous prenne pour des gouines ? »

Amandine rougissait. La chaleur du corps moite de Rébecca se

communiquait à sa chair à travers la fine étoffe de leurs chemises. Elles se séparaient, ensuite, comme à regret. Elles allumaient une cigarette.

Cette sensualité des filles entre elles, qui n'ose pas se déclarer, qui affleure. Comment se serait-elle caché que Rébecca la faisait mouiller ? De retour dans sa chambre, elle se masturbait à n'en plus finir. Il lui arrivait de se demander si Rébecca n'en faisait pas autant.

Un soir, Rébecca était entrée chez elle, son paquet de cigarettes à la main. Elle ne portait sur elle qu'une chemise de nuit à froufrous, presque transparente, d'un rose chair, qui sur elle avait quelque chose d'obscène. Les taches sombres de ses poils et de ses larges mamelons foncés de brune se voyaient à travers.

« J'arrive pas à dormir, je te dérange pas ? »

Amandine était au lit avec un roman d'Agatha Christie ; ce qui voulait dire que le moral était en berne. Elle accueillit la visite de son amie avec soulagement. Rébecca s'assit sur le lit, en face d'elle. Amandine ne savait où poser les yeux. Est-ce que l'autre ne se rendait pas compte qu'on lui voyait presque tout ? Cette chemise était si transparente, elle lui collait si bien au corps... Qu'est-ce qu'elle était poilue entre les cuisses ! Une vraie forêt. Et ces gros bouts de sein, très sombres, qui soulevaient le nylon. Impossible de ne pas avoir de pensées sexuelles, quand Rébecca était près de vous.

« Tu veux que je te dise un secret ? » fit soudain Rébecca.

« Un secret ? Un vrai secret ? »

« Un vrai secret. Si je te le dis, toi, est-ce que tu me diras le tien, en échange ? Toutes les filles ont un secret, tu en as certainement un, toi aussi ? »

« Et ton secret à toi, c'est quoi ? » demanda Amandine sans s'engager.

« J'ai deux "essayeurs", deux hommes très riches. Je m'arrange avec les gardes en leur donnant mes fesses, et en échange... Ils les laissent m'essayer... »

Des essayeurs ? Grand ciel ! Qu'est-ce que c'était que ça, des essayeurs ? Qu'est-ce qu'ils essayaient, ces essayeurs ?

D'un doigt dirigé sur son entrecuisses Rébecca le lui indiqua. C'était son vagin, pardi ! Et parfois même, l'autre orifice. Il s'agissait de riches clients de l'agence matrimoniale de Mme Grimaldi qui venaient discrètement « essayer » sur place les candidates épouses. Pour voir si les mensurations des vagins et des pénis correspondaient bien. Mais bien sûr, ce n'était qu'un prétexte. Ils venaient tout simplement s'envoyer des jeunettes...

« Mais comment font-ils pour te rencontrer ? Personne n'a le droit d'entrer ici, non ? »

« Il y a des exceptions, dit évasivement Rébecca, en allumant une

cigarette. Si tu es gentille avec les gardes, ils peuvent se montrer assez coulants... et par exemple, te laisser sortir en douce, la nuit, ou laisser des visiteurs monter discrètement dans ta chambre... »

Être gentille avec les gardes, ça, Rébecca n'avait pas besoin de lui faire un dessin.

« Moi, dit Rébecca, en ce moment, je me fais essayer par deux types différents. Un vieux très riche, qui vient de la part du notaire, maître Barthollo, et un jeune, qui m'a été présenté par Maxime, le chauffeur de la dirlo, qui va les recruter dans les bars chics... Ils viennent m'essayer deux fois par semaine, chacun à tour de rôle. Cela me laisse trois jours pour me reposer. »

Rébecca souffla la fumée devant elle.

« Au fond, je ne suis ni plus ni moins qu'une putain. D'ailleurs, un ancien couvent, c'est tout désigné pour servir de maison close ! »

Amandine ne savait comment accueillir cette confidence déroutante.

« Je suis très sensuelle, tu sais, poursuivit Rébecca ; et même, assez vicieuse. C'est pour ça que la famille m'a fourrée ici... Je ne peux pas dire que ça me déplaît d'avoir deux habitués. Mais parfois, je m'inquiète. Il faut penser à son avenir... Le vieux me propose de m'épouser. À vrai dire, ce serait la meilleure solution, mais ça ne m'enchanté pas. Il habite la campagne... »

Rébecca se frotta la joue du dos de la main.

Amandine ne l'écoutait que d'une oreille. Ce n'était pas tant les démêlés préconjugaux de Rébecca et de ses deux soupirants qui l'intéressaient que d'imaginer cette dernière en train de se faire essayer. Elle aurait bien aimé avoir plus de détails. Comme si elle lisait dans ses pensées, Rébecca eut un glossement salace.

« Tu te demandes ce qu'ils me font, hein ? Eh bien, le jeune aime bien me la mettre par-dérrière. Par le petit trou, si tu préfères. Quant au vieux, il n'arrête pas de me lécher... un vrai chien ! Quand j'ai passé une nuit avec lui, j'ai la chatte toute gonflée, les petites lèvres qui pendent comme des guenilles... »

Amandine, à la fois choquée et ravie par ce franc-parler, émit un petit rire scandalisé.

« Il suce aussi bien qu'une fille, c'est te dire ! »

Amandine s'était sentie rougir. Ce n'était pas la première fois que Rébecca lui laissait entendre qu'elle avait eu des relations homosexuelles.

« Et toi ? demanda Rébecca. Comment tu fais pour le sexe ? Je sais qu'on ne vient pas t'essayer, et je sais aussi que tu ne sors pas la nuit. Les gardes me l'auraient dit. Alors ? Comment tu fais ? »

Amandine, embarrassée, ne savait que répondre.

« Tu n'as personne ? insista Rébecca. Jolie comme tu es ? Une fille, peut-être ? Ici, il y a pas mal de gouines ! »

« Merci bien ! C'est pas mon genre ! »

« Alors quoi ? Tu le fais toute seule ? Moi, je pourrais pas ; la branlette, c'est juste pour me mettre en appétit, mais il m'en faut davantage ! »

Vexée, Amandine pinça les lèvres. Passer pour une petite branleuse devant cette fille dessalée la mortifiait.

« Pourquoi t'a-t-on mise ici, d'abord ? voulut savoir Rébecca. Il y a bien une raison, non ? Ce n'est pas seulement parce que tu as raté ton bac ! Moi, c'est parce que je couchais avec un homme marié... entre autres choses... en fait, je me tapais plein de mecs, et dans le tas, il y en avait un qui était marié. Et c'était le père d'un de mes petits copains. Mais ce qui a semé la merde, c'est que sa femme était une amie de ma mère, tu vois le topo ! Ce ramdam... Je couchais avec le fils et avec le père ! »

« Eh bien moi, c'est encore pire, lui envoya Amandine (elle n'avait pas réfléchi, Rébecca l'agaçait à jouer les affranchies, les mots se ruèrent hors de sa bouche tant ils étaient pressés de sortir), moi, figure-toi, je couchais avec le même homme que ma mère... Je couchais avec son amant, na ! C'est quand même autre chose... non ? »

Elle eut le plaisir de voir s'arrondir les yeux de Rébecca.

« Alors là, tu m'en bouches un coin... Tu baisais avec le même type que ta mère ? Et elle le savait ? »

« Bien sûr que non ! C'est justement quand elle l'a su qu'elle m'a fourrée ici ! »

« Oh, mais ça change tout, ma chérie. On est pareilles, alors. Tu es une petite salope comme moi... Il faut que tu me racontes ça en détail, moi, c'est surtout les détails qui m'intéressent, attends, je vais venir près de toi, tu veux bien ? On sera mieux pour tout se dire... »

Sans attendre, Rébecca, qui était au bout du lit, du côté des pieds d'Amandine, remonta vers elle. Dans ce mouvement, elle écarta brièvement les cuisses et Amandine eut le temps de voir bâiller dans la touffe sombre la large fente rosâtre qu'elle faisait « essayer » par ses deux amants. C'était comme si elle la lui avait jetée aux yeux. Amandine crut même voir pointer le dard d'un clitoris très exubérant. Mais ce fut une vision fugace. Déjà Rebecca se blottissait contre elle, elle avait soulevé le drap, s'était glissée dans le lit, avec le plus parfait naturel. Amandine sentit son poulx battre plus vite. La chemise de Rébecca s'était échancrée, un sein pendait dehors avec sa grosse aréole mauve et son bout dardé.

Tout s'était passé si vite qu'elle n'avait pas eu le temps de réaliser. Elle se sentait toute molle, tout à coup ; la cuisse nue de Rébecca touchait la sienne, tout du long, et Rébecca lui avait négligemment posé une main sur le ventre, sous sa chemise de nuit retroussée. Et elle

restait ainsi, le doigt lui caressant le nombril.

« On est mieux, comme ça, non ? On n'est pas mieux ? »

Et voilà que la main se déplaçait, que le doigt tendu traçait une ligne sur le ventre d'Amandine, descendait jusqu'aux premiers poils du pubis... Ce fut plus fort qu'elle, elle écarta sournoisement les cuisses. Le doigt poursuivit son chemin. Amandine retint son souffle.

« Tu es moins poilue que moi, murmura Rébecca. Beaucoup moins... »

Elle lui tira sur une mèche, puis allongea son doigt et le recourba.

« Alors, parle... raconte... »

« Comment veux-tu que je raconte... si tu me... »

« Si je te... quoi ? » fit innocemment Rébecca.

« Écoute, j'ai jamais fait ça avec une fille... »

« Fait quoi ? Oh, ça ? Mais c'est rien, juste des papouilles... »

Et sans qu'Amandine fasse rien pour l'en empêcher, Rébecca laissa son doigt s'insinuer entre les lèvres de la vulve.

« Tu te masturbais, quand je suis arrivée ? T'es toute mouillée... »

Elle venait de dénicher le clitoris et, sans hâte, comme distraitement, le taquinait pour bien le faire saillir. Amandine avait fermé les yeux. Oh, comme ça lui avait manqué d'être touchée là par une autre main que la sienne. Elle ne songeait plus à s'offusquer, au contraire...

« Je le dirai à personne, tu sais, souffla Rébecca, en faisant monter et descendre son doigt dans la fente qui bâillait de plus en plus. T'as rien à craindre. Tout le monde a le droit de se faire branler par une copine, on n'est pas gouine pour autant... »

Le doigt descendit vers le vagin, tâtonna dans la muqueuse gluante, s'enfonça sans effort.

« Tu es drôlement ouverte, dis donc... T'as des yeux de branleuse, mais j'étais sûre que tu étais ouverte... tu sens ? Je peux te mettre deux doigts tout au fond, sans forcer... Oh, écoute, ça m'excite trop de te toucher la moule... Tu me fais mouiller, moi aussi ! Il faut que je me masturbe, tu permets ? »

Rébecca rabattit le drap, et remonta s'asseoir un peu plus haut sur le matelas, puis elle replia ses jambes en les écartant, de façon à montrer son con à sa voisine de lit. Joignant le geste à la parole, elle sépara du bout des doigts les lèvres de sa vulve.

« Regarde, je me mets bien en face de toi, et j'ouvre ma fente. Tu as vu comme je suis poilue comparée à toi ? Et comme je suis bien ouverte ? À force de me faire essayer, je m'ouvre tout de suite... il suffit de passer le doigt de bas en haut, et tout s'ouvre... Tu

peux pas savoir comme ça m'excite de voir que tu me regardes la fente ! J'adore montrer mon con... Oh, regarde, c'est marrant, non, toutes ces gouttes de mouille qui suintent... on dirait de la rosée, tu trouves pas ? »

Tout en parlant, Rébecca se tapotait sur le clitoris.

« Branlons-nous ensemble, tu veux bien ? Fais comme moi... J'adore me branler en regardant une fille se branler devant moi... Sois sympa, touche-toi le bouton... »

Petite moue d'Amandine, petite moue coquette, un peu sordide.

« Voyons, Rébecca, ce n'est plus de mon âge ! »

« Il n'y a pas d'âge pour ça ! »

« Et puis... je ne suis pas lesbienne... »

« Moi non plus ! J'ai deux amants, et je baise avec les gardes, mais ça n'empêche rien. Allez, laisse-toi faire... Il faut tout essayer dans la vie, on ne vit qu'une fois ! »

Rébecca ayant tiré sur le drap pour la découvrir, Amandine, d'une main à vrai dire assez molle, fit mine de vouloir rabaisser sa chemise de nuit retroussée au-dessus du nombril. Alors, en lui faisant les gros yeux, Rébecca lui tapa sur les mains, et la lui releva d'autorité tout en haut, au-dessus des seins. Elle put alors contempler la nudité fluette légèrement morbide d'Amandine. Un vrai corps de branleuse, vaguement androgyne, avec des petits seins à peine formés, et un gros sexe couvert de poils châtain clair qui ressemblaient à du chaume dont les lèvres, d'un rose très cru, bâillaient voracement.

Tout de suite, Rébecca laissa ses yeux s'y noyer.

« Voilà, comme ça, approuva-t-elle. Écarte bien les cuisses et ouvre bien ta chatte, comme moi... Montre bien tous tes petits morceaux de viande... Qu'est-ce qu'elle bave, ta chatte, j'en reviens pas ! C'est de me la montrer qui t'excite ou de te souvenir de ce que tu faisais avec l'amant de ta mère ? Laisse-moi deviner : tu la lui montrais, à lui aussi ? Je parie qu'il aimait bien te la reluquer, non ? Tous les vieux qui se tapent des petites jeunes sont pareils... Tu te branlais devant lui, hein ? Allez, raconte, raconte ce qu'il te faisait. Ça m'excite... c'est mon vieux qui va venir m'essayer demain, je me souviendrai de ce que tu m'auras raconté pendant qu'il me léchera. Et d'ailleurs, je vais te lécher, moi aussi... On va bien se faire jouir, hein ? Tu vas voir, je suce comme une reine. Mais il faut tout me dire, hein ? Qu'est-ce qu'elle me plaît, ta grosse chatte... On croirait jamais que tu as une chatte pareille quand on voit tes petits nichons... Écarte bien les cuisses, j'aime bien voir la fente des filles que je lèche, qu'est-ce qu'il est gros ton clito... Attends, je vais te le mordiller... Tu aimes... et le doigt dans le cul, ça te plaît ? »

Pour sûr que ça lui plaisait, répondait Amandine, et même, elle adorait ça ! C'était pour elle le nec plus ultra du libertinage. Elle se sentait délicieusement cochonne quand on s'occupait de son anus.

« Ah bon ? Raconte, raconte... Dis-moi tout, tout... »

Et Amandine disait tout. C'était comme si la langue que Rébecca lui introduisait dans le con faisait remonter dans sa bouche les mots qui s'en déversaient. Ils se bousculaient pour sortir le plus vite possible, cela faisait trop longtemps qu'elle gardait ça pour elle. Même avant de venir à Sainte-Estèphe, elle n'en avait jamais parlé à personne.

Quelle libération c'était de pouvoir enfin dire à quelqu'un tout ce que lui faisait dans sa chambre de jeune fille « l'amant de maman », tandis que celle-ci, qu'il venait de baiser, s'endormait à quelques pas de là, dans la chambre conjugale, en attendant le retour de son époux qui jouait au bridge tous les soirs. Pendant que maman roupillait et en attendant que papa revienne, Amandine donnait son anus à « l'amant de maman » qui ne la prenait que par là. Par-devant, elle baisait avec ses petits copains du lycée, car elle en avait plusieurs, étant assez volage. Mais le trou du cul, c'était réservé à « l'amant de maman ».

Il avait, le trou du cul, pour Amandine et « l'amant de maman » l'attrait du fruit défendu. La jouissance que lui procuraient les enclages de « l'amant de maman » rendait fades par comparaison les orgasmes qu'elle obtenait par le vagin et le clito avec les copains de son âge. Non seulement (tu comprends, Rébecca ?) il la prenait par le cul, mais encore cette queue qu'il lui enfonçait dans les tripes, il venait de la retirer du vagin maternel, elle était encore tout humide des fluides dudit vagin.

« Tu peux imaginer ça, Rébecca ? »

Oh, Rébecca l'imaginait très bien ; elle aussi, elle adorait se faire enculer.

En dehors de Sodome, bien sûr, « l'amant de maman » léchait Amandine et elle lui taillait des pipes, mais ce qu'ils préféraient, tous les deux, et de loin, c'était qu'elle lui donne son anus. Son anus n'appartenait qu'à lui, il était le seul à s'en servir. Il en était le propriétaire exclusif.

Pendant combien de temps (elles s'étaient mises tête-bêche, maintenant, pour se lécher mutuellement) se confièrent-elles leurs sales petits secrets de femelles. C'était comme si elles avaient fait un concours pour savoir à laquelle des deux reviendrait la palme de la lubricité. Comme si elles cherchaient toutes les deux à en mettre plein la vue à l'autre. Quitte même, à jouer les cyniques, à en rajouter dans le crade...

Et ça, tu l'as fait ? demandait l'une. Évidemment, répondait l'autre ; et même, elle avait fait mieux que ça...

« J'ai tout fait, ma chérie, tout, absolument tout... »

« Tout ? Vraiment tout ? Eh bien moi, Amandine, je vais te montrer quelque chose que tu ne connais pas encore, quelque chose qu'aucun mec, fût-ce « l'amant de maman », ne pouvait t'apprendre, parce que pour le faire, figure-toi, il faut deux chattes. Cette chose, ce sont les noces de deux chattes. Et pour que ces chattes s'épousent, ma chérie, il faut qu'elles soient bien mouillées, bien énervées, au bord de la rage... Ça tombe bien, la tienne est aussi mouillée que la mienne, on va donc pouvoir se payer une bonne séance de frotti-frotta...

« Frotti-frotta ? »

« Tu vas voir... je vais te mettre le feu aux tripes, tu vas monter jusqu'au septième ciel... Écarte bien les cuisses, viens au bord du lit, tu vois, je pose un pied par terre, l'autre sur le lit, et je m'accroupis, toi, tu relèves la cuisse qui se trouve au bord du lit... voilà, comme ça, alors, moi, je me baisse et tu sens ? Tu sens ? Nos deux fentes, l'une sur l'autre, comme deux bouches... deux bouches qui mélangent leurs salives... qui se roulent des pelles... Comme si on se léchait là en bas avec quatre langues... Les langues, ce sont les petites lèvres... Un baiser sur les lèvres... »

Tout en parlant, Rebecca se frottait à Amandine sexe à sexe, elle se branlait sur le sexe d'Amandine tout en la branlant par la même occasion avec le sien.

« C'est pas génial ? On éprouve toutes les deux les mêmes sensations en même temps ! Exactement les mêmes sensations ! Tu sens, tu sens ? Tu sens comme ça fait ventouse... comme ça se colle bien... on dirait qu'on n'a plus qu'une seule chatte à nous deux... je sens ton bouton dans mon trou et quand je descends, c'est mon bouton qui entre dans le tien... oui, tu peux crier, ma chérie... c'est bon, hein ? L'amant de ta mère ne pouvait pas te faire ça, hein ? Tu sens comme la mouille coule de nous ? Comme nous adhérons l'une à l'autre... C'est ça, la véritable union des âmes... Le temps s'est arrêté. Il n'y a plus que toi et moi. »

« Rébecca... Rébecca... »

« Oui, coquine, frotte bien ta moule contre la mienne. Entre filles, frottons-nous bien ! Tu sens... le feu est en train de prendre... Continue, continue, même si ça brûle, n'arrête pas, plus vite, plus fort, ça va être l'illumination ! »

Et ce fut, en effet, pour Amandine, comme une illumination, quelque chose qui ressemblait à l'extase d'une sainte, un plaisir comme elle n'en avait jamais connu, et c'est au paroxysme de cette extase que cette garce de Rébecca lui arracha le nom de « l'amant de maman ».

« Appelle-le, fais-le venir avec nous... convoque-le... Dis-moi son nom que moi aussi je baise avec lui, qu'on le partage... »

Voilà comment Rébecca parvint à lui faire cracher le morceau ; à révéler ce qu'elle avait tu jusqu'à ce moment : le nom de « l'amant de maman », pas fâchée, par ailleurs, elle aussi, allez comprendre pourquoi, ah, l'esprit des filles est bien bizarre, de lui en mettre plein la vue, vu que c'était un personnage, un ténor du barreau, le plus célèbre avocat de la région, maître Ferdinand Laurel, le bâtonnier !

En s'endormant amoureusement dans les bras de Rébecca, croyant enfin avoir trouvé l'âme sœur, tout alanguie par cette exténuante séance de frotti-frotta, ce dont Amandine était loin de se douter, c'est que ce secret qu'elle lui avait arraché, Rébecca irait le négocier avec Gilles en échange d'une permission de sortie...

*
* *

Affreusement mortifiée d'avoir été trahie par Rébecca, et traitée d'une façon aussi dégradante par les deux gardes, Amandine, pendant les premiers jours qui suivirent la séance de fouille, fit en sorte de se tenir à l'écart de Gilles et de Maxime. Elle évitait soigneusement de se promener dans le parc, passait ses heures de loisir sur la pelouse, à proximité des fenêtres de la directrice, ou dans la bibliothèque.

De même, quand elle se trouvait dans sa chambre, veillait-elle à s'enfermer à double tour. Elle fit bien, car deux ou trois nuits de suite, elle fut réveillée en sursaut. Quelqu'un essayait d'entrer chez elle. On manipulait la poignée de la porte sans chercher à se montrer silencieux, bien au contraire, avec une sorte d'ostentation. Et s'il lui arrivait de demander d'une voix alarmée qui était là, on ne répondait pas. Au bout d'un moment, elle entendait simplement des pas s'éloigner.

Dans les salles de cours, elle veillait à s'asseoir le plus loin possible de Maryse et Rébecca. Elle évitait de les regarder, faisait comme si elles n'existaient pas. Mais elle ne pouvait pas vivre éternellement en recluse, aussi, petit à petit, commença-t-elle à s'aventurer prudemment dans les allées, en veillant à ne jamais échapper à la vue des surveillantes...

Et donc (mais n'était-ce pas fatal ?), un matin, alors qu'elle arrivait en vue des courts de tennis, elle finit par tomber sur les deux salauds. Ils suivaient un match de double entre deux surveillantes et Maryse et Rébecca. À leur vue, tout lui revint, le sang lui sauta au visage et elle songea à faire demi-tour. Eux aussi l'avaient vue, mais ils se détournèrent tout de suite, affectant de s'intéresser à ce qui se passait sur le court. Mme Grimaldi venait en effet d'apparaître, au bout de

l'allée. Sa secrétaire, la grasse Hermeline, marchait à ses côtés. Quand elle les croisa, Amandine leur adressa une révérence polie et les deux femmes lui répondirent d'une brève inclinaison de tête. Amandine ne put s'empêcher de penser au siège de la Rolls, est-ce qu'il y avait une tache dessus ?

Puis elle se souvint de la secrétaire, marchant toute nue dans l'obscurité. Elle revit ses grosses fesses pâles se dandiner. Elle avait du mal à croire qu'il s'agissait de la même personne tant Hermeline paraissait effacée dans son sage tailleur gris. Immédiatement, la question se posa à elle : est-ce qu'elle allait devenir une Hermeline, elle aussi ? Est-ce que les deux salauds la feraient se promener toute nue, comme elle, dans les allées, se dandinant sur des talons ridiculement trop hauts ? L'emmèneraient-ils pisser en public, la ferait-on « essayer » comme Rébecca par de riches visiteurs...

Était-ce l'avenir qui s'ouvrait devant elle comme une prison dont elle ne pourrait plus jamais sortir ?

Alors quoi ? Tourner les talons ? Rentrer dans le rang ? Son hésitation ne dura qu'un quart de seconde. Déjà, elle marchait droit sur eux...

Elle était à eux, maintenant, non ? C'était donc à eux de décider de son sort...

Quant à savoir ce qui va se passer maintenant, ce n'est pas moi qui vous le dirai, car le livre est fini.

POSTFACE

Comment ça, fini ? Je vous entends déjà râler !

« Vous plaisantez, Esparbec, il commence à peine, votre foutu bouquin ! Pas question, vieux flemmard, qu'il finisse en queue de poisson. Nous ne verrions donc pas Amandine découvrir les plaisirs du crépuscule ? Nous ne la verrions pas rencontrer Tibère, l'ancien puceau dessalé, qui ne serait pas fâché de lui faire subir moult fouilles corporelles (histoire de se venger des sévices de plus en plus lubriques que lui ferait subir une Mimi de plus en plus cannibale) ?

« Et Mimi elle-même, nous ne verrions pas cette romanesque personne poursuivre sa quête effrénée de plaisirs défendus ? Inaugurer une nouvelle série de cérémonies nuptiales ? Et, pourquoi pas, virer de bord à nouveau pour redécouvrir les délices de la soumission ? Notamment ceux de la sodomie et du fist-fucking ? Pour ne rien dire de la fessée ? Allons donc, Esparbec, vous n'y pensez pas ! »

Eh bien si ! J'y pense. Et j'avais pensé aussi à tout ce que vous dites ; mais, comment dire, la fatigue m'a pris devant l'immensité de la tâche. Vu que j'avais aussi prévu de vous faire découvrir les mésaventures à l'institution d'une nouvelle arrivante, à savoir la fameuse Rosine, nièce du notaire Barthollo, dont je vous annonçais imprudemment l'arrivée au début du chapitre V. Vous vous souvenez du coup de fil du notaire et de tout ce qu'il a déclenché dans la libido de Dame Hermeline ? En principe, ladite Rosine aurait dû débarquer dans le livre deux ou trois chapitres plus loin, et nous l'aurions vu subir une initiation carabinée ! Je ne savais pas encore qui s'en serait chargé, de Max, de Gilles ou de Gaspard, mais ce que je savais, c'est qu'elle allait en prendre plein son cul de petite truie lubrique et geignarde...

Car c'est ainsi que je me la figurais quand je commençais à en esquisser les premiers traits. Un petit boudin, vous voyez le genre, voix maniérée, gros cul, petits nichons mollassons – il faut dire que j'avais déjà rencontré son modèle dans la vie réelle, au cours d'une signature à la librairie, trotinant sur des talons aiguilles, faisant tressauter ses fesses surabondantes à chaque pas, et une fois nue, toute

blanche, blafarde, même, comme talquée, chatte épilée, muqueuses rosâtres... Et elle répétait sans arrêt : « Oh non, pas dans le cul ! Pas dans le cul ! Non, c'est dégoûtant. » Et deux minutes plus tard : « Vous croyez ? Bon, bon, si vous insistez... Prenez donc la vaseline mentholée, dans mon sac... »

Le problème, mes amis, c'est que je n'écris jamais ce que je veux écrire. Ce n'est pas moi qui décide. Brusquement, ça surgit sous mes doigts et ça s'imprime sur l'écran de l'ordinateur. Alors, je n'ai plus qu'à continuer pour arriver à l'endroit où se rendent les personnages qui viennent d'apparaître. Et découvrir avec eux ce qu'ils vont avoir la surprise de rencontrer...

À l'époque où je réfléchissais à ce phénomène, j'appelais ça « prolifération latérale ». Moi, je voulais aller tout droit, suivre la piste qui me conduisait à la fin du livre, eh bien non, tout à coup « ça » (l'imprévu ?) surgissait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et me coupait la route. Alors, je n'avais plus qu'à suivre sans savoir où j'allais arriver... Voyez-vous, comme Mimi, j'aime bien ne pas savoir à l'avance comment l'histoire finit, et que le livre que j'écris m'apporte autant de surprises qu'au lecteur. Sinon, je ne vois pas pourquoi je l'écrirais...

Cela dit, ce n'est pas toujours de gaieté de cœur que je me laisse entraîner sur des chemins de traverse. Chaque fois que je sens venir le danger, je me répète :

« Surtout, tiens-t'en au fil de l'histoire, ne va pas baguenauder ailleurs, si jamais tu le fais, tu es foutu, il faudra écrire ce que tu découvriras, et le livre ne finira jamais ! »

Savez-vous ce que l'éditeur à qui j'exposais mon problème m'a répondu :

« Eh bien, tu n'as qu'à en écrire un autre, où tu mettras tout ce que tu n'as pas mis dans celui-ci. »

Après tout, pourquoi pas ? Qu'en pensez-vous ? Je ne vous promets rien, mais je vais y réfléchir.

DU MÊME AUTEUR,
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Pornographe et ses modèles, roman, 1998
(nouvelle édition, 2006)
Contes érotiques de l'an 2000, nouvelles, 1999
La Pharmacienne, roman, 2002
La Foire aux cochons, roman, 2003
Les Mains baladeuses, roman, 2004
Amour et Popotin, roman, 2005
Le Goût du péché, roman, 2006
Monsieur est servi, roman, 2007
La Jument, roman, 2008
Le Bâton et la Carotte, roman, 2009

esparbec@lamusardine.com

Cet ouvrage a été numérisé le 13 février 2012 par Zebook.
ISBN de la version numérique : 978-2-36490-216-9

© La Musardine, 2011.
122, rue du Chemin-Vert – 75011 Paris

ISBN de l'édition papier : 978-2-84271-493-2

En couverture :
Photographie © Chas Ray Krider
www.motelfetish.com – chasray@motelfetish.com

La copie de ce fichier est autorisée pour un usage personnel et privé. Toute autre représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est interdite (Art. L122-4 et L122-5 du Code de la Propriété intellectuelle).

Selon la politique du revendeur, la version numérique de cet ouvrage peut contenir des DRM (Digital Rights Management) qui en limitent l'usage et le nombre de copie ou bien un tatouage numérique unique permettant d'identifier le propriétaire du fichier. Toute diffusion illégale de ce fichier peut donner lieu à des poursuites.

La Musardine

LA LIBRAIRIE ÉROTIQUE DE PARIS

Retrouvez toutes nos publications sur

www.lamusardine.com

Table of Contents

Page de titre	
Présentation	
Chapitre I	
Chapitre II	
Chapitre III	
Chapitre IV	
Chapitre V	
Chapitre VI	
Chapitre VII	
Chapitre VIII	
Chapitre IX	
Chapitre X	
Chapitre XI	
Chapitre XII	
Chapitre XIII	
Chapitre XIV	
Chapitre XV	
Postface	
Du même auteur	
Copyright	
Mentions légales	
La Musardine	